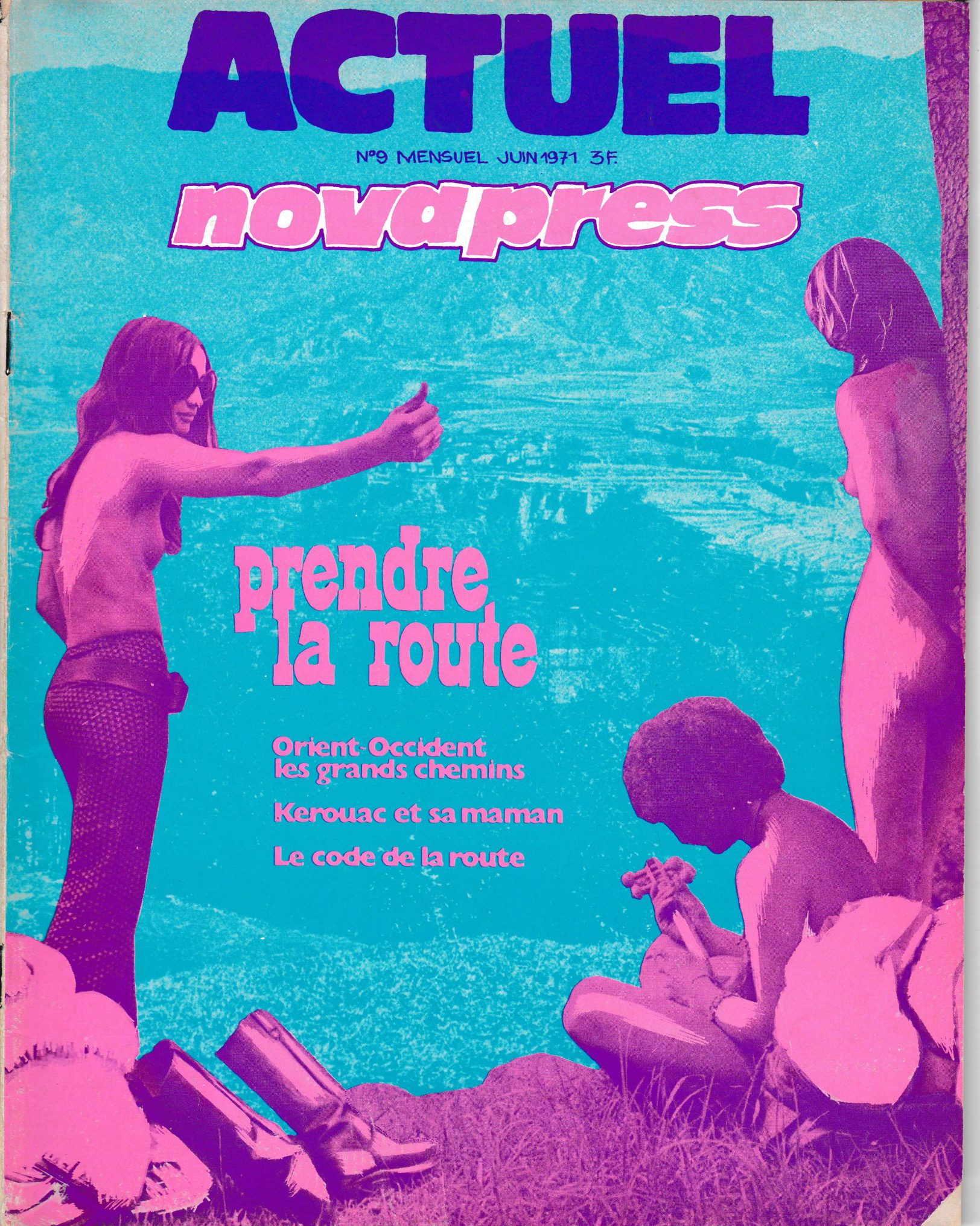
ACTUEL

N°9 MENSUEL JUIN 1971 3F.

novapress



prendre la route

Orient-Occident
les grands chemins

Kerouac et sa maman

Le code de la route

RTL
Jean-Bernard
TOUS LES JOURS 19H30
He Bey
TU VIENS À NOVA PRESS ?

Actuel 9

Juin 1971
60, rue de Richelieu
Paris 2
OPE 20-20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Yves Simon

Maquette :
Didier Chapelot
François Vitalis

Administration :
Jacques Goyet

Publicité :
A. B. Kamir

Secrétariat :
Martine Halphen

Composition :
Composition Moderne
Luxain

Photogravure, montage offset :
Eurographic

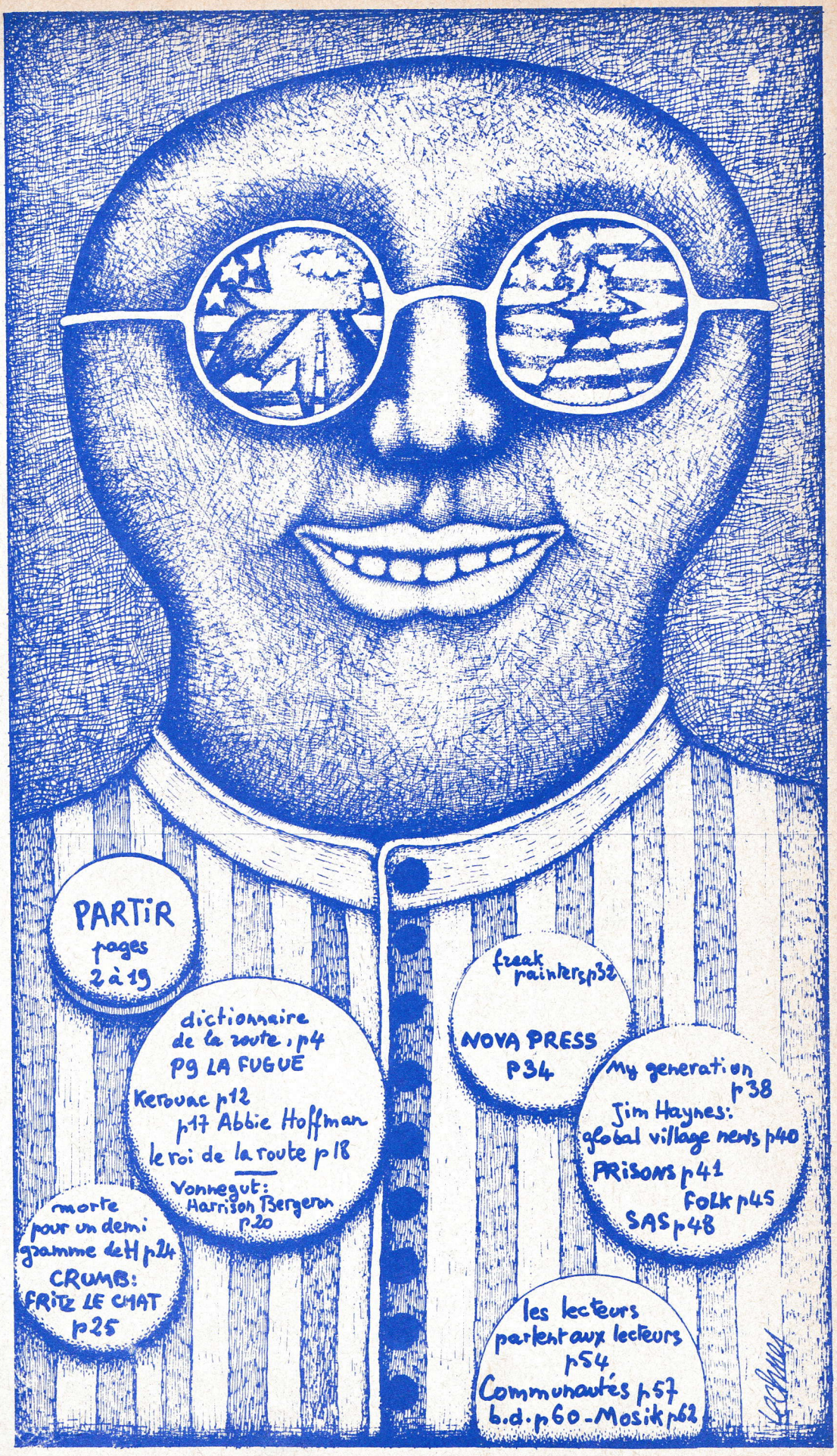
Tirage :
Roto Technic offset

Diffusion : N.M.P.P.

Ont participé à ce numéro :
Alfred G. Aronowitz
Paul Alessandrini
Michel Barthélémy
Bernard de Burnebise
Gilles Bresson
Bernard Carasso
Daniel Cointe
Costric
Yves Desmares
Jean-Paul Dollé
Christian Dupont
Philippe Gavi
Dany Gander-Gosse
Bernard Gridaine
Jim Haynes
Abbie Hoffman
Laurent Jézéquel
La Belette
Lechner
Albert Le Duc
Jean Philippe
Jean-Paul Ribes
Pierre Scias
Marc de Smedt
Stéphane Sorel
Kurt Vonnegut Jr.
Jean-Pierre Weitzem
Jean-Claude Zamponi

Actuel
est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.

Directeur de la publication :
Jean-François Bizot



Plus on s'éloigne d'Aubervilliers et moins les murs sont gris.
On a tous, tous les jours, envie de partir.
La fuite prend des allures de découvertes,
et les voyages prennent le goût de la fuite.
Les polices étrangères se parent d'exotisme, et deviennent
un élément du jeu.
Franchir la porte d'Italie, prendre l'avion à Orly ou le train à Austerlitz,
c'est cesser pour un temps d'être méprisable à ses propres yeux.
Bien souvent, par la suite, au coin d'une rue à Bénarès,
on se retrouve identique et poussiéreux.
Et on revient. De toute façon il faut partir, pour un joint à Kaboul,
une fille à Florence, un copain à Istanbul
ou un coup de pied au cul en Iran. On rapporte un kaftan
ou des paysages, les eaux du Gange ou un chagrin d'amour.
Plaignons les dancings de la Bourboule,
les partouzeurs de la Costa Brava et les concours de châteaux de sable.
Tout ça c'est bien joli, mais la majorité des errants
regagne ses pénates à la rentrée des classes.
Il s'agit très précisément de ne jamais plus s'installer, où que l'on soit.
Aucun séjour n'en vaut la peine.
Qu'on ne se méprenne pas : les grands chemins mènent aussi
à l'hôtel miteux, dans un pays sans rêves, où l'on crève d'ennui et de drogue.
L'organisation d'une société parallèle est une tâche un peu
plus compliquée. On ne résoud pas tous ses problèmes individuels
par le départ avec brosse à dents. On ne construit pas
une vie nouvelle en s'enfuyant sans cesse.
La fuite, c'est juste une expérience très importante.

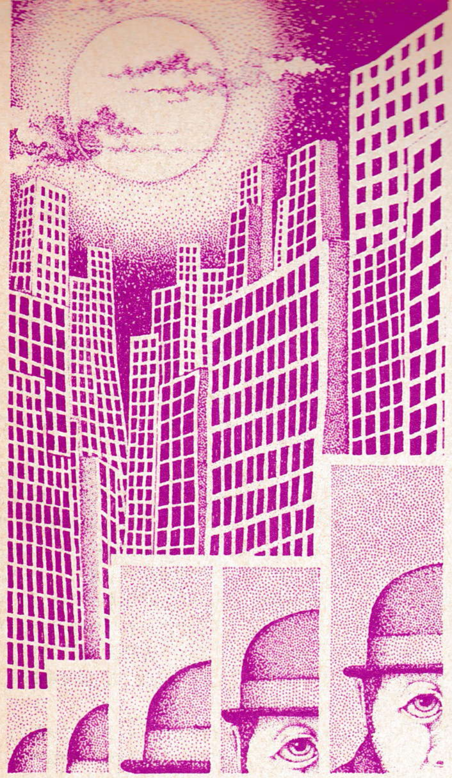
ARTIR..

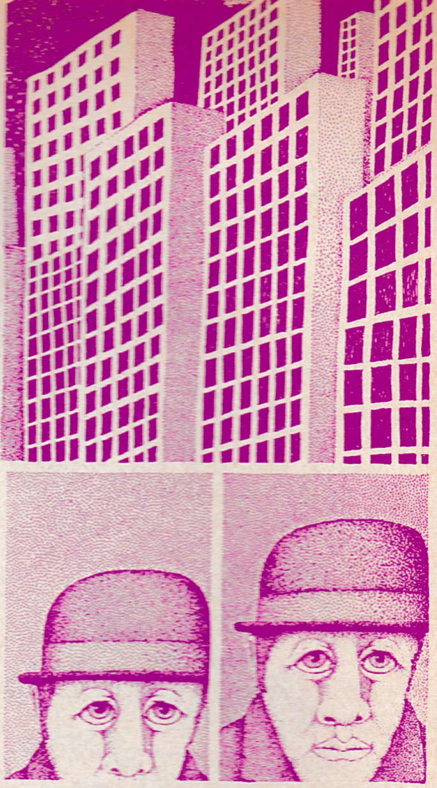
Savoir ce qu'on veut aider à construire, pourquoi on a envie de le faire, retrouver une exaltation de la vie dans un travail qui rend heureux parce qu'il constitue une activité volontaire et naturelle, que l'on effectue avec un profit égal à celui de son voisin, parce que chacun travaille pour une communauté où la notion de profit ne s'entend que par le profit de tous. Oublier tout un monde gris, sinistre, qui n'engendre que de la tristesse et un sentiment de mal à l'aise. On a l'impression d'être paumé dans un monde où une classe dominante semble fermement décidée à maintenir ses privilèges par le bourrage de crâne, l'abêtissement et la force brutale répressive.
La fuite loin de tout cela n'est-elle pas le seul moyen de se retrouver face à face avec soi-même ; n'est-ce pas le seul moyen de prouver que l'on peut vivre autrement que de cette manière atrocement sérieuse qui constitue la règle de vie de tant de peuples maintenus dans l'ignorance d'une possibilité de transformation complète de leur mode de vie ? Le travail de la terre constitue le meilleur moyen pour repartir sur des bases humaines, égalitaires et fraternelles, après des millénaires d'erreurs, d'exploitation de l'homme par l'homme, et qui ont abouti à la situation actuelle où une fin apocalyptique est chaque jour plus envisageable, pour que l'on songe aux stocks d'armes en réserve sur chaque continent(....).

Francis Dhiver - 80 - Amiens

Ils m'ont construit une cage de fer,
Ils ont planté les barreaux dans la terre,
Ils ont jeté l'eau, l'ordre et la haine
Et ils m'ont dit
« Regarde, ça va pousser,
Tu auras une cage de dix mètres carrés,
Et si aujourd'hui tu t'ennuies à compter les barreaux,
dans dix ans, il y en aura tant
Que tu rempliras ta vie en comptant
un, deux, trois, quatre, cinq...
Et quand à neuf millions neuf cent quatre-vingt-quatre,
Tu nous quitteras,
Ça ne sera pas très dur pour toi
Puisque tu seras déjà mort à un,
sans même t'en apercevoir...
Tu nous remercieras. »
Mais déjà les barreaux fondent sous ma tête,
Je crois que je vais m'enfuir de la cage.
Je suis ingrat.

Groupe artistique révolutionnaire GAR 1
92/Lycée Pasteur





RIMBAUD LE FREAK
Nous PEUPLE dherbe Peuple cheveuxbarbe nous n'avons derrière nous que RimbAUB LE FreAk nous regardons le ciel et nous y voyons des étoiles roses et vertes NoUs saluons rimbaud notreSEULEfAmille RIMBAUD a fait la
ROUTE
avant KEROUAC avant nous tous Rimbaud écrivait en rouge
rouge rouge rouge
il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse RIMBAUD COMME NOUS voulait toujours vivre plus se défoncer sensualité cherchée il voulait se défoncer toujours plus **nager broyer l'herbe chasser fumer surtout boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant** nous regardons vers l'orient son érotisme rouge et son herbe verte vers la chaleur **je quitte l'europe l'air marin brûlera mes poumons les climats perdus me tanneront les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds** nous n'aimons que l'espace la nature **si j'ai du goût ce n'est guère que pour la terre et les pierres mangeons l'air** pour nous c'est le temps de l'herbe du h **voici le temps des assassins** nous faisons la route **sur les routes par des nuits d'hiver sans gîte sans habits sans pain** nous voulons travailler peu pour avoir peu la liberté vaut mieux qu'avoir **j'ai horreur de tous les métiers après la domesticité mène trop loin** nous déréglons nos sens pour arriver à une autre vision du monde qui nous fasse tous vivre en frères une vraie vie **il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens**
nous habitants des hautes herbes mangeurs de pétales voyant des possibles couleurs nous vivons dans l'instant fleuri peuple velu qui effraye peuple bâti de fleurs nous émerveillons
RIMBAUD EST NOTRE ARRIERE PAYS NOTRE SEULE FAMILLE.

Michel Jourdan.
Marseille

Les nouveaux croisés

Barbes de prophète, cheveux longs, tenues excentriques ; chez eux, tout est scandale. Tels des funambules, seuls ou par deux, ils traversent nos rues, sacs aux dos, indifférents aux gens qui se retournent sur leur passage. Leur apparition répétée, aux bords des routes, finit par troubler la bonne conscience des automobilistes. Ils incarnent la révolte et portent en eux l'espoir d'une vie nouvelle. Il ne s'agit bien sûr que d'une minorité qui n'en constitue pas moins le levain qui fait fermenter tout le reste.

Ils arrivent le plus souvent d'Angleterre, de Scandinavie et d'Amérique. Ils gagnent en auto-stop les pays ensoleillés qui bordent le bassin méditerranéen, où la vie reste bon marché. La Grèce, l'Espagne, le Maroc et la Turquie sont leurs lieux de prédilection. Durant quelques mois ils vivront des jours heureux sans se soucier ni du lendemain ni de la crasseuse. Un jour, ils reprendront la route. Ce sont les enfants chéris, des pays riches où la société de consommation atteint son plus haut degré d'évolution. Ils quittent la ville contraignante où affluent les émigrants turcs, indous ou portugais. Ils désertent ses espaces verts, ses zones bleues, ses lignes jaunes, ses feux rouges et ses sens interdits. Ils abandonnent un monde où le macadam couvre la terre, où le néon efface la nuit. Devant ce douloureux spectacle de la nature maîtrisée et défigurée, devant la dégradation accélérée de l'environnement livré au vandalisme, à la population, à la déshumanisation, nul ne s'émeut : ils s'en vont donc, vers le soleil, la nature, l'air pur, vivre leur chant et s'enivrer de liberté. Leurs pieds veulent fouler l'herbe fraîche, leurs jambes veulent courir la terre, leurs yeux réclament de nouveaux horizons, leurs bras désirent enserrer de nouveaux corps. Ils ont soif de connaissance, d'absolu et d'inconnu.

Après tout, il n'est pas certain que nous ayions été créés pour le bureau, pour l'usine, pour le métro ; il n'est pas certain que nous soyions sur la terre seulement pour fabriquer et acheter des réfrigérateurs et des téléviseurs. Une turbine à gaz ressemble à une pierre à silex merveilleusement perfectionnée. C'est à la fois merveilleux et utile, mais ce n'est pas toute notre vie. Tout ce qui travaille dans notre monde est réclamé par de faux besoins que la publicité, la mode, le standing, la tradition, conditionnent chez le consommateur...

Voyage au bout du monde, voyage au bout du temps, c'est toujours un homme qui marche, une pensée qui chemine, une idée qui germe et vient à l'esprit. Il constitue en effet un moyen d'échapper à la tradition et aux idées toutes faites, de s'élever au-dessus de certaines contingences. Les jeunes ont trop facilement tendance à conclure que le milieu où ils vivent est le seul qui représente le monde entier. Ils s'imprègnent des préjugés courants, et s'adaptent instinctivement aux croyances et coutumes qu'ils trouvent autour d'eux. On se fie sans trop réfléchir à sa radio, son journal, aux usages de son milieu. On habille sa pensée d'après les dernières tendances du prêt-à-porter ; l'esprit se pétrifie, se ferme aux nouveautés, se sclérose au profit du confort intellectuel. Il ne faut pas s'endormir sur ses idées anciennes, dans les pseudo-évidences sécrétées par l'habitude ; il faut constamment garder du recul à l'égard de ses propres pensées, les juger toujours en se tenant plus haut. Celui qui voyage ne se laisse pas prendre dans stéréotypes ; il ne cesse pas de s'étonner et dans l'étonnement réside le facteur déterminant de toute réflexion. Sans lui, l'homme aurait un regard fixe et des yeux de bovidés. Voyager, c'est échapper aux rails rigides du morne quotidien, c'est se jeter à l'eau pour remonter de la mare aux sources de la vie. Faire un voyage, c'est se faire un peu soi-même. Voyager c'est désirer connaître les limites de l'aventure humaine.

Ryczko J.-M.
Fumel

Le Code de la Route

**Avant de partir, pour mieux voyager,
il faut prendre quelques précautions
visas, petites réserves financières, médicaments, plomb dans la tête
sinon dans les souliers.
En voici une liste, un aide-mémoire plutôt qu'un guide.**

Là-bas vous n'aurez pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre. Un minimum est toutefois nécessaire si on veut être libre de ses mouvements. Ainsi, pour obtenir un visa, il faut posséder une certaine somme. Surtout n'emportez pas de francs français, mais des dollars ou des livres sterling. Les travellers chèques font aussi l'affaire mais sont moins avantageux au marché noir. En général, méfiez-vous du marché noir : les cours y sont souvent plus hauts que dans les banques. Adressez-vous plutôt aux boutiquiers qu'à n'importe qui dans la rue. L'expédition d'un mandat n'est pas un procédé très sûr. L'American Express présente plus de garanties. Ou alors faites-vous envoyer de l'argent en espèces, entre deux feuilles de carbone. Mais attention, il ne vaut mieux pas coller de beaux timbres sur l'enveloppe. Employez de préférence les aérogrammes.

Il est à peu près impossible de trouver du travail temporaire dans ces pays. Le seul moyen de gagner de l'argent est de faire du trafic. C'est peu indiqué. Souvent celui qui vient de vous vendre quelque chose court vous dénoncer à la police. Si vous êtes arrêtés, l'ambassade française essaiera de vous faire sortir. C'est à peu près sa seule utilité. Il vaut mieux ne pas passer quelques mois dans les prisons indiennes : le régime en est vivement déconseillé.

Mais en règle générale, ne comptez jamais sur l'ambassade française, en particulier pour les rapatriements. Si vous êtes malade, comptez plutôt sur l'aide de vos compagnons, ou sur votre famille en France.

Emportez des tonnes de photomatons pour les visas et autres papiers. Sur place une photo revient à beaucoup plus cher.

Emportez des médicaments, des vitamines et de l'aspirine, surtout. Des antiseptiques locaux, de la nivaquine contre le paludisme, du mexaforme contre la dysentrie. Un peu de pénicilline.

Faites attention à votre apparence. Cela compte non seulement aux frontières, mais aussi dans les contacts avec les habitants. A moins d'être très doués pour les contacts humains, vous risquez d'être handicapés par des cheveux trop longs. Sur place, on n'a que trop tendance à vous considérer comme des fous. Cela limite les rapports.

Nous n'avons pas inclus les adresses d'hôtels ou de crash-pads pour voyageurs : vous les obtiendrez facilement de ceux que vous rencontrerez. Mais attention : peut-être gagneriez-vous à éviter les endroits très fréquentés.

Après tout, vous ne partez pas pour retrouver les mêmes types, rester assis dans des chambres d'hôtels à fumer et à discuter. Allez plutôt dans les villages. Essayez de vivre avec les habitants.

Pour les curieux : la Birmanie est à présent ouverte. En revanche, l'Irak est fermé. Il y a quelques petits Etats autour de l'Inde, mais il est difficile d'obtenir un visa sans « raison valable ». C'est aussi le cas à présent au Népal, qui a expulsé ses « hippies ».

En 1968, une bonne centaine de révolutionnaires déçus sont partis vivre en Inde, ont été rejoints progressivement par un bon nombre de Français. Ils se sont groupés dans deux villes, Goa et Pondichery. A Goa, où l'atmosphère est encore très cool, ils vivent en groupes sur la plage. Pondichery, ancienne colonie française, est surtout connue pour ses ashrams et notamment celui de Shri Aurobindo, qui essaie depuis trente-cinq ans de réconcilier la pensée occidentale et la mystique orientale.

A partir de l'Afghanistan, les hôtels sont très bon marché : deux francs la nuit environ, parfois avec douches, individuelles ou par chambre de quatre ou cinq. En général, évitez plutôt de coucher dehors. Trop de Français sont partis sans payer leur hôtel : il arrive aujourd'hui qu'on refuse les Français, et aussi les Allemands. L'apparence physique et vestimentaire peut souvent jouer un rôle.

IBIZA

On a beaucoup dit, écrit, répandu que Formentera et Ibiza, ces deux îles des Baléares, étaient un paradis pour les freaks. Cette réputation s'étend largement aux Etats-Unis, et le tour d'Europe des jeunes Américains comporte presque toujours une étape plus ou moins longue à Ibiza. Il faut avouer qu'il y a quelques années, et même encore en 1968-69, il se passait des choses extraordinaires là-bas : presque pas d'emmerdements avec les flics, immenses acid-parties, beaucoup de gens sympas, des vibrations planantes partout. Ajoutez à cela les paysages vraiment fabuleux, l'ambiance violemment magnétique de ces îles volcaniques, l'accueil très cool des habitants, et vous obtenez un tableau parfait... Parfait, mais à présent durement altéré.

Principale cause : le tourisme, cette projection cancéreuse de notre société. Depuis deux ans le déferlement amène une mentalité différente et, évidemment, la répression. Les gens sans fric se trouvent rapidement lourdés s'ils tombent sous les pattes des flics ; les descentes se multiplient dans les « fencas », ces grandes fermes dans lesquelles se forment les communautés : on ramasse les passeports et on éjecte les indésirables. Toutefois, il ne faut pas noircir le tableau à souhait.

La répression s'intensifie surtout à l'approche des mois « chauds » : juillet, août. Il est vraiment déconseillé d'y aller alors, l'atmosphère étant assez débile...

Peu de possibilité de boulot, seulement un petit artisanat. C'est un bon lieu de création intérieure pour s'installer.

GRECE ET ILES GRECQUES

Un uniforme exclut l'autre : le colonel n'aime pas le routier. Dans les îles pourtant, jusqu'à l'année dernière, de grandes colonies s'étaient installées, notamment à Matala, en Crête, dans des cavernes imposantes. Non loin, d'autres colonies plus pénitenciaires. Aujourd'hui on ferme les camps des uns et des autres. Quelques îles restent ouvertes pour les hippies de luxe, Hydra par exemple, où Léonard Cohen reçoit.

BULGARIE

Pas de marché noir. Un visa, 5 F, le prendre en France à l'ambassade, 1, avenue Rapp, Paris-7e (551-85-90). A la frontière : 15 F. Pour loger : camping avec douche. Attention, ces socialistes là se méfient des cheveux longs.

En chemin

TURQUIE

Un séjour en Turquie présente un certain nombre d'inconvénients, et les voyageurs s'efforcent souvent de traverser rapidement le pays. Istanbul est une plaque tournante, avec une importante concentration de « heads » et de trafiquants. Mais les risques sont grands : il y a actuellement beaucoup de gens en prison, et de lourdes peines. Les vendeurs ont une bonne chance d'être aussi des indicateurs. Les gens prudents recommandent de faire particulièrement attention si l'on voyage avec une fille (ou si l'on est une fille soi-même, par voie de conséquence). Les Afghans ou les Indiens sont nettement plus décontractés.

Les opinions sur l'auto-stop en Turquie sont partagées. En tout cas la Turquie est le dernier pays où l'on peut encore faire du stop. Dès l'Iran, toutes les voitures sont pleines.

Pour loger : auberge de jeunesse avec une carte d'étudiant turque (cette carte est délivrée à Istanbul). Lieu de rencontre : Mosquée Bleue (café, change, hôtel).

MAROC

D'abord même phénomène qu'ailleurs : pollution touristique. Mais pour les prix, c'est le pied : on peut bouffer et dormir pour pas cher et partout : 7 F à 10 F la chambre (très convenable — à moins il y a souvent des bestioles), entre 3 et 7 F le repas (toujours copieux). Toutes les tenues bon marché se trouvent dans les medinas (c'est-à-dire les vieilles villes). N'allez pas trop dans les parties modernes des cités, c'est malsain et pas beau. Deux villes à éviter : Casablanca, Rabat. Des communautés ont essayé de se former près d'Essaouira. Vous pouvez partout trouver des maisons à louer pas trop cher si vous vous débrouillez bien.

A ne pas oublier : le légendaire marchandage, qui vous permet de baisser pas mal le prix des choses que vous achetez, bijoux, peaux de moutons, darboukas, tablas, vêtements très chouettes, musique ensorcelante.

Une spécialité : « green grass and high tide », qu'on trouve surtout dans les montagnes du Rif, dans la région très connue (trop connue) de Kleta Ketoma. A l'emploi, une certaine discrétion est désormais souhaitable. Si vous êtes cools l'accueil pourra toujours être bon. Si vous n'avez pas de voiture, l'autobus est pour presque rien. Il faut simplement être propre à la frontière.

Première escale : Tanger, ville sordide et belle, attention à vos sous, trafics en tous genres, une sorte de fête démente, agitation, saleté, fascination, une sorte de condensé de tous les vices, de toutes potentialités. Fez et Essaouira sont vraiment conseillés.

Les hippies prosaïques

J'manque d'exotisme et de liberté. Cinquante sacs, train-autocar, Paris-Delhi en trois semaines. J'vais fuir la Turquie et l'Iran, comme d'habitude. Pas de danger de se perdre. A Kaboul : le Bamian et le Noor hôtel. A Delhi, le Crown. Deux francs par nuit environ. Tous mes petits frères défoncés coincés dans leur piaule me serviront de guide.

Krishna Bouddha Jésus avec trois CC Acid Speed et le cours du dollar au marché noir, le franc n'étant souvent pas accepté, même dans les banques. Trois dollars par jour pour vivre comme un maharadjah. Les grandes étapes, c'est les grands crus du H. : Chitral, Koulou, Herat, Népal. A croire que l'on ne peut planer sans nos compatriotes.

J'suis hippy et touriste, comme disent les autochtones qui ne voient pas pourquoi nous faisons la manche aux sous-développés, qui ne savent pas pourquoi nous faisons plus de dix mille kilomètres pour rester entre nous. Quand on flippe dans les temples, en nous prenant pour un autre, on les emmerde et ils nous virent. Comme au Népal, frontière fermée.

— Putains de mecs, ils n'aspirent qu'à fumer, hurle un Européen.

Un larbin se précipite dans l'escalier, thé et chapatis sur un plateau pour le bon Français stoned. Arrivé à la porte, je vois l'autre, celle d'un restaurant. J'y entre. J'm'assois face à sadou comme moi je suis curé ? On cause. Shilum Om Shiva Shanka, on postillonne sur Ganesh, là-dessus, il trouve le beefsteack trop dur. Encore une vacherie pas sacrée.

— J'vais te montrer notre maître, enfin, c'est un couple de Ricains qui le loue.

Chambre : un seul plumard avec dessus un yogi défoncé. Il se fend la gueule et la Joan Baez lui baise son longui. Il vient d'accepter de partir avec eux aux Etats-Unis pour filer sa Lumière. Il me tend le shilum fini en annonçant qu'il reviendra vite chez lui. Toujours Américaine, la fille ose lui baiser l'orteil. Le pied, quoah.

J'oubliais. Dans les ashrams, on peut apprendre yoga, sytar, tablas, et dans certains le séjour est gratuit.

Un mois là-bas vaut dix ans d'ici.

Hare. Yves Desmares.

Pour partir d'un bon pied, Il faut savoir où l'on va. Flash, de Charles Duchaussois publié chez Fayard, qui constitue un merveilleux roman d'aventures où l'on meurt à chaque coin de chapitre avec de grands frémissements mélos, apporte le contrepoint dramatique de la recherche des espaces et des grandes vibrations. Les shoots et les fixes à la morphine ou à l'héroïne en tuent plus d'un qui n'arrivent même pas à le regretter. L'auteur en rajoute un peu, — de l'avis d'autres gens de la route —, mais Flash reste le meilleur récit à ce jour (c'est cher 28 F).

IRAN

On peut obtenir un visa de trois mois à la frontière, mieux vaut le prendre en France. Comme en Turquie, les peines pour possession de drogue sont très lourdes.

L'Iran est presque aussi cher que la France. Il est presque impossible de trouver un hôtel bon marché à Téhéran, à l'exception de l'hôtel Amir Kabir (à peu près cinq francs la nuit). En revanche, on peut se faire vacciner gratuitement. Méfiez-vous d'une éventuelle quarantaine.

AFGHANISTAN

L'attitude des autorités devient de plus en plus hostile aux jeunes à cheveux longs et la frontière de plus en plus difficile à passer. Tout dépend des circonstances, du fonctionnaire sur lequel vous tombez et de son humeur, de votre apparence. Il est préférable à présent d'avoir de l'argent, de quoi vivre un mois en Afghanistan. Certains se sont vu accorder récemment un visa de transit d'une semaine.

Les boissons sont chères — et trafiquées. Même le coca ou la limonade peuvent occasionner toutes sortes d'ennuis, jusqu'aux coliques néphrétiques. Buvez plutôt du thé : l'eau a quelque chance d'être bouillie.

Evitez particulièrement le trafic : il y a à présent un certain nombre d'Européens en prison.

On peut prendre son visa en France (valable trois mois, prix : 10 francs environ), 32, avenue Raphaël, 16e (527-66-09).

Pas d'American express — change : au free black market dans le bazar de Kaboul.

Aller : Hérat (sublime bazar), Bamihan (25 km de Kaboul, vallée des bouddhas), Ban-I-amir (on peut se baigner) Mazar-I-Sharif. Essayez d'être à Kaboul le 14 octobre pour les fêtes du Bouchkachi du roi.

A Kaboul : restaurant : Khyber ; hôtel : Sina Hotel, 3 F par jour pour deux.

PAKISTAN

Vous pouvez prendre votre visa sans problème à la frontière, en Afghanistan ou en Iran. Le train est très bon marché. Prenez la seconde classe ou l'interclasse. Evitez la troisième classe, qui constitue une expérience éprouvante. Avec un peu de chance, vous rencontrerez des nomades armés.

Peshawar : pour loger et bouffer : le bazar.

Chitral : très recommandé. De Chitral partir dans le Nord.

INDE

Vous pouvez prendre votre visa en France, trois mois non renouvelable : 15, rue Alfred-Dehodencq, 16e. Si vous le prenez en Allemagne ou en Angleterre, vous pouvez l'obtenir pour un an. En France, on vous demandera de fournir, preuve à l'appui, le nom de la personne disposée à vous rapatrier en cas d'urgence.

Un voyage aux Indes coûte six cents francs pour les transports en commun, et dure un minimum de quinze jours. Il y a des cars qui partent de Munich. Le voyage jusqu'à Kabul coûte 600 F et jusqu'à Dehli 650 F. On peut prendre des billets à Paris (angle rue Soufflot et rue Saint-Jacques).

Si vous partez en voiture, à moins d'avoir de la chance, vous aurez à verser une caution à la frontière indienne pour rentrer la voiture (50 % du prix de la voiture). En Inde, on ne trouve que des pièces de rechange Volkswagen.

Le train est très bon marché. Avec une carte d'étudiant internationale, vous aurez 50 % de réduction. Vous pouvez prendre cette carte en France, ou vous la procurer sur place, plus ou moins illégalement, pour un dollar. Vous pouvez même vous payer les couchettes que vous n'avez pas besoin de réserver à l'avance. Il n'est pas très difficile de voyager sans payer. Vous pourrez vivre facilement pour deux dollars par jour.

La mousson se termine vers le mois d'août.

Delhi : hôtel dans Jan Path Lane près de Connaught place (meilleur marché que dans le vieux Delhi — échange et vente) American express.

Benares : tourist hotel. Dans beaucoup de villes indiennes il y a des « tourist hotel », propres, douches, ventilateurs : 3 F.

Camper à **Khajuraho** près des temples du Sud.

Jaipur : tourist hotel (si vous écrasez chien, vache ou bonshommes, tirez-vous car le lynchage est courant).

NEPAL

Visa valable quinze jours, le prendre en France — American express. Hôtel bien : Oriental lodge, 4 F pour deux. Restaurant : camp international : Blue Tibetain, Ravi Spot.

Se faire faire les vaccins à l'institut Pasteur à Paris : variole, choléra.

Carnet de passage obligatoire pour les voitures à partir de la Turquie. Le trafic des travellers ne marche pas, la carte verte n'est valable que jusqu'en Turquie.

L'Amérique

De Londres, on peut partir pour les Etats-Unis pour moins de 500 F. Les charters d'été à moins de 1 000 F sont légion. Il suffit de se renseigner auprès des associations d'étudiants. Une fois aux U.S.A., les bus Greyhounds proposent des abonnements pour quelque 500 F qui permettent pendant un mois des voyages illimités. Par ailleurs les jeunes bénéficient d'une remise importante sur les lignes aériennes intérieures. Le stop est très pratiqué et relativement rentable.

Les hip people sont nombreux partout dans le nord et en Californie. Deux types de territoires restent cependant privilégiés : les ghettos urbains, en général proches des universités, et les zones rurales, plus ou moins délaissées, forêts ou déserts du centre, du nord-est ou de l'ouest des Etats-Unis.

1. Les ghettos urbains.

New York, Los Angeles, San Francisco sont les trois grandes villes à quartiers freaks. A New York, il faut se rendre dans le Lower East Side entre la 1re et la 8e rue, centre géographique du Village : tous les freaks y passent. L'atmosphère est tendue, les flics peu amènes, mais on arrive à s'en sortir. L'été y est chaud et désagréable, la vie assez chère. Ne pas trop y traîner.

Los Angeles : le Sunset Strip est une sorte de rue de la Huchette, à peu près aussi fréquentée et aussi peu agréable.

San Francisco : malgré la tragique décadence du grand quartier « hip » de Haight-Ashbury, San Francisco reste et de loin, la ville la plus cool. Le climat clément n'y est pas pour rien, les bons coins fourmillent, artistes accueillants de Sausalito, beats sympathiques qui déambulent dans le centre. Se renseigner au siège du journal **Good Times** (2377 Bush, S.F.) ou à la Free clinic (Haight Street).

Les villes universitaires, Berkeley (Californie), Ann Arbor (Michigan), etc. sont en général des enclaves sympathiques où l'on est bien accueilli. Les résidences d'étudiants fournissent toujours leur abri pour une nuit ou deux, ou même plus.

2. Les zones rurales.

Communautés et tribus, sont concentrées sur trois grands axes :

- les collines qui surmontent le littoral du Pacifique, dans l'Oregon, l'Etat de Washington, la Californie ;
- le centre des Rocheuses, Colorado, Nouveau Mexique, Arizona ;
- le nord-est, Etats du Maine, du Vermont et même de New York.

Sur le littoral du Pacifique, on trouve des communes au nord de San Francisco, du côté de Sebastopol, autour de Berkeley, puis beaucoup plus au nord, dans les forêts profondes de l'Oregon. Ils acceptent assez bien les visiteurs dès lors qu'ils n'essaient pas de vivre à leurs crochets. Au Sud deux zones : autour de Big Sur et de Santa Barbara, et surtout dans les collines autour de Los Angeles, comme celles de San Fernando.

Dans le centre, il faut prospecter l'admirable axe Denver-Santa Fé. Taos, longtemps surnommée la Mecque hippy, de belles communautés, un peu trop fréquentées, Trinidad dans le Colorado aussi. Une cinquantaine de communautés se sont installées entre ces deux villes.

On trouvait jusqu'à l'an dernier une quantité de boulots subalternes, serveurs, etc. qui payaient bien (jusqu'à l'équivalent de 1 000 F par semaine). Le chômage important qui sévit ces temps-ci, notamment parmi les jeunes, a réduit ces possibilités. On peut toutefois survivre sans trop de blé, de l'ordre de 10 F par jour.

Depuis ses accords récents avec les Etats-Unis pour la lutte contre la marijuana, le Mexique refoule les hommes à l'allure trop débraillée. Les républiques d'Amérique centrale, en revanche, le Costa Rica notamment, ont accueilli ces dernières années un bon contingent de communautés.

Circuler en France

EN PROVINCE :

Les communautés déjà existantes auront de grandes difficultés à héberger les mecs de passage. Il vaut mieux compter sur le camping sauvage ou la récupération passagère de maisons et de granges abandonnées. Le sud-est est râpé et pourri par le tourisme. Le sud-ouest est bien meilleur. Voici quelques départements de bon aloi encore peu fréquentés : Cantal, Pyrénées (un peu froid), Corrèze, Aveyron (Causses du Larzac), Tarn, Hérault, Tarn-et-Garonne. L'Ardèche, les Basses-Alpes notamment sont très colonisés par les résidences secondaires et saturés l'été.

Un genre d'activité à dénicher cet été : A Saint-Benoist-du-Sault (Indre), du 15 juin à fin septembre, ça va être la grande fête. Des artisans (sculpteurs, photographes d'art, tisserands, peintres) ont décidé de vivre ensemble dans un grand village de toile. Ils sont prêts à recevoir tous ceux qui passeront mais ils conseillent de chercher à loger dans les environs car le village est déjà plein.

Pas loin, à Gargilès, le maire qui est potier fait de son village une immense exposition : sur les trottoirs tous ceux qui ont quelque chose à montrer pourront le faire. Ecrivez d'abord à M. Baudat, maire de Gargilès (36).

CHARTERS

Il ne nous est pas possible de vous fournir des adresses d'associations organisant des charters car la publicité leur est interdite. Sachez que l'on peut partir à prix réduit dans toutes les directions du monde, qu'un billet de l'Europe vers le Moyen-Orient, jusqu'à la hauteur de Beyrouth, vaut moins de 1 000 F. Qu'au-delà, jusqu'à Bangkok, les prix sont inférieurs à 2 000 F (1 250 pour Téhéran) et qu'au-delà les prix sont aux alentours de 2 500 F. Ne payez pas plus de 850 F pour New York. Il existe également des voyages en car : Istanbul 400 F, Téhéran 1 000 F, Delhi 1 300 F. Il est possible d'obtenir des allers ou retours simples... Jean-Claude, du BIVES, 15, rue Saint-Denis, vous fournira des renseignements très précis. Il s'occupe des chantiers de jeunes à travers le monde entier et sera susceptible de vous donner des points de ralliement et prendra note de vos tuyaux pour qu'ils servent à d'autres.

Si vous aimez les voyages insolites, l'esprit scout, en payant mais en s'assurant les moyens du retour : Rivages, 330, rue Saint-Jacques, propose le Sahara en Land-Rover, l'Irlande en caravane, des bungalows en Norvège, etc., et des voyages d'avion pas trop chers.

LOGEMENTS

Pour loger dans les cités universitaires, il est nécessaire de connaître quelqu'un qui y habite officiellement et qui peut trouver une combine pour quelques nuits.

A la campagne, si l'on a des contacts avec des habitants du coin, il est facile soit de trouver des loyers symboliques, soit même de se faire prêter des maisons abandonnées qui n'offrent pas le confort moderne, mais sont habitables. Le problème dans les petits villages, c'est que les gendarmes connaissent tout le monde et s'intéressent très vite aux nouveaux arrivants.

Ceux qui ont adopté une solution de survie collective ont l'avantage de pouvoir se nourrir économiquement en achetant leur bouffe en gros, aux halles de Rungis à Paris.

TRAVAIL

Au printemps et en automne, pour ceux qui ont de gros bras, la campagne permet de se nourrir, d'être logé et même de gagner de l'argent, en faisant des travaux qui ne nécessitent pas de qualifications spéciales. Cueillette des fruits, vendanges, entretien des vignes. Dans les villes de province, des annonces offrant ce genre de travaux sont affichées, soit dans les coopératives, soit dans les bureaux de placement.

Il existe aussi dans les halls de certaines facultés des panneaux de petites annonces sur lesquels on peut découvrir des choses passionnantes, aussi à l'American Center, 261, boulevard Raspail à Paris.

Un circuit parallèle de la démerde reste à organiser. Il existe un organisme de coopérative pour le travail temporaire, le C.O.O.P.A.S.T., 18, rue du Faubourg-du-Temple, Paris.

AUTO-STOP

En France, si vous avez une destination précise, utilisez PROVOYA (tél. : 770-80-92 à Paris, rue de Provence) qui met en rapport stoppeurs et stoppés en quête de compagnie. Dans les restaurants de routiers, le contact direct avec les conducteurs peut éviter les attentes interminables.

Dans les facs, il y a parfois des panneaux qui sont autant d'invitations au voyage, moyennant parfois finance (essence). Un vêtement propre et une allure presque conforme évitent les trop longues attentes. Se poster obligatoirement aux endroits où les véhicules peuvent stopper.

Chaque été, la police effectue de vastes récoltes de fugueurs et de « routiers » le long de l'autoroute nord-sud et sur les plages de la Côte d'Azur.

POUR RENCONTRER DES GENS

Les sièges des journaux de la free press et autres publications plus ou moins marginales devraient être un endroit où prendre des contacts et avoir des renseignements utiles, ce n'est pas encore toujours le cas en France, mais ça peut se faire.

Le Pop, 6, avenue Arnold-Netter, Paris-12e.

La Veuve Joyeuse, Le Parapluie, imprimerie le Souterrain, 105, bd Malesherbes, 8e.

Actuel, 60, rue de Richelieu, Paris-2e.

Tout, librairie La Commune, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-5e.

Rock and Folk, 14, rue Chaptal, Paris-9e.

Charlie Hebdo, 35, rue Montholon, Paris-9e.

Le Journal des transparents, 2, quai du Pont-Neuf, 37 - Tours.

Le Semeur, 45, rue Bonaparte, Paris-6e.

La **CIMADE,** 176, rue de Grenelle, Paris-6e.
Organisation protestante accueillante.

Librairie Actualités, 38, rue Dauphine, Paris-5e.

J'accuse, 16, rue du Bourg-Tibourg, Paris-4e.

BIVES, 15, rue Saint-Denis, Paris-1er.

Quartier des Halles, en train de devenir extra avant d'être, évidemment, détruit, plein de magasins beats et de chevelus au courant.

Dans les facultés et résidences universitaires, encore que les flics en civil y soient parfois nombreux.

Les concerts de Pop music, voire les manifestations de rue sont une bonne occasion de discuter et d'échanger des tuyaux.

Il est évident que l'organisation Le Secours Rouge (71, rue Louis-Blanc, Paris-10e) peut apporter une aide précieuse aux gars qui s'adressent à ses membres. On peut toujours en rencontrer dans les facultés et ils peuvent indiquer des gens à voir en province. On peut aussi voir des gens qui aident à l'occasion. Au M.C.A.A., 91, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris-9e ou Union fédéraliste mondiale, 16, rue des Apennins, Paris-17e.

Décommandés pour cause de flics : la Maison de la Culture de la place Saint-Michel, le boulevard du même nom, La Huchette, le Vert Galant et le carrefour Buci (on interpelle tous les jours pour les raisons les plus diverses).

La Fugue

**Une prodigieuse envie de se tirer :
les « mineurs » — ceux qui ont
moins de dix-huit ans,
plus encore ceux qui ont de dix-huit
à vingt et un an —
ne croient plus aux règles familiales,
dîner à huit heures précises,
réprimandes de papa,
autoritaire sollicitude de maman,
bonne conscience,
tradition et leçons de morale.
En dix ans, de 1959 à 1969,
le nombre des fugueurs
a quadruplé, passant de 2 692
à 10 200 fugueurs déclarés.
La police n'en rattrape qu'un sur huit.
Au retour, si l'on revient,
on y gagne souvent
un peu de respect...
Voici l'itinéraire, dans les têtes
et sur la route.**

R. Crumb

Lulu et Toto, étudiants à Paris, ont rencontré pendant l'été un groupe de filles marrantes. Eux, ils font ce qu'ils veulent, ils sont grands, ils sont en vacances et ils ont un peu d'argent. Les filles, elles, sont en colonie avec leur pensionnat. Elles ont de quatorze à dix-huit ans, sont surveillées sur la plage, rentrent à la pension à sept heures le soir, ne peuvent ni fumer ni même baiser.

Lulu et Toto se moquent un peu d'elles.

— Pourquoi vous vous libérez pas, dites ? Regardez : nous, tous les jours on fait la révolution dans notre vie.

— *Houlala ! Pour nous, pendant l'été, c'est la liberté complète à côté de l'hiver. Pendant l'année scolaire, il faut se lever à six heures, nettoyer la pension jusqu'à huit heures, après il y a des saletés de cours donnés par les bonnes-sœurs. L'après-midi, on fait des petits travaux de couture pour des usines : il faut bien rembourser les bonnes-sœurs, nos parents ne peuvent pas payer la pension. On peut rien dire, on est mineures, y a pas le choix.*

— Mais c'est dégueulasse votre truc, vous devriez faire quelque chose, y a toujours moyen de se débrouiller, moi, en mai 1968...

Deux mois après, Lulu et Toto, qui avaient filé leur adresse, voient débarquer chez eux deux des nanas du groupe, Josiane, quatorze ans et Martine, quinze ans. Elles se sont barrées de la pension et sont venues en auto-stop à Paris, maintenant, elles savent plus où aller. Toto et Lulu sont un peu emmerdés, ils avaient parlé comme ça sans se sentir engagés. « Enfin, on va trouver une combine. »

Au bout d'une semaine, n'ayant rien trouvé, Lulu va demander conseil à l'assistante sociale du quartier. La vieille taupe écoute toute l'histoire et aussi sec téléphone à la brigade des mineurs de la Préfecture de Police.

Menacés d'une inculpation pour détournement de mineurs, Toto et Lulu livrent les deux filles aux flics. Elles sont aussitôt embarquées au dépôt. Pas de place. Tant pis, transfert à la Roquette (prison pour femmes de Paris) et de là retour sous escorte à la pension.

Il peut paraître évident à certains que c'était une connerie de croire qu'une assistante sociale pourrait faire autre chose que de prévenir les flics. Mais alors, qu'aurait-il fallu faire ?

Merde : c'était pas un simple contrôle de routine. Ils se sont pas contentés de regarder les papiers, ils ont embarqué tout le monde. On a été cons de rester groupés à quinze sur le trottoir, mais c'était pas mal chouette, la musique au clair de lune.

Maintenant, c'est moins marrant, s'ils poussent un peu le contrôle, ils vont s'apercevoir que mes parents ont fait lancer un avis de recherche il y a trois mois. Jusqu'ici, il y avait pas eu de problèmes.

— Mais, mademoiselle Lilianne, vous vous êtes sauvée de chez vous et vos pauvres parents n'ont plus aucune nouvelle.

— *C'est pas parce que vous êtes resté chez vos parents jusqu'à vingt et un ans que tout le monde doit en faire autant. Moi, je fais jamais ce qu'on me dit.*

— Faites gaffe, maintenant qu'on vous a ramassée, c'est pas le moment de la ramener. D'abord, on va vous calmer un peu les nerfs.

Trois heures en cage (une petite cage grillagée de trois mètres sur trois au milieu du commissariat).

Ensuite, direction la brigade des mineurs, quai de Gesvres à Paris à côté de la préfecture de Police. Là, changement de décors, salle d'accueil avec pots de fleurs, femmes flics qui font semblant de sourire, inspecteurs débonnaires.

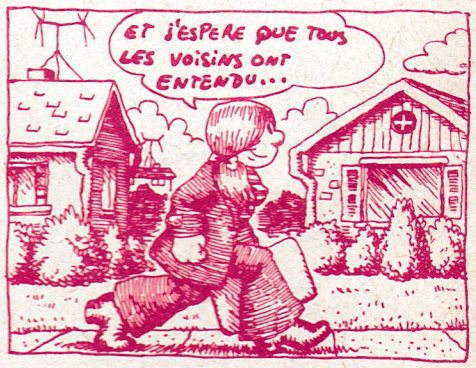
— Allons, mademoiselle, faut pas être insolente. Maintenant, c'est fini. Vous allez être bien gentille et retourner chez vos parents.

— *J'en ai marre, j'ai dix-sept ans, je me suis débrouillée sans eux trois mois, je ne veux plus les voir.*

— Allons, depuis l'ordonnance du 23 décembre 1958, ce n'est plus un délit de quitter ses parents, mais ils peuvent vous faire placer dans un endroit où vous serez bien gardée.

Lilianne ne s'est pas laissée émouvoir par le paternalisme policier, elle a refusé de dire ce qu'elle avait fait depuis son départ et comment elle s'était débrouillée.
Tant que les parents n'ont pas pris de décision, les flics doivent patienter : alors, en attendant, transfert au Dépôt.
— Bonjour les bonnes-sœurs, qu'est-ce que vous faites là, on n'est pas au couvent pourtant.
Bonjour les dames en blouses bleues, vous on voit pourquoi vous êtes là : rien qu'à regarder vos sales gueules et vos gros bras.
— Tais-toi, la môme, et marche droit,
— des cigarettes, tu rigoles ! de quoi lire ? t'es folle ! Oui, le petit trou dans le coin, c'est pour tes besoins.
Et voilà. Au bout de quelques jours les parents de Lilianne reviendront la chercher. Elle sera peut-être matée, ou bien elle repartira et se débrouillera pour ne pas se faire prendre la prochaine fois.
— Moi, je suis auxiliaire de l'Assistance Publique à Paris. Mon travail, c'est de raccompagner les « enfants perdus » que me confie la police jusqu'à des centres de rééducation qui les prennent en charge.
— *Ils n'essayent jamais de se sauver en chemin ?*
— Oh ! Quand la brigade des mineurs me les remet, on les a un peu grondés, un peu menacés, on leur a fait comprendre, quoi. Alors ils n'osent pas, ils savent bien qu'ils seront toujours rattrapés.

— *De quels fugueurs êtes-vous chargé ?*
— Vous savez, quand des fugueurs refusent obstinément de rentrer chez eux, il y a une enquête. Si les parents sont convenables, pas forcément riches, mais au moins travailleurs et honnêtes, et bien ils reviennent chercher leur enfant et après ils s'en chargent. Il y a aussi des pensions très sûres où l'on peut s'occuper d'eux tout en les ayant à l'œil. Si les parents ont les moyens, un stage dans une clinique psychiatrique peut remettre les idées en place. Mais si, mais si, ça fait du bien.
Souvent les parents sont eux-mêmes de « vilaines gens », vous comprenez : il y a des ivrognes, des gens sans travail, des repris de justice ou des voyous. A ce moment-là, un juge pour enfants est chargé de diriger les petits. Si ceux-ci ont beaucoup « délinqué », je les conduis dans des I.M.P. (Instituts médicaux pédagogiques) chargés de les soigner dans leurs têtes, parce qu'ils sont sûrement un peu dérangés.
Ou bien je les amène dans un centre de rééducation de l'assistance publique. Là-bas, on leur apprend un bon métier, et puis ils peuvent faire du sport. Mais pour certains, il leur manque toujours quelque chose (surtout les filles, elles prennent toutes jeunes des habitudes avec les hommes). Souvent, ils sont paresseux, ils s'échappent à nouveau. On peut rien faire pour eux. Il faut les resignaler à la police.
— *Mais, madame, où prennent-ils ces mauvaises habitudes ?*
— Hélas ! dès qu'ils sont dans la rue. Chaque mois, il y a des centaines de jeunes qui se sauvent de chez leurs parents et qui viennent de province vers Paris. Alors, les filles avec les routiers, et dans les « bouis-bouis arabes », elles gagnent beaucoup d'argent sans se fatiguer. Et les garçons, ils trainent, ils font la quête, ils volent, ils dorment n'importe où. Et puis après, ils n'ont pas envie de travailler pour gagner leur vie. Plus ça dure longtemps, plus c'est difficile de les récupérer. Surtout si ils rencontrent des étudiants, des hippies, ou des anarchistes qui les poussent à vivre comme ça, comme des dépravés.
Pour les messieurs sérieux, psychiatreux et Cie, qui se sont découvert une vocation pour les enfants, les fugueurs, c'est un problème.
M. Néron (c'est son nom), médecin spécialisé dans la « Neuro-psychiatrie infantile », divise les dits fugueurs de cette façon dans son livre sur *L'enfant fugueur* :
— Vagabondage dans les états de retard intellectuel.
— Les fugues au cours de troubles du caractère et du comportement.
— Fugues survenant chez les épileptiques.
— Fugues survenant chez les hystériques.
— Perversions et vagabondage.
J'en passe. Ça se termine sur « Rééducation et prévention ».
Pour d'autres messieurs, ceux de « L'Union mondiale des organismes pour la sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence » (ouf, c'est long), il faut aborder le problème de la fugue par l'étude de « l'inadaptation juvénile ».
Chez les messieurs de la Brigade des Mineurs, le souci principal est de faire réintégrer au plus tôt le foyer familial aux enfants fugueurs, ou, à défaut, de les confier à un foyer de rééducation, en se débrouillant pour qu'ils n'aient pas envie de repartir sur les routes. Tout ça pour leur éviter de compromettre leur avenir de travailleurs productifs et de succomber à de fâcheuses tentations.
Pour tous ces honnêtes gens, le « fugueur » est un fou ou pour le moins un anormal et un asocial. En vérité, il est bien possible que se barrer de sa famille soit un acte antisocial.
En fait, et d'un autre point de vue, une fugue est un acte hautement éducatif. C'est un bon moyen pour faire connaissance avec le système social dont on dépend plus ou moins provisoirement.
Pas de fugue sans famille ou sans contrainte quelconque, pas de fugue sans organisation policière destinée à récupérer les fugueurs et les remettre dans le droit chemin.



On se barre pour échapper à des contraintes et on se retrouve face à un tas d'autres problèmes. Il faut bouffer, circuler, et si on a pas de fric on est tenté de voler. Quand on vole on se retrouve en face des flics. C'est là que « l'ordre social » attend le fugueur. Il s'agit de démontrer que le jeune, quand il n'est plus surveillé par des adultes, devient aussitôt un fieffé voleur : voilà la répression justifiée.
Ça ne veut pas dire qu'il faut être honnête, simplement qu'il faut éviter de se faire prendre quand on commet un « délit ».
D'ailleurs avec les progrès de la psychologie et de la science des relations publiques, il est bien rare que l'on parle de répression en ce qui concerne les jeunes, on préfère de beaucoup le terme de « prévention ».
Prévention de quoi ? Prévention au profit de qui ? Peut importe, l'essentiel c'est de « prévenir » et pour prévenir les jeunes, il faut d'abord les avoir sous la main.
— *C'est donc dangereux un fugueur ?*
Est-ce que c'est plus, aussi, ou moins dangereux qu'un militant politique sérieux qui « travaille sur une boîte ou sur un lycée » ?
Il faut croire que c'est au moins aussi dangereux, puisqu'on spécialise des flics dans la surveillance des mineurs.
Bof, répond le « militant », les fugueurs, c'est à ranger avec les drogués, les katangais, la pègre quoi.
« En un mot, dit Engels quelque part dans ses œuvres complètes, les enfants s'émancipent et considèrent la maison familiale comme une auberge

qu'ils échangent assez souvent pour une autre lorsqu'elle ne leur plaît pas. »

Bref, on n'est pas encore sorti de l'auberge.

« Au cours des dernières années le nombre des mineurs ayant abandonné le domicile familial n'a cessé de croître.

En 1959 : 2 692 fugueurs en France
1962 : 4 000 »
1966 : 5 500 »
1969 : 10 200 mineurs en fugue, la police n'en a rattrapé que 1 500 soit un dixième.

A Paris, la brigade des mineurs se compose de cent trente flics, dix-huit femmes et quatre voitures. »

« Dans le cadre de la police générale, l'institution de services spécialisés de police des mineurs doit être officiellement encouragée. Ces services spécialisés doivent se composer de fonctionnaires de police ayant reçu une formation particulière. » *(O.N.U., Congrès 1955 sur la prévention du crime.)*

« Manifestation très nette de la crise d'adolescence observable chez de nombreux enfants, cet exode est plus particulièrement sensible chez les jeunes âgés de quinze à dix-huit ans. Il paraît obéir à certaines lois physiologiques, car chaque année il connaît sa plus grande intensité durant la saison printanière.

Fatigués par plusieurs mois de scolarité ou d'apprentissage, certains jeunes, mal assurés par les bases familiales, éprouvent le besoin de s'extérioriser et d'aller vagabonder vers des horizons à leurs yeux moins oppressants ou moins limités. » *(Direction de la Brigade des Mineurs.)*

« Dès que les membres d'une famille se présentent au commissariat pour signaler la disparition d'un enfant, à Paris, un télégramme est immédiatement diffusé auprès de tous les services de la préfecture de police, en particulier de la Brigade de protection des mineurs, qui centralise les recherches. Si l'absence se prolonge anormalement, le commissariat établit un procès-verbal sur lequel sont consignés le signalement du disparu et les renseignements susceptibles de faire retrouver sa trace. Puis une carte mécanographique est établie pour être ensuite classée dans un fichier sélectif au service des archives de la police judiciaire. Ce fichier permet un contrôle constant des disparitions. »

Une personne de bonne volonté qui s'intéresse aux jeunes fugueurs avait remarqué l'habileté de certains à échapper aux recherches.

Les plus malins, note-t-elle, se débrouillent pour que leur disparition soit découverte le plus tard possible, ils préparent leur coup longtemps à l'avance, choisissent de se rendre dans un endroit qu'ils connaissent déjà, prévoient assez précisément ce qu'ils auront à faire, l'argent dont ils auront besoin et les moyens qu'ils devront utiliser. En général ils quittent leur famille sous un prétexte plausible, ce qui leur laisse une marge avant le déclenchement des recherches. Ils n'hésitent pas à employer le moyen de transport le plus rapide et le plus prudent. Les premiers temps, ils évitent le stop et prennent plus volontiers le train.

C'est pendant les longs déplacements à travers la France que les fugueurs se font le plus souvent reprendre : les contrôles d'identité sont fréquents sur les routes. Le stop, surtout la nuit, expose à des vérifications approfondies. En général, un couple, garçon et fille, attire moins l'attention des autorités et la curiosité des gens, et inspire plus confiance aux automobilistes qu'un auto-stoppeur isolé.

Les plus habiles transforment leur personnage habituel, changent leur coiffure, leur style d'habillement et emportent avec eux toutes leurs photos récentes.

Ils ne s'encombrent pas d'objets inutiles et ne prennent que l'essentiel, qu'ils transportent dans un sac de voyage.

Souvent, ils savent où aller les premières nuits. En tous cas, ils évitent les hôtels dont les fiches sont dépouillées chaque jour par la police. S'il s'agit de n'être dépannés qu'une nuit ou deux, ils savent s'adresser aux ignobles chevelus qui traînent à droite et à gauche.

Parfois, cependant, ceux qui glandent trop longtemps dans des cafés ou sur les trottoirs se font repérer par des inspecteurs perspicaces. Ceux, plus malins, qui ont déposé leurs bagages dans une consigne automatique, se font moins facilement remarquer.

Dans les villes universitaires, les locaux des associations d'étudiants et les cités universitaires sont souvent les lieux de rendez-vous de gens hospitaliers. Dans certains cas, on a vu des fugueurs raconter une histoire plausible à des curés ou des pasteurs et se faire héberger quelque temps.

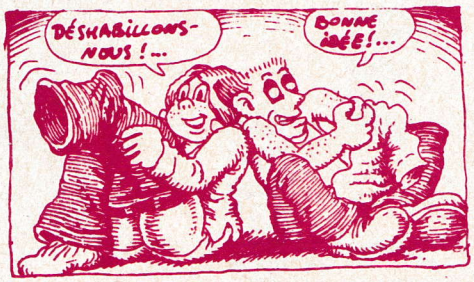
Les prévoyants qui ont emporté avec eux une carte de la Fédération des auberges de jeunesse, à leur nom ou à un autre, utilisent ce système d'hébergement pas toujours agréable, mais qui peut dépanner. Il existe aussi un certain nombre d'auberges de jeunesse hors fédération où la réglementation est moins stricte. L'accueil accordé aux « vagabonds » dans les maisons de jeunes et de la culture n'est pas toujours enthousiaste, mais il arrive que l'on puisse y trouver un abri provisoire.

En revanche, les rondes régulières effectuées par la police débusquent souvent des fugueurs mal informés dans les parcs, sous les ponts de la Seine et dans les salles d'attente de gare.

Le problème de la nourriture est souvent résolu par les malins. Ils conservent une certaine somme d'argent pour les achats inévitables. Pain, fruits, etc. Il y a toujours la possibilité de récupérer après les marchés un certain nombre de denrées abandonnées, et non abimées.

Ceux qui ont perdu tout sens moral au point de dérober dans les grands magasins ne savent pas toujours qu'il existe des systèmes de surveillance allant de l'inspecteur en civil à la caméra, en passant par les miroirs accrochés au plafond et se retrouvent rapidement au commissariat du quartier.

Généralement, le mineur en fugue qui se fait prendre à voler à l'étalage n'a pas à supporter de conséquences pénales, simplement il est automatiquement ramené dans sa famille et peut être l'objet de mesures de surveillance spéciale.



A moins d'une malchance particulière, une fugue limitée dans le temps ne pose pas de problèmes particuliers et le fugueur peut choisir le moment où il a envie de rentrer dans sa famille. Des problèmes plus sérieux se posent à celui qui est décidé à rester dans une semi-clandestinité jusqu'à sa majorité.

Fuguer : les risques

En-dessous de dix-huit ans, le fugueur arrêté est conduit en prison. Après un temps plus ou moins long le juge pour enfants le reçoit et choisit, soit de le renvoyer chez ses parents, soit de le placer dans un institut de « rééducation », soit de le laisser chez ses parents en l'obligeant à se présenter régulièrement devant l'assistante sociale.

Avant dix-huit ans, il n'existe aucune garantie pour le fugueur : les flics et le juge pour enfants le gardent aussi longtemps qu'ils veulent. L'internement psychiatrique est peu courant. En tout cas, on a alors le droit de demander un médecin de son choix.

Entre dix-huit et vingt et un ans, les flics ne peuvent pas arrêter un fugueur. Ils se contentent de le remettre à ses parents... jusqu'à la prochaine fois.

SERIEZ-VOUS PARTIS SUR LA ROUTE SI VOUS AVIEZ SU QUE JACK KEROUAC (on the road) VIVAIT AVEC SA MÈRE ?

Alfred G. Aronowitz

« Ce dévoyé rouge, ce péquenot qui fait le Jack au cognac, cette outre pleine d'humeur comme le disait Shakespeare en parlant de Falstaff, ce serf évadé des terrains de foot, cet artiste radié, ce vil voleur veule, ce braillard des salons de Paris qui avale sa langue dans la brume bretonne, ce farceur de blagueur des galeries d'art de New York qui s'en va pleurnicher dans les commissariats et au micro des téléphones longue distance... bref, ce descendant d'homme abruti, pétochard et lècheur, braillard et cul-foireux », c'est Jack Kérouac au petit matin devant sa glace, tel qu'en lui-même enfin dans Satori in Paris.

Jack Kérouac, Breton de souche, voyageur têtu qui passe et repasse le pointillé des frontières dans les wagons de la Pacific, fait chauffer sa gamelle de fer bosselé dans les criques de Big Sur, beatnick pré-colombien.

Un mythe, la Beat Génération, repose sur deux écrivains, Kérouac et Burroughs, sur quatre ou cinq poètes, Ginsberg et autres Corso.

Les premiers, ils ont osé « décrocher », ils se sont tirés, ils ont pris la route dans la fumée des joints et les rots de la bière en boîte. Toute une œuvre, toute une geste s'est édifiée sur leurs randonnées. Après Sur la route en 1957, écrit en trois semaines, sans ratures, Kérouac écrira onze livres-itinéraires, portant tous sac au dos, trains de marchandises, sardines à l'huile, bouteilles vides, auto-stop, poussière et montagnes.

Littérature de l'instant, immédiate, spontanée, où le cerveau prend la forme d'un stylo express, se succèdent sans dérailler. « J'étais déterminé à être un grand écrivain. » On le voit, l'homme ne vivait pas dans l'illusion. Ou l'entretenait joyeusement. Il savait, en compagnie de Burroughs et de Ginsberg, qu'il se lançait à l'assaut de la conformité, du conventionnel. Il trouvait ses mots dans des baillements de semelles ou dans ces flaques d'essence bleue que viennent pisser, au bord des autostrades, de gros camions aux ventres pleins.

Cependant, là où il y a mythe il y a rêve. Le Kérouac idéal, efflanqué et errant, aimait bien sa maman. Dans les soufflets des grands express internationaux, il lui arrivait de se prendre les pieds dans son cordon ombilical qui, pour être beat, n'en était pas moins attentif à ce qu'il mette bien son écharpe, le soir, quand la nuit tombe. Sa maman, il passait ses week-ends avec elle, elle lui faisait des sandwichs gros comme des raquettes de championnat et lui demandait à chaque courant d'air de mettre sa laine.

C'est à un voyage autour de sa chambre que nous convie cet interview dont nous publions des extraits, et qui va sortir aux éditions de l'Herne en septembre.

natures, Kerouac écrira onze livres-itinéraires, portant tous sac au dos,

va sortir aux éditions de l'Herne en septembre.

Auriez-vous fait une fugue pour devenir un beatnik si vous aviez su *que l'homme qui écrivit* On the Road *vivait avec sa mère ?...*

(...) « Bière ! *dit Jack Kerouac.* Des rafraîchissements pour l'après-midi. Entrez donc. »

Une maison comme toutes les maisons de Northport (membre de la Beat Generation battu par la tempête), une maison de bois, vaste, avec des vérandas devant et derrière, un peu affaissée, mais ne tanguant pas... Entourée d'arbres, de haies, de buissons, et plein d'autres signes rustiques..., cette maison, récemment, avait été recouverte d'une couche de peinture grise, genre peinture de protection, malheureusement, comme celle employée par la Marine.

« Dorothy Kilgallen a écrit dans sa chronique que je vivais dans une immense et somptueuse maison de 30 000 dollars ! A Long Island, *dit-il.* Est-ce qu'on dirait une baraque de 30 000 dollars ? Si j'l'ai payée 30 000 dollars, alors, on m'a v a c h e m e n t baisé ! Hein ? J'ai payé 14 000 dollars »... et prononçant le chiffre 14 000 il baissa la voix, comme le prix de la maison, rendant ce chiffre encore plus dérisoire et mystérieux.

« Ce ne sont même pas nos meubles, *dit sa mère, une petite femme encore mince, de 64 ans, portant des lunettes... tablier, bas de laine et bandeau de ménagère autour de la tête.* Ces meubles étaient là voyez-vous. Ils impriment toujours des mensonges à propos de Jack — vous savez, sur la Beat Generation, et sur la délinquance juvénile — qui dit Beat Generation dit Délinquance Juvénile !..., mais c'est un bon garçon mon Jack, un bon fils. Jamais il ne fut délinquant, jamais ! Je le sais. Je suis sa mère. »

« Ouais, *ajouta-t-il,* nous sommes classe moyenne, nous avons toujours été classe moyenne, comme vous tiens ! »

En vérité les meubles étaient passablement classe moyenne, trop rembourrés, disparates, zizis en acajou et tout, des meubles rescapés du passé, il en parle dans *Docteur Sax*, son enfance, son adolescence, dans ces grands pavillons-appartements de Lowell, Massachusetts, où le fils d'un imprimeur (qui aussi gérait une salle de billard et un « bowling ») jouait aux billes, échangeait les BD, imitant The Shadow... et il ne rata pas un des films des années 30, réalisant beaucoup plus tard qu'il riait comme Harpo Marx..., c'était vraiment un commentaire kafkaien sur la civilisation contemporaine (...).

Dans la cuisine sa mère déballait le contenu du sac à provisions, transférant les boîtes de bière dans un placard, il y en avait beaucoup. Rapidement il sauva quelques boîtes, les deux mains pleines... « J'vis avec ma mère la plupart du temps », dit-il. « Je lui doit tant ! Bien, montez avec moi. On va picoler et parler. »

« Allez-y ! *dit sa mère.* Si je regarde la TV, est-ce que ça vous dérangera ? »

« Moi aussi j'regarde la TV, *dit-il, me précédant dans l'escalier.* San Francisco Beat — vous connaissez c'machin-là, avec les deux gros flics. « Savez, les gros flics en civil, courant partout, emmerdant tout le monde, dégommant les beatniks barbus... et remarquez, hein, les beatniks sont toujours armés jusqu'aux dents... puis j'ai vu Truman Capote, et il a dit : Oh ! Mon dieu ! Mais ils n'écrivent pas ! Ils ne tapent qu'à la machine ! »... et il imita parfaitement sa voix fluette de folasse châtrée... puis il pénétra dans une des chambres, il n'y avait qu'un bureau, une machine à écrire, un magnétophone, des livres, des papiers empilés soigneusement sur les meubles. Cette chambre donnait sur la route.

« J'dors pas ici, *dit-il, désignant un lit du doigt.* Je dors dans une autre chambre, avec la fenêtre grande ouverte, hiver comme été. Vous savez, nous avons assez de chambres, alors nous les utilisons toutes. J'aime dormir très tard quelquefois... Me lève jamais avant midi, une heure... puis j'ai jamais pensé que j'pourrais faire du blé en écrivant... comprenez ? L'art, c'est d'abord un devoir. C'est une de mes vieilles théories, consignée dans mes cahiers de lycéen... extraite du saint journal de Dostoïevsky... pour tout dire j'ai écrit ces livres comme des « devoirs » sacro-saints... et j'pensais que les manuscrits seraient découverts après ma mort, jamais j'n'ai imaginé qu'ils me rapporteraient du fric... »

Il m'offrit une boîte de bière, l'ouvrit d'un coup de pouce, avala une longue rasade, et s'installa sur une chaise, devant son bureau, et il fut longtemps absorbé par une horde de pensées, de phrases, d'idées — la poésie de son cerveau — marmonnant entre ses dents, ses lèvres bougeaient, il murmurait, regardant par la fenêtre, seul, vraiment — et dans sa poche il y avait un carnet de notes et un crayon, comme d'habitude, prêts à saisir ses cascades spirituelles, mais il ne le fit pas... il revint à notre conversation... C'était en 1951... la nuit... quand il lisait ses poèmes dans la cave d'un night-club new yorkais, the Village Vanguard, et les journaux avec leurs vacheries sournoises, verbales, se moquèrent de lui (...).

Ce jour-là au Vanguard, il lut un fragment d'une de ses histoires *October in the railroad earth.*

L'écriture spontanée c'est avant le petit déjeuner

« J'peux écrire comme ça », dit-il, un enthousiasme subit et sûr. « J'ai une bonne méthode. Vrai !... c'est l'écriture spontanée. Spontanée et avant le petit déjeuner. C'est à ce moment-là que nous sommes frais, purs, neufs, et il faut avoir une bonne machine à écrire... j'ai pas dormi quand j'ai écrit ça, vrai, presque pas... j'parlais pas non plus... c'était en 53, un vendredi. Je n'en ai lu que la moitié. J'ai le manuscrit original, mais faut que j'l'retape à double interligne pour l'éditeur. » Il rigole tout seul. « Ah oui, c'vieux Truman Capote ! Il disait — ils n'écrivent pas ! Ils tapent à la machine ! — c'est difficile d'écrire spontanément... on n'l'fait pas phrase par phrase. Les phrases sont les pierres d'achoppement du langage. Qui a commencé c'te putain d'affaire de phrases ? Hein ?... comme John Holmes... (1) j'l'ai vu écrire... il écrit à toute vibrure, à la machine... mais il est bloqué — il n'peut pas trouver le mot juste — je ne fais pas cela moi, non, si j'peux pas trouver le mot juste, tout simplement j'fais : Bdbdbdbdbdbdbdbdbdbdbd, ou alors : dbdbdbdbduuuuuuuuuuuuuuh, en c'moment j'suis en train de taper un autre roman, la pile de feuillets est là, tiens... *Visions of Neal*... Neal... Cassady... un de mes potes, il est en Californie... s'agissait d'lui dans *On the road*... c'est un aiguilleur de la Southern Pacific... *Visions of Neal*, ça ! Enorme !... celui-là, là, oui, vous voyez... Nous n'allons pas tout publier, juste 38 chapitres... 7 ou 8 dollars, édition limitée... Voyez-vous, mes livres sérieux... eh bien d'un bout à l'autre je suis Jack... tous les auteurs transforment leurs noms. Moi j'ai toujours les mêmes noms, mais les autres changent tout le temps. Ray Smith est Jack, Sal Paradise est Jack, Leo Percepied est Jack... »

Sa mère à la porte, souriante.

« Je vous dérange ? »

« Non, mais non, *répondit-il,* non ! Entre ! Et dis quelque chose (...). »

« Vous savez, *dit-elle,* dans *On the road,* il a écrit beaucoup de choses qui n'appartiennent pas à l'histoire... »

« Non, non, *insista-t-il,* tout est vrai, Neal *sait* que c'est vrai. Juste les noms qui sont transformés. »

« Eh bien, *dit-elle,* je vous dis maintenant qu'il a toujours vécu avec moi, sauf quand il voyageait. Il voulait écrire un livre. Il voulait écrire différemment, alors un jour il m'a demandé, et en un jour il l'a écrit... alors, de toute manière, après avoir lu le livre, ils écrivent sur lui un tas de choses fausses — je le sais — je sais, je suis sa mère — il a vécu avec moi tout le temps. Oh, de temps en temps l'oiseau s'envole... il fait un voyage, il navigue, l'Espagne tenez !... il rend visite à ses amis, pendant quelques mois, et puis il revient, je suis son seul foyer — à moins qu'il ne se marie encore, qu'il s'en aille quelque part — mais tant qu'il veut vivre avec moi ça va. Mais quand il était en voyage ? Eh bien je travaillais, vous savez, je gagnais bien ma vie, il n'a jamais manqué de quoi que ce soit... il me disait où il était et il avait toujours de l'argent sur lui, je lui en envoyais dès qu'il en avait besoin, pour manger, boire, et ses vêtements, chaussures, tout — oui, je travaillais... »

« Ouais, elle travaillait dans une usine de chaussures », *dit-il.*

« ... Oh ! Je gagnais bien ma vie, *ajouta-t-elle,* nous sommes classe moyenne, oui, depuis toujours... »

« Nous sommes des bourgeois », *dit-il.*

« Oui, nous n'avons jamais connu le luxe, les choses extravagantes, mais nous avons toujours eu une vie décente sans histoires. »

« Ouais ! Les rôtis du dimanche ! », *s'exclama-t-il...*

« Et des vêtements neufs, *ajouta-t-elle.* Vous voyez, il n'en porte pas mais c'est vrai. Nous sommes des gens très ordinaires, des travailleurs, nous allons au spectacle de temps en temps, comme tout le monde, et nous voyageons un peu. D'après ce que je sais de lui, il ne fut jamais un délinquant, ni quoi que ce soit, vous savez... il voyage beaucoup mais ça ne veut rien dire... c'est un bon garçon, il a un bon fond, il est gentil avec tout le monde... »

« Autrefois, oui... c'était vrai », *dit-il.*

(1) Journaliste au *New York Times,* ami de Kerouac.

« Et c'est tout ce que j'ai à dire, *dit-elle*, il n'a jamais eu de barbe, bien qu'il serait mieux s'il portait une barbe. »

« Ouais, *dit-il*, tiens ! Clifton Fadiman à la TV — un mec avec une barbe, roulant en moto, tapant à la machine en roulant. »

« Il y a deux ans il m'a emmené en Californie, *dit-elle*, et il me traîna partout. »

« Oui, à Berkeley. Je vivais à Berkeley. »

Il y en a un que je ne peux pas supporter, Allen Ginsberg

« Et alors, *dit-elle*, j'ai rencontré quelques-uns de ses compagnons. Ils avaient tous l'air très bien. De bons garçons ! Eh bien, ma foi, ils étaient très polis, mais, oh ! il y en a un que je ne peux pas supporter ! C'est vrai !... c'est Allen Ginsberg !... parce que chez lui il y a quelque chose que je ne peux pas supporter. Et il me fait peur !... Une fois j'ai lu une de ses lettres, adressée à Jack, quelle horreur !... il insultait un prêtre qui lui avait témoigné de l'amitié... »

« Ouais... il disait à des franciscains, *dit-il*, d'enlever leurs robes. C'était en Italie, sur une pelouse, devant le monastère, à Assise... »

« Oh ! Ceci me mit en boule ! Oh ! Et puis mon mari ne pouvait pas le supporter non plus ! Et quand mon mari est mort... »

« C'est un de mes meilleurs amis, *dit-il*, vous savez, elle n'aime pas mon amie non plus... »

« Et avant la mort de mon mari... il m'a fait promettre avant qu'il ne meure que jamais Allen Ginsberg, enfin empêcher Allen Ginsberg de pénétrer dans notre maison... c'est le seul qu'il n'aimait pas... »

« Vous savez, j'ai mis vingt et un jours pour écrire *On the road*, taper quoi !... Mon premier livre, *The town and the city* est un roman genre roman, avec des personnages, des intrigues, un dénouement et tout ça — regardez ce que j'ai fait avec ce livre — j'ai donné à mon père une immense maison, trois filles à ma mère, pour l'aider à faire la vaisselle ! A moi quatre frères, compagnons et protecteurs... Baaah !... rêveries, songes, dérives !... il faut écrire avec toute la réalité, les choses et les gens... comment saisir la vérité autrement ? »

« Quand il écrivait *The town and the city*, *dit-elle*, mon mari était très malade... et j'ai dû travailler pour faire marcher la maison, alors il restait à la maison et soignait son père — il pouvait s'arranger avec son père — pas moi... vous voyez, il devait le porter, le nettoyer, et faire toutes les choses pénibles que je ne pouvais pas faire. »

« Ouais, j'écrivais un chapitre quand il est mort... j'pensais qu'il ronflait... dans la chambre, là, à côté... vous savez, un gros ronflement... »

« Ce n'était pas un ronflement, *dit-elle*, c'était... »

« Un râle, *dit-il*. Mais je tapais, vous comprenez, je tapais comme un dingue, tac ! tac ! tac !... m'suis aperçu de rien... et vous savez, que... que c'était terrible... alors je m'suis levé pour le voir, parce qu'il s'était arrêté de ronfler... et j'pensais qu'il dormait... »

« Il n'avait que 55 ans », *dit-il*.

« 57 », *corrigea sa mère*.

« C'est vrai ?... Eh bien, je pensais qu'il n'avait que 55 ans. »

« Cancer de la rate », *dit-il*.

« Eh bien, de toute façon, *dit-elle*, je voudrais vous montrer quelque chose... c'est très simple. Ça ne prendra qu'une seconde. » Alors elle se dirigea vers la porte, sortit, et pénétra dans la chambre de son fils.

« S'il était vraiment méchant, *me dit-elle*, me montrant le crucifix en argent au-dessus du lit de Jack, aurait-il cela dans sa chambre ? Et ceci ? » — elle me montra un chapelet sur la table de nuit — « Il portait cela autour du cou, mais il l'a cassé, un jour... les Trappistes l'ont béni... »

Il ne disait rien, il observait, tenant sa troisième boîte de bière bien en main, il avait l'air d'un mec s'occupant de publicité pour la télé, soudain il me désigna quelque chose sous le crucifix, avec un plaisir évident... c'était une veilleuse reliée à une chaîne, avec un petit calepin et un crayon qui pendaient.

« Je viens juste de combiner ce truc », *tirant sur la chaînette, décrochant le calepin*, « je l'emploie pour noter mes pensées-rêves. Je les entends. Je m'éveille. J'allume. Je note. Vous vous rappelez ? *Old angel midnight ?* »

Il lut ce qui était inscrit sur la première page. Le message de la nuit précédente :

« Va, et dis à la cendre avec le poisson que tout ce dont il a besoin est l'illumination... la volonté de l'homme, qui est déjà enregistrée au ciel — étrange volonté... la Mort prend position dans ses propres ténèbres. Et je reçois plus de grâce d'un cerveau morveux véreux... »

« C'est ce que j'appelle un drap de chevet, *dit-il*, vous savez, les draps pendus près du lit. » (...)

Il avala une large rasade de bière, et muet tout d'un coup il commença à former des phrases avec la bouche, des pensées muettes de rêves en plein jour — il regarda par la fenêtre — une expression aussi abstraite que ce qu'il tentait de nous dissimuler. Il murmurait... une sonorité intelligible de lui seul — plusieurs phrases extraites de son imagerie privée, secrète, qui une fois écrites seront tellement intelligibles pour tous — pour d'autres, qui même aujourd'hui l'appellent, Saint Jack...

« Oh sûrement, *dit-il, revenant à notre conversation* — Ils vont écrire beaucoup de livres sur moi — quand je serai mort, comme pour Hemingway !... des critiques ! Des essais !... ils l'ont déjà fait pour Hemingway... biographie, biblio et tout... Je suis un peu sensible vous savez »... Je le sentais gêné (...).

J'ai reçu une lettre d'Henry Miller

« Tiens ! J'ai reçu une lettre d'Henry Miller il y a deux ou trois jours. Voyez ce qu'il dit... ici... Il dit... (et d'une voix gazouillante il se mit à lire)... il dit : Cher Jack, ça gaze pour tes malheurs, le rire ! Ainsi dit le Maître, Rabelais. Northport semble même plus éloigné que Big Sur — (et il se mit à rire), ce n'est pas vrai !... Mais où que tu ailles Jack tu seras emmerdé. Je ne m'en fais pas pour toi. T'es dur. Tu rebondis. Tu es gai, suicidaire, et d'une très saine manière. Continue. Vas-y ! Au bout du monde !... Tiens ! Il dit encore : Un jour, tout simplement, je m'arrêterai, la plume à la main. Meilleurs vœux Jack ! Du courage, quoi !... signé : Henry... Vous voyez, il va écrire la préface pour *The subterraneans* en livre de poche. »

« Tenez, ceci c'est *The town and the city*. C'est son premier livre. Lisez ce qu'il a écrit, là... c'est toute l'histoire », et elle l'ouvrit à la page de garde, il y avait un message, écrit à l'encre :

— A ma chère Maman, Gab.

« C'est le diminutif de Gabrielle », *dit-elle*, « c'est mon nom ».

— De ton fils affectionné, ton humble fils. Aucune mère au monde n'aurait pu aider son fils comme tu le fis, durant les années noires, sans toi ce livre n'aurait jamais vu le jour. Aucune mère au monde ne fut si chérie, si bonne, et si gentille. J'espère que ce livre t'aidera matériellement, en regard de ta vie de labeur, d'humilité et de vraie piété, et qu'il réjouira ton cœur, et celui de papa, ce qui me réjouira aussi. Toute mon affection : Jean.

« Jean, c'est mon vrai prénom », dit-il.

Il se balançais sur sa chaise, il en était à sa cinquième boîte de bière.

« J'peux tout piger. Vous savez, comme je dis, Li Po et tous ces autres mecs buvaient. Li Po, le poète chinois, c'était un clochard céleste !... un pauv' poète, vous savez, errant à travers l'immense Chine... j'en ai écrit des trucs à 18 ans, vous savez... du pur bouddhisme !... J'ai 37 ans maintenant... donc j'ai toujours été bouddhiste. Quand j'étais môme, je m'enfermais dans les gogues si des visiteurs arrivaient... toute cette colère Hip, ce n'est qu'au bout de la vie, extra-joyeuse ! Super ! »... les rides envahissaient son visage, le creusaient méchamment, il était triste, et ce n'était plus l'image délicieuse qu'il y avait dans la revue *Mademoiselle*, autrefois — et sa voix était légère, aérienne, et parfois teintée d'amertume, de tristesse — mais toujours douce, tendre.

« J'étais dans la marine pendant la Deuxième Guerre Mondiale, oh quelques mois — six mois ! — puis j'ai été renvoyé, personnalité schizoïde », et il riait doucement. « Ouais... un jour ils m'ont donné un flingue et j'ai dû ramper sur le champ de manœuvres, faire le con ! Un ! Deux ! Un ! Deux ! Un ! Deux ! Droite ! Gauche !... et j'ai dit « Beuark !... merde ! J'veux pas faire ça !... et j'ai laissé tomber le flingue... puis je suis allé à la bibliothèque, et j'ai lu... puis j'leur ai dit : J'veux pas de discipline ! J'aime pas ça ! Et j'en veux pas du tout !... alors ils m'ont embarqué à l'hosto... C'était en 1940... puis j'suis allé à Columbia jouer au football. J'étais arrière, aile droite... C'est le mec qui contourne, euh, qui reçoit le ballon, là, et puis il cavale de l'autre côté... j'ai joué un an, après ça je me suis cassé la jambe... le troisième match de la saison. Pas pu jouer pendant un an. J'avais des béquilles... alors assis devant le feu, mangeant de gros steaks et des hot fudge sundaes... c'était for-mi-dable ! ! !... C'est à ce moment-là que j'ai commencé à lire Thomas Wolfe. J'avais tout mon temps, voyez-vous... Puis je suis reparti en automne 1941, pour la saison nouvelle... J'étais en deuxième année, et j'allais entrer dans la Ligue Universitaire — et j'sais pas, mais à l'époque j'étais vachement poétique, oh oui — je nourrissais de sombres pensées, et tout... et j'ai fait ma valise... et j'suis parti, droit devant Lou Little... il a dit : Où vas-tu Jack ?... j'ai répondu :

« C'est ce que j'appelle un drap de labeur, d'humilité et de vraie piété, et et j'suis parti, droit devant Lou Little... il a dit : Où vas-tu Jack ?... j'ai répondu :

Oh, euh, cette valise est vide, j'vais chez ma grand-mère prendre quelques effets... et j'suis parti avec une valise pleine — j'étais à ce moment-là un très grand poète... et j'voulais voir le clair de lune en Virginie... ben j'y suis allé en Virginie », et il se moqua de lui-même.

« Alors, ben, j'suis revenu et je me suis mis à bosser pour les stations-service, et tout ça, et puis je me suis engagé dans la Marine Marchande... le Pôle Nord... suis revenu en octobre 1942... et Lou Little — il y avait un télégramme : Tu peux revenir dans l'Equipe Jack, et si tu veux prendre le taureau par les cornes. J'y suis retourné, et ça a marché pendant une semaine — puis il y a eu le match contre l'U.S. Army — mon pire ennemi ! — Henry Mazur, le crack de l'U.S. Army ! Le Capitaine de l'équipe... alors j'ai dit à Lou Little : Mec, laisse-moi le tordre ! J'vais l'fader ! Krac !... c'est lui le mec dans *The town and the city*, celui qui me poussa hors de la douche quand j'étais môme, il était méchant ! — j'allais l'avoir, c'mec-là ! — et Lou refusa de me laisser jouer, alors j'ai dit : Bof ! ! ! » (et Jack Kerouac cracha par terre) « Et j'm'suis tiré, hop !... mais en fait il y avait une raison très profonde et bien différente... J'étais asis dans ma chambre, et il neigeait, et les dortoirs... la neige tombait, épaisse... c'était l'heure de la mêlée... la fête quoi !... l'heure de foncer dans la neige et la boue, d's'rouler dans la merde... et à la radio ça commençait : Dum Dum Duuuu-uuuuuuuuuummmmmmm — Beethoven ! — Dum Dum Dum Duuuuuuuuuuuuuu-ummmmmmm — la Cinquième !... alors j'ai dit, et il chuchotait, j'ai dit : Je vais devenir un artiste ! N'serai pas un joueur de football !... et ce jour-là j'ai raté la mêlée. Vous voyez ? »

« Et quelques jours après ça, un mois peut-être, j'ai tout laissé tomber... C'est difficile dans une boîte Ivy Ligue (2) de ne pas jouer au football. Ils vous mènent la vie dure. Ivy Ligue... c'est la merde ! L'hypocrisie, vous savez... oh, j'me suis fait bouler en chimie... je *déteste* la chimie ! Bof ! Je séchais les cours, je n'allais jamais en classe de toute façon. Mais j'avais les meilleures notes lorsque j'étudiais Shakespeare, avec Mark Van Doren... mais recalé en chimie... ben, après tout ca, j'ai laissé quimper l'Université et j'suis parti en mer... et puis j'ai eu un appartement dans le Campus de Columbia... avec ma première femme, avant que nous nous marions... et tous les étudiants venaient nous rendre visite, jour et nuit, avec des bouquins et des

(2) Les grandes écoles américaines.

D.R.

Jack Kerouac

bouteilles, et on se marrait ! Vachement !... c'était le repaire de tous les jeunes intellectuels... ma femme, sa grand-mère vivait tout près, c'était une vieille amie de Nicholas Murray Butler, le Prez de l'Université... elle était sa voisine, une vieille maison... et tout l'monde croyait qu'elle vivait avec sa grand-mère, mais en vérité elle vivait avec moi — dans le péché !... et voilà Ginsberg qui s'amène ! Et tous les autres !... Allen, 16 ans, les oreilles en feuilles de choux... et la première chose qu'il me dit fut : *la discrétion est la meilleure forme de vaillance* », et Kerouac imita Ginsberg avec une fausse sincérité, et se mit à rire...

Cette grande personnalité maléfique de St Louis, Bill Burroughs

« Allen était en première année, mais en quelques années Allen devint vraiment le Hipster — houuu !... l'influence de Huncke, Herbert Huncke... eh bien Ginsberg et moi nous voilà !... et puis voilà aussi cette grande personnalité qui fit tant parler d'elle, cette grande personnalité maléfique de St Louis... Bill Burroughs !... bon, nous allons le voir, et il était for-mi-dable ! ! !... à ses pieds nous nous asseyons, et alors Burroughs est allé voir Huncke, puis il a trouvé tous les autres... »

« Nous avions une bande d'amis, tous de St. Louis, c'était une clique de types riches, décadents, intellectuels, fin de siècle quoi ! Enfants terribles... pouach ! Buark !... Allen et moi ? Euh, eh bien nous étions deux poètes... j'aimais ses longues histoires sur le New Jersey, et tout ça... j'ai toujours eu un ami comme Allen, vraiment, vous savez, le type latin, étrange, poétique, je veux dire : brun, sombre, mystérieux... puis Allen et moi commençâmes à former un cercle autour de Burroughs — et Huncke, très important ! Vous savez, il est peut-être aussi mportant que Neal Cassady, enfin, presque... c'est le plus grand diseur que j'ai rencontré — oh j'aime pas ses idées sur — euh — les malfrats, le crime et tout ce m e r d i e r — évidemment il n'agresse personne, lui, jamais ! Mais il force les connards à le faire, un mac, un vrai, quoi !... Allen et moi nous le fréquentions... et puis aussi des p'tits mecs, minus, demi-sels, mais nous n'étions pas des criminels, ah non ! Nous étions des étudiants — j'étais marin et Allen était étudiant... comme Villon nous étudions leurs personnalités, pour des raisons poétiques... nous n'avons jamais rien fait... Et Allen ne savait jamais comment s'y prendre pour les virer, ouais, ils s'accrochaient à lui... comme dirait Norman Mailer, la fascination était *hip*. Nous étions passés par l'Université et nous avions avalé toute cette merde... et ça, euh, eh bien c'était neuf, une nouvelle philosophie en quelque sorte... et sa plus belle fleur ! Sublime ! *Neal Cassady !...* et Neal n'était pas un p'tit mac, oh non... vous savez... il était, euh, un homme grandeur nature... beaucoup trop de nature pour être un criminel. D'ailleurs Neal est un jésuite. Vous savez, il était enfant de chœur... et les prêtres pleuraient sur son épaule... »

En minaudant sa mère arriva, avec les sandwiches, la boisson, un plateau « vendredi maigre » comme elle disait, minuscules et délicieux sandwiches, préparés avec l'expertise de la dame de la maison — il lui demanda une autre boîte de bière.

« Beat, *dit-il*, ouais... j'm'souviens bien de tout ça. John Holmes et moi nous écoutions des disques de jazz, en picolant tou-ouuuu-te la journée... ouais, et nous parlions de la Génération Perdue. Et qu'est-ce que c'est que cette génération triste ? — nous avons pensé à plusieurs dénominatifs, et j'ai dit : Ah ! C'est une vraie *beat generation.* » *Et il le dit tout*

bas, et il bondit... « Ça y est ! Ça y est ! Vous voyez ! », *et il rit à pleine gorge...* « Non, je me souviens, j'y suis ! Il fit *Ahhhhhh ! ! !* Vous voyez... alors je l'ai noté dans *On the road* cette expression. Mais il fit de la publicité pour la Beat Generation avant même que *On the road* ne soit publié. Et il l'a même annoncé dans le *New York Times* — et je me suis fâché, parce que l'article que John écrivit pour le *New York Times* était le scénario de *The town and the city* — et personne ne voulait croire ou même considérer que c'était moi qui avait inventé toute la Beat Generation — Ginsberg prétend et dit que c'est Huncke... beat... mais Huncke n'a pas dit *beat generation*, il a dit tout simplement : *beat*... nous avons adopté ce mot. D'abord, pour moi, ça voulait dire : *pauvreté*... dormir dans le métro, comme Huncke... tout n'était qu'illumination... oui, des idées lumineuses sur l'Apocalypse, sur tout... puis je suis allé à Lowell, en 1954, et j'ai pris une chambre sur Skidrow, près de la gare. Je faisais chaque jour vingt kilomètres à pied autour de la ville... puis je suis allé dans la vieille église où je fus confirmé, et je me suis agenouillé — tout seul, *tout seul*... oui, dans l'église, dans le grand silence de l'église... et brusquement j'ai réalisé : *beat !*... beat veut dire béatitude, *béatitude !* Béatifié ! — c'était la béatitude dans l'église... vous voyez ? — mais aujourd'hui, qu'est-ce que ça veut dire *Beat Generation ?*... il y avait un article dans le journal d'hier... un gamin avec une barbe... Johnny Jones, de East Islip, Long Island... est allé à Frisco pour devenir... un beatnik... ouais, il vivait dans une piaule sans chauffage ni eau courante, à North Beach, il écrivait des poèmes, traînait avec des nègres et des jazzmen. Finalement il a tout laissé tomber, en désespoir de cause, appela sa mère en P.C.V., pleunicha, et il est revenu, oui, il a rasé sa barbe... vous voyez, comme c'est con !... rien à voir avec les vrais artistes qui ont tout commencé, tout inventé, tout simplement, voyez-vous... en écrivant *le* poème ! le livre ! C'est un dada, comme la Génération Perdue — je pense que ce n'est qu'une marotte de génération, *On the road* — c'est ce qu'il se passait il y a dix ans. Aujourd'hui c'est pop, célébrité, tout, oui, tout !... Voyez-vous, Allen Ginsberg et Gregory Corso viennent à moi — et me disent : Regarde Jack ! Nous avons fait de la grande littérature, pourquoi ne pas faire quelque chose de *vrai*, de grandiose, et pourquoi ne pas nous emparer du *monde !* — J'ai dit : Ouais, mais si vous vous emparez du monde, qu'allez-vous en faire ? — le monde toussera, le monde ne vous laissera pas dormir en paix — et j'ai cité *Howl* — et je voudrais m'en aller, vous le savez, à la campagne, et y passer un long moment, très long, comme un poète japonais, Haiku... un mec dans le genre Emily Dickenson. Moi j'aime sortir le samedi soir et me défoncer la gueule à mort, avec une bande de mecs et de filles, mais je n'aime pas être frappé du sceau officiel... mais Allen et Gregory adorent ça, ils adorent ça — ils adorent rouler en escadron, Chrysler vertes et tout ça — et Gregory blague tout le temps... quand il dit ça... et Allen, ben Allen est le mec le plus gentil du monde, oui, et ça fait des années que je pensais que c'était le diable... » Sa voix devient menaçante, nerveuse.

« C'est le diable ! Le diable ! je le pensais parfois... » *Sa voix baisse encore d'un ton.*

C'est moi le diable ! ! !

« Non, c'est moi le diable !... et maintenant que nous sommes tous les deux plus âgés, je réalise que ce n'est pas du tout le diable. Quand je lui dirais : *tu es le diable*, il me répondrait : *Jack, je t'en prie, ne parle pas comme cela*... et je réalise aujourd'hui que vraiment c'est *lui* le plus gentil... Allen ne boit pas beaucoup, mais il a pris beaucoup de drogues... ce mec a pris les drogues les plus lourdes, les veines, tout ça, et jamais il ne devint un toxicomane. Grande volonté ! J'en ai beaucoup moi aussi, mais je n'en avais pas besoin, j'étais allergique. Je dégueulais tout le temps. Ouais, j'en ai pris beaucoup moi aussi... plus maintenant... Je suis allé voir Bill Burroughs à Tanger... il m'a dit : « Eh bien mon gars en avant ! Si ce soir on sonnait le gong pour avoir de l'opium ! » — eh bien, ce qui arrive — on dégueule — mais après avoir bien gerbé on reste au lit pendant huit heures, merveilleux pour l'esprit !... Burroughs était Old Bull dans *On the road*. Voyez-vous, en vérité, parmi nous, il n'y avait pas un seul mauvais type — sauf un, ah oui, Phil, c'était l'assassin fou de 1945, il tuait les commerçants, mais nous ne le savions pas — avant qu'il soit arrêté... il s'est pendu dans les Tombs, vous savez, la terrible prison de New York. »

Il se leva, se dirigea vers la commode, et ouvrit un autre tiroir. A l'intérieur il y avait des piles et des piles de calepins à cinquante centimes, comme celui qui sortait de sa poche revolver. Des piles de quinze à vingt calepins, entourées d'élastiques, bien rangées, plein le tiroir.

« Romans », *dit-il, tapant sur une des piles.*

« Romans ! », *dit-il, tapant sur une autre pile.*

« Roman ! Roman ! Roman ! » — *et il passa sa main sur toutes les piles.*

« C'est comme ça que je les écris, vous voyez, et Truman Capote dit que je ne fais que taper à la machine... au crayon... comme *Visions of Neal !*... mon plus grand livre... tiens ! Voici *The dharma Bums*... (et il me montra un immense rouleau de téléscripteur)... Trente mètres de long ! Tiens, j'ai écrit *On the road* sur un autre rouleau, trois dollars !... hihihi... je l'ai donné à Viking, y avait pas de paragraphes... un seul interligne, un unique immense paragraphe, j'ai dû tout retaper pour qu'ils puissent l'éditer et le publier. Est-ce que les gens réalisent combien il est angoissant d'écrire une histoire de trois cents pages ? » (...).

Dehors, le soleil pâle de février, crépusculaire — Jack Kerouac commença par changer de vêtements, enfilant un autre pantalon, une chemise et une veste de sport. Il descendit les escaliers, et sa mère le força à nouer une cravate, un nœud papillon continental qu'elle lui avait offert.

« Vous voyez, *me dit-elle*, quand je vous disais qu'il avait des vêtements décents... neufs... il les porte quelques fois », *elle souriait, attendrie.*

Il lui dit au revoir, l'embrassant. Il était temps de partir. Il avait un rendez-vous à New York. Quelqu'un l'emmenait en voiture. L'auteur de *On the road* n'avait pas de voiture.

Une fois dehors il me dit :

« Vous voyez, je vais partir en Floride, près de ma sœur. Je veux que ma mère soit près de quelqu'un lorsque je m'absente, ou quand je voyage, quand je suis sur la route, comme ce soir — je vais partir, je ne serai pas là pendant tout le week-end. Je n'aime pas penser qu'elle soit toute seule... » Il tripota son nœud papillon, plus tard, à New York, dans un bar, il l'enleva...

LA LONGUE ROUTE LITTERAIRE DE JACK KEROUAC

Le premier livre de Kerouac ; il a mis trois ans pour l'écrire, de 1946 à 49 : The Town and the City **est autobiographique mais l'auteur y a introduit des amis, des filles et en fait sa famille. Il y raconte ses origines, la vie à Lowel et à New York.**

C'est sur un rouleau de papier de 160 mètres de long que Jack Kerouac écrit On the Road **: le guide de la belle étoile pendant longtemps, un modèle pour les « hipsters ». C'est la rencontre avec Neal Cassady, conducteur de locomotive à l'Atlantic Railways. Traduit en français mais épuisé. Nombreux sont ceux qui en attendent la réédition : en livre de poche s'il vous plait Monsieur Gallimard...**

The Subterraneans **ou** les Souterrains **est une histoire vraie, une histoire d'amour avec une noire. Seuls quelques noms et endroits ont été changés. (N.R.F. Gallimard)**

C'est en Floride après un séjour à Big Sur — Californie — que Kerouac tape les quinze ou vingt mille mots de Dharma Bums. Des Clochards Célestes **pour lequel l'agent littéraire de Kerouac demandera des coupures ; on lui reproche souvent un catholicisme effronté. (N.R.F. Gallimard)**

Doctor Sax **écrit en 1962. Kerouac est au Mexique avec Burroughs.** Maggie Cassady **fut écrit en janvier et février 1963. C'est à Berkeley — Californie — avec et pendant qu'Allen Ginsberg écrivait** Howl **que Kerouac achève** Mexico City Blues, **poèmes dont quelques-uns ont été publiés en français dans une anthologie de la Beat Génération. (Chez Denoël, aujourd'hui épuisée)**

Mexico City en 1965 et 66 : « Il s'en passait des choses à ce moment-là ! Je vivais dans une petite cellule, sous un toit, j'étais le génie dément dans sa hutte... pour chasser les poux du matelas ; les gosses ont brûlé les ressorts à l'essence ; puis j'ai foutu le feu avec le matelas... je ne pouvais pas dormir, alors je me suis mis à écrire Tristessa.

Visions of Gerard, Visions of Cody, **un long poème** The Scripture of the Golden Eternity, The Book of Dreams ; Lonesome Traveller **ou le** Voyageur Solitaire **et** Big Sur. **(Gallimard)**

Désolation Angels **« je l'ai écrit à la lueur des bougies et je les allume, ça brûle, c'est très marrant ; les bougies se consument et tu ne peux pas t'arrêter... c'est comme une cérémonie religieuse... ». Une cérémonie que l'éditeur français Denoël ne respectera pas ; en français « Les Anges de la Désolation » ne fait que la moitié de l'édition américaine. Sans prévenir, c'est dur.**

Le petit dernier paru en français Satori à Paris **ou la fin d'un Lebris de Kerouac dans une beat-itude éthylique et touristique, à la recherche de ses ancêtres bretons. (N.R.F. Gallimard)**

Interview extraite de l'ouvrage Jack Kerouac, *par William Burroughs et alt., à paraître en septembre dans les Livres noirs, Cahiers de l'Herne, éd.*

L'amérike gratuite

Abbie Hoffmann fournit dans son livre **Steal this Book** quelques combines pour la survie des freaks, publiées dans le très respectable magazine **Ramparts.** En voici un petit échantillonnage.

Dans un pays comme l'Amérike, la nourriture ne manque pas. Il suffit de se pencher intelligemment pour la ramasser à moindre frais. Pour donner le change, et ne pas avoir à faire la vaisselle, il suffit de porter la panoplie du parfait gentleman, insoupçonnable et correct. Allez sans plus tarder chez votre fripier, il vous vendra l'habit qui fait le moine.

Si vous avez faim, vous pouvez toujours, dans un self-service ou autre cafeteria, terminer le repas de quelqu'un. Ce sont des endroits privilégiés où sans un centime vous pouvez prendre ce qui manque chez vous : moutarde, ketchup, sel, poivre, papier hygiénique, couverts, tasses. Munissez-vous toujours d'une sacoche. Un sac en plastique épinglé à la chemise ou à la ceinture fait aussi bien l'affaire, à condition de porter un manteau ou une veste assez ample. Le poulet rôti se laisse facilement mettre en poche.

Dans un grand restaurant, commandez un repas copieux et, au beau milieu du festin, sortez de votre poche un cafard mort ou un morceau de verre. Mettez-le artistiquement sur votre assiette, sursautez, et appelez, outré, le garçon. Criez : « Mais vous voulez m'empoisonner ! » Jetez votre serviette avec colère, refusez de payer et sortez, très digne. A moins que le maître d'hôtel arrive à vous convaincre d'accepter un autre repas aux frais de la maison.

Dans certains restaurants amérikains, on paie à la sortie. L'astuce est simple : après un plantureux repas, allez dans le salon et commandez une tarte aux fraises. Vous êtes ainsi l'heureux propriétaire de deux additions. Vous n'avez plus qu'à en payer une : la tarte aux fraises. Le manège est également possible avec un comparse. Il commande un repas complet et vous un café. Bien entendu, vous ne vous connaissez apparemment pas. Quand il part, il prend votre addition et laisse celle du repas sur le comptoir. Quand il a payé et est sorti du restaurant, prenez l'addition qui reste et faites la scène d'étonnement habituelle en vous plaignant de cette regrettable erreur. Vous ne payez ainsi que votre café. Votre ami, dans un autre restaurant, vous rendra le même service. Dans tous ces cas, il est recommandé de laisser un bon pourboire au garçon, surtout après le coup du cafard dans l'assiette.

Il y a une autre méthode, très astucieuse, mais réservée aux villes. Feuilletez une revue gastronomique connue et trouvez-y un nom. N'importe lequel. Investissez ensuite trente francs dans des cartes de visite au nom du journal et du rédacteur que vous aurez choisi. Vous n'avez plus qu'à téléphoner pour retenir une table et venir au restaurant, avec votre carte de visite. Le repas, bien sûr, vous sera offert.

Dans les villes portuaires, renseignez-vous sur les départs de croisière : la plupart de ces voyages commencent par un gueuleton monstre. Montez à bord et participez-y. Champagne, caviar, etc., tout est aussi gratuit que l'air du large. Si vous oubliez de descendre, vous en êtes quitte pour une croisière.

Les supermarchés ne manquent pas non plus d'intérêts. Malgré les importants vols qui y ont lieu, ces magasins ne sont jamais déficitaires : raison de plus pour y opérer en toute tranquillité. Ne vous inquiétez pas, les vols y sont déclarés au chapitre des pertes. Au fond, c'est aider le capital à perdre du poids. Attitude éminemment positive, donc.

N'allez jamais faire vos courses dans un supermarché sans un sac ou une serviette. A l'occasion, vous pouvez coudre un sac sous votre manteau pour être plus libre de vos mouvements. Ne vous inquiétez pas des miroirs, contentez-vous de jouer au consommateur difficile. Ne dérobez jamais d'objets bon marché. Le risque n'en vaut pas la peine. Les petites bouteilles, ou flacons, ont très souvent le même bouchon et très souvent, le prix est marqué sur le bouchon. C'est très simple, il suffit de mettre un bouchon bon marché sur une bouteille chère. Dans le même esprit vous pouvez changer d'emballage un quart de margarine contre un quart de beurre. Tous les petits objets peuvent être dissimulés dans le centre d'un rouleau de papier hygiénique. Deux disques peuvent tenir très à l'aise dans une boîte de pizza surgelée.

Vous pouvez aussi consommer sur place. A cet effet, portez toujours une cuiller sur vous. Mais faites toujours disparaître l'emballage vide. Promenez-vous tranquillement en poussant votre chariot, afin de ne pas éveiller les soupçons. Avant de sortir, abandonnez le chariot au détour d'une allée. Vous verrez, la nourriture a meilleur goût lorsqu'elle ne coûte rien.

Au cas où vous croiseriez un distributeur automatique et isolé de boisson, ayez toujours sur vous un ouvre-bouteille et un gobelet en plastique : vous tirez un peu la bouteille en avant, vous la décapsulez — son contenu se déverse dans votre gobelet.

On peut facilement participer à des repas pantagruéliques dans les banquets de noce, les verres d'honneur et les lunchs. Achetez le *Figaro* et le *Monde* : vous y trouverez la liste des mariages à la rubrique ad hoc. Attendez à la sortie de la cérémonie religieuse avec un sourire épanoui et suivez le cortège. Il est recommandé d'être bien coiffé, et court, et d'avoir un beau costume. Souvenez-vous des prénoms des époux pour pouvoir bien présenter.

Le Roi de la Route

La poussière du Luxembourg a le même goût que la poussière de Bénarès et les graffiti des chiottes publiques de Bersheva ressemblent comme des frères aux graffiti de Belleville. Les mouches ont le même bruit. Ceux qui partent reviennent presque tous avec dans la tête ce grand désordre d'images dont parlait Nizan : le déplacement se met à remplacer le voyage, on climatise l'aventure. Dans le désert, des distributeurs automatiques de lait glacé ne vont pas tarder à remplacer le mirage classique, l'apparition d'Hollywood-Bagdad entre deux dunes de sable blanc. Il y a peu de temps, Khatmandou devint le dernier drugstore à la mode. Christophe Colomb n'a pas supporté le fracas des boeings intercontinentaux et les indiens en ont perdu leurs plumes. Parfois, sans intentions précises, un voyageur découvre loin de son point d'attache une vérité qu'il ne cherchait pas. C'est le cas de Daniel qui, parti de Nevers — on le comprend — a vadrouillé pendant huit ans, de la Tamise au Gange. Ses premiers voyages, il les avait fait d'un lycée à l'autre lorsque, peu intéressé par la lecture de Corneille, on le changeait de murs, mais jamais d'air. En 1963, l'année de son bac, il a pris son sac de couchage et n'est pas revenu. Assistant de cinéma, vendeur de bijoux, il vit pendant deux ans en dessinant des craies sur les trottoirs de Paris, de Londres, d'Amsterdam ou de Cologne.

A cette époque, les gens commençaient à circuler, inorganisés : on les prenait pour des artistes — l'image de Rimbaud servait à quelque chose —, on leur souriait, les vieilles dames leur donnaient à manger — la charité chrétienne n'est-ce-pas. Après deux ans de cette vie, un soir, Daniel se retrouva chez une fille qui partait le lendemain aux Etats-Unis. De plus en plus, autour de lui, ses copains prenaient la route. Le temps d'aller chercher son sac de couchage et il s'en alla, trente centimes en poche. Lyon, l'Italie, la Yougoslavie, Athènes. Sur les trois cents chevelus qui vivaient à Athènes avant le règne de la tondeuse, il en connaissait bien trois ou quatre.

A son départ de Grèce, il en connaissait une centaine. Les Indes n'étaient pas alors le grand objectif, mais une idée vague, simplement. Les départs, il y a quelques années, se faisaient sans espoir de retour. Istambul, là où on « vous coupe la gorge si vous n'êtes pas musulman » (sic), Daniel y débarque sans un rond et sans chaussures. De là il passe au Moyen-Orient, où il traîne un an et demi, décorateur de vitrine à Beyrouth, oisif à Baalbek, invité chez un musicien paralysé que seule la musique aidait à survivre. Il fume. S'aperçoit que le haschisch, en Orient, c'est le gros rouge du coin.

« Le musicien a essayé de me marier avec deux orphelines du village, deux robustes paysannes de seize et dix-huit ans. Tous les soirs, elles venaient me voir et lui me faisait l'article, en m'expliquant qu'elles étaient sérieuses, vierges, travailleuses, qu'elles savaient faire le pain, construire une maison, l'entretenir. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte qu'il poussait l'aînée en avant ; je me suis aussitôt mis à préférer la plus jeune. Et puis, au fur et à mesure que le temps passait et qu'il se rendait compte de mon indécision sur le mariage, il a laissé tomber. »

Daniel quitte Baalbek. Après avoir gagné vingt-huit dollars à Koweït en vendant son sang il se rend à Téhéran, Mashad. Les voitures étaient rares, il ne fallait pas être pressé. Kandahar, Kaboul, Quetta...

« Plus j'avançais sur la route, plus je pensais être un pionnier, mais il y avait toujours des groupes installés depuis quelques mois, et d'autres qui revenaient d'encore plus loin. C'est peut-être ce qui m'a incité à continuer. »

... Quetta, Karachi. Plus un sou, l'Alliance française lui prête un garage pour coucher. Ce genre de combine existait encore.

« J'ai bien souvent remarqué que lorsqu'une combine n'était plus valable, qu'un hôtel était fermé, ou que les autorités nous faisaient des difficultés, c'était à cause d'un Français qui s'était comporté comme un con. »

Bloqué trois mois à Karachi, il ne voyait pas du tout comment s'en sortir, c'est alors qu'intervient la chance. Huit ans sur la route, sans la chance, c'est pratiquement impossible.

« Un copain que j'avais dépanné à Paris m'a envoyé de l'argent. De quoi prendre le bateau jusqu'à Bombay et, de là, l'avion pour Ceylan. J'y ai retrouvé des amis. Nous avons profité des pèlerinages, qui durent trois ou quatre jours, pour visiter l'île de long en large. Les gens marchent en chantant, s'exaltent au point d'en oublier leur faim. »

Préférant voyager seul, il évite soigneusement le Noël à Khatmandou. A Ceylan, tranquille, il ne rencontre que deux ou trois sadous.

« Le sadou, c'est une espèce de clochard céleste à fonction religieuse. Beaucoup d'étrangers deviennent sadous : ils revêtent le costume d'une secte ou d'une autre, et se promènent. »

Il reste donc trois mois à Ceylan, jusqu'au jour où un journal de Colombo, un *France-Soir* poétique, lui consacre une interview et lui traduit quelques-uns de ses poèmes en cingalais. Deuxième chance : grâce à cet article, un commerçant du lieu lui paie le bateau pour Singapour (environ cent mille anciens francs).

« En partant pour la Malaisie, je pensais enfin être dans les premiers. Je m'étais encore foutu dedans : il y avait déjà tous ceux qui venaient d'Australie et des Etats-Unis. Nous devions être trois Français. Tous les autres étaient anglo-saxons. Singapour, c'est la ville chinoise, ça grouille. Paris, à côté, est d'un calme enchanteur. L'univers où je me trouvais était entièrement autre. Les Chinois, ils ne te reçoivent pas chez eux. Ils se méfient de tout ce qui est blanc. Le soir, je dormais au temple Sikh. »

Trois semaines plus tard, après avoir traversé la Malaisie, il arrive à Bangkok. En fait de ville intéressante, il se retrouve dans un hôtel digne du Quartier Latin. Dépaysement : zéro. La rue Saint-Denis entre deux palmiers.

« La ville est pleine de putes et de G.I. Un vrai bordel. Je suis tout de suite parti au Laos.

Je n'avais presque plus d'argent mais en Asie tu trouves toujours de quoi te nourrir dans les temples. Le Laos, c'est le grand saut en arrière : Vientiane, en pleine jungle, au bord du Mekong, ressemble encore à Nevers. Sympa et décevant. Je me suis tout de même payé une cuite au Ricard ! »

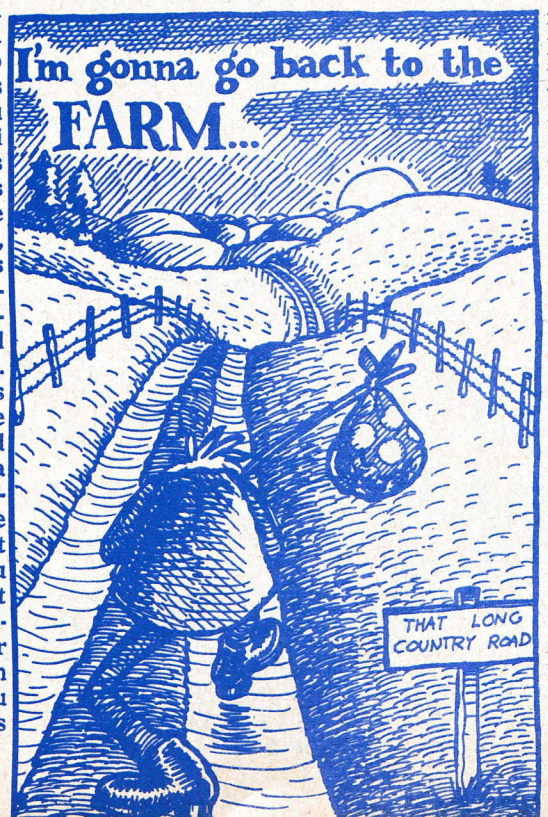
Dans une rue, avec des amis, il ouvre une boîte, *Le troisième Œil*, qui devait devenir un véritable village hippy. Même l'*Herald Tribune* en a parlé. Il paraît qu'il y eut jusqu'à quatre mille personnes. Au fur et à mesure que les gens arrivaient, ils rajoutaient des pièces, une salle de danse, des crêperies, des friteries. Des Américains apportaient des livres, leur musique...

« Je me suis rendu compte à ce moment-là que nous n'étions pas seulement une bande de clodos qui avaient quitté une société qui continuait à vivre sans eux, que nous n'étions pas seuls à partir, et que cela commençait à avoir un sens. »

Daniel descend jusqu'au Cambodge, puis retourne en Malaisie où il trouve un travail de professeur à l'Alliance française. Il avait l'intention de se faire un peu de fric pour rentrer en Europe, curieux de ce qui s'y passait. Il loge chez l'attaché culturel, et le contact avec ce type, « solide et carré, sûr de lui » l'a complètement « flippé ».

« Tu flippes lorsque tu te souviens que quand tu t'asseyais à une table il y avait des couverts, un verre pour le vin rouge, un verre pour le vin blanc, et que tu t'aperçois que tu as perdu l'habitude et l'usage de la fourchette. Le verre, tu ne sais plus à quoi ça sert. Tu es mal assis sur ta chaise, tu es trop haut ou trop bas. Tout à coup, tu te rends compte que partout où tu vas, tu es tout seul. Tu ne sais plus qui tu es, mais tu sens bien que tu es toi-même et que tu ne pourras jamais le communiquer à qui que ce soit. Là, tu es flippé. Chez toi, dans ta maison, les meubles, les fleurs du jardin donnent une certaine qualité de vibrations qui s'harmonisent avec les tiennes. Quand tu pars, tu brises ces vibrations. Les déserts, les villes saintes, les ghettos créent par l'intermédiaire du mouvement une vibration grand V, la vibration du voyage. Peu à peu elle s'installe autour et à l'intérieur de toi. Insensiblement elle va te modifier. Je crois que c'est là le plus grand phénomène du voyage : le flip, déracinement. Et puis un jour tu vas prendre conscience de cet état, tu vas flipper doublement, ce qui m'est arrivé en Malaisie. C'est un moment où tu n'es plus toi-même, où tu t'es libéré de ton égo : tu atteins en quelque sorte le tao ou le kharma. Tu vois les choses comme elles sont et tu ne cherches plus ni à les analyser ni à les comprendre parce que tu sais maintenant qu'elles sont incompréhensibles et que tu n'as jamais rien compris. Les choses passent devant toi, tu te contentes de les regarder et de les accepter telles qu'elles sont. Je pense que les Asiatiques sont flippés à la base. Ils ne sont pas eux-mêmes, mais quelque chose qui existe dans un contexte, un objet dans un système d'objets. Ils ont une fonction à remplir et ils la remplissent. C'est ce qui explique que lorsqu'ils rencontrent un type de la route ils l'acceptent. Ils l'admettent parce qu'ils ne le regardent pas avec leurs yeux mais avec ses yeux à lui. C'est une faculté que le flip te donne, parvenir à une personnalité presque infinie, qui touche tous les objets. Je crois qu'on peut difficilement partir sans flipper et que si l'on part sans le faire ce n'est pas la peine de partir. Moi j'étais flippé depuis un moment déjà. C'est le contact avec ce type-là qui m'en a fait prendre conscience. »

« J'ai rencontré en revanche des types dans d'assez mauvais trips. A Bombay dans la nuit, vers deux heures du matin, nous avons été chercher les flics pour qu'ils fassent ouvrir une pharmacie : nous devions acheter du Romilar, cent vingt comprimés, pour un copain qui les a tous avalés. Dans l'après-midi, il s'était déjà fait trois piqûres de morphine. Le lendemain, il se traînait dans les rues et se roulait au milieu des voitures. Les flics ont cru qu'il était saoul et l'ont emmené à l'hôpital, où, pour le calmer, on lui a fait une autre piqûre de morphine. Il a agonisé pendant une semaine. Je l'ai revu à Istambul, il ne parlait plus et riait parfois tout seul pendant des heures durant. J'ai aussi rencontré un type qui croyait avoir découvert la manne divine : la terre. Il allait d'une région à l'autre pour trouver celle qui lui conviendrait le mieux. Ça ne lui réussissait pas beaucoup. Un autre, soudainement illuminé, était sorti tout nu pour haranguer les foules, qui n'ont pas compris qu'il possédait la vérité suprême et l'ont lapidé. J'ai vu aussi des suicides, surtout au Maroc lors de mon deuxième voyage. A l'inverse j'ai connu à Beyrouth une fille qui avait été malade durant toute sa scolarité en France ; là, elle devait avoir deux mille poux sur la tête et ne possédait qu'une couverture pour se vêtir, mais elle n'était plus malade. »



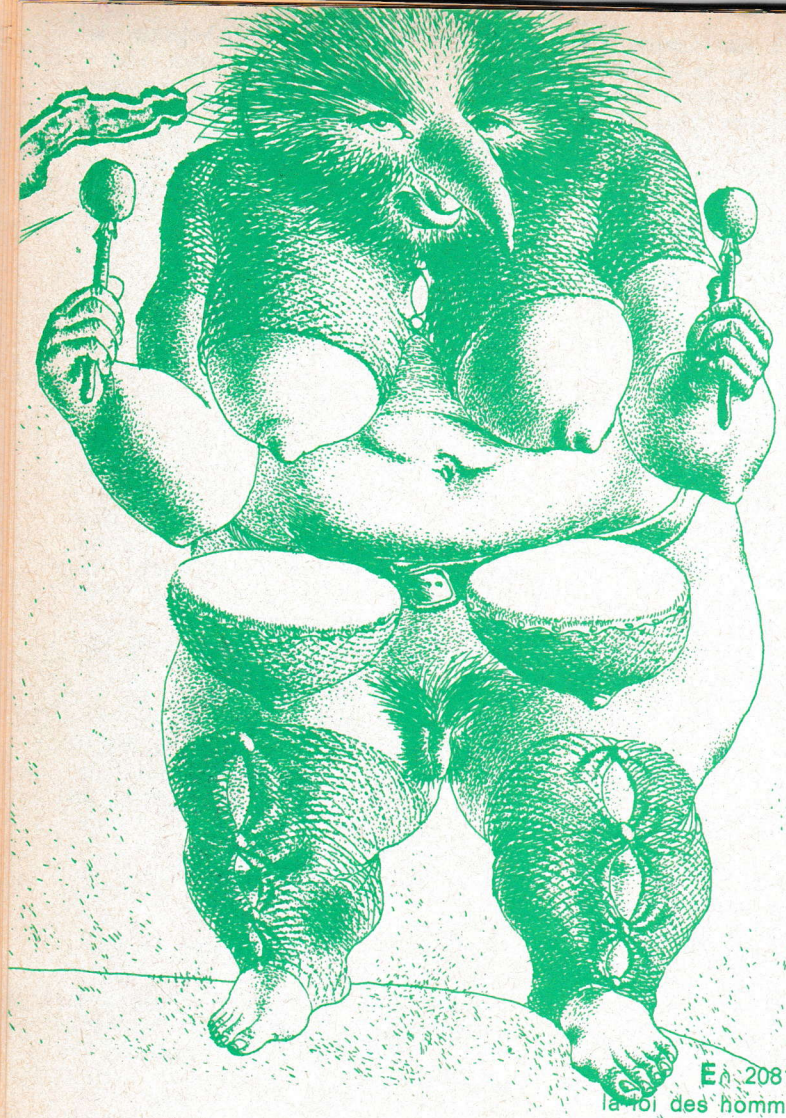
Daniel reste donc un an chez l'attaché culturel, passant son temps à lire, à se balader, à fumer de l'opium, à écrire, à dessiner. Puis, comme prévu, il reprend la route en direction de la France, Bangkok, Calcutta, Rangoon... A Bénarès, il habite au bord du Gange, sur le house-boat d'un sadou américain.

Ils partent tous les deux pour la Turquie pour New Delhi. Daniel tombe malade : la jaunisse. A l'hôpital, il demande qu'on accélère le traitement car il redoute de passer l'hiver en Turquie avant d'avoir pu regagner l'Europe.

« J'ai appris qu'il faut tenir compte des saisons. Surtout au Moyen-Orient, où l'hiver est très rigoureux. Il faut se loger, s'habiller chaudement : avoir donc de l'argent. » Il vend son magnétophone et s'en va, en stop et en bus. Avec sa jaunisse, les Pakistanais le prennent pour un chinois.

« Kaboul avait beaucoup changé. Beaucoup de monde, et les hôtels étaient devenus luxueux : eau chaude, rideaux, tapis... La différence entre un type qui prend la route et celui qui revient est facile à voir ; ces derniers sont maigres. Au début, je m'étonnais de cette maigreur : je les croyais malades. Il faut savoir manger comme les gens du pays, se contenter de riz, éviter de manger des œufs au plat, par exemple. »

Arrivé en Europe, avec son manteau afghan, son pantalon retenu par des ficelles, ses bouts de chiffons sur la tête qui ne parvenaient pas à retenir ses cheveux hirsutes, il a beaucoup de mal à faire de l'auto-stop, marchant parfois pendant deux jours. Il compte rester trois mois.



HARRISON BERGERON

Kurt Vonnegut Jr.

En 2081, l'égalité règna. Elle règna devant Dieu, elle règna devant la loi des hommes, elle règna partout : personne n'était plus intelligent, plus beau, plus fort ou plus rapide que les autres. On avait proclamé, puis codifié cet état de fait dans les 211e, 212e et 213e amendements de la Constitution. Des agents du Service National des Handicapeurs (S.N.H.) veillaient sans cesse à faire respecter la Loi.

Tout n'était pas encore parfait, bien sûr. Milieu avril, le printemps n'était pas encore arrivé : les gens étaient furieux. Ce fut pendant ce triste mois que les agents du S.N.H. s'emparèrent de Harrison, le fils de George et Hazel Bergeron, âgé de quatorze ans.

La séparation aurait pu être tragique, mais George et Hazel ne pouvaient s'en rendre compte. Il faut bien dire que Hazel était d'une intelligence parfaitement conforme, elle pensait donc par bribes. George, sensiblement plus intelligent, avait été muni d'un handicap mental : une petite radio dans l'oreille, que l'Etat l'obligeait à porter en permanence. Réglée sur un émetteur gouvernemental, elle lui envoyait toutes les vingt secondes un son strident dans la tête. Sinon, George aurait pû tirer parti de son intelligence, ce qui aurait vraiment été injuste.

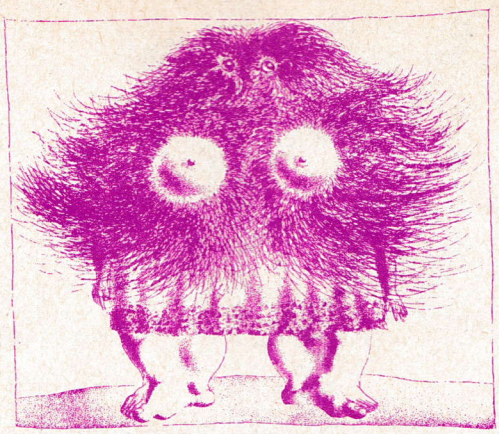
George et Hazel regardaient la télévision. Hazel pleurait, mais ne savait déjà plus pourquoi. Sur l'écran, des ballerines répétaient inlassablement le même pas de deux. Une sonnerie retentit sous le crâne de George, et ses pensées s'éparpillèrent comme des bandits surpris par le signal d'alarme d'une Banque.

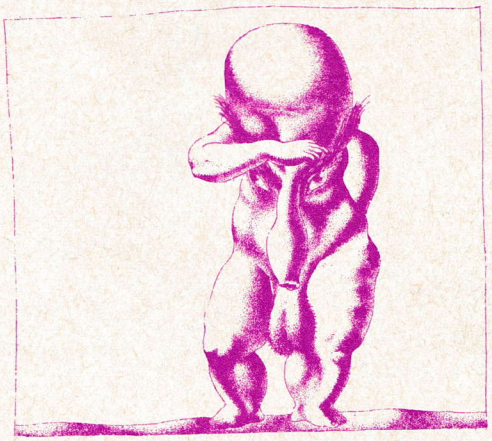
« C'était joli, cette danse », dit Hazel.

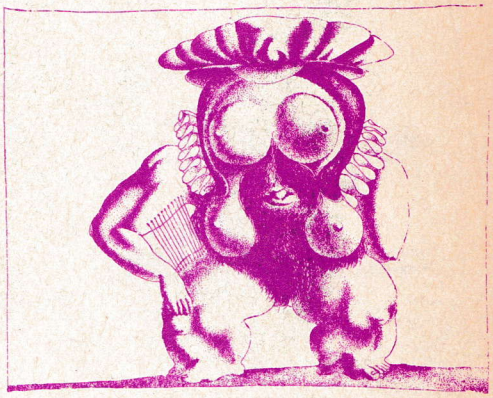
« Hein ? » dit George.

« Cette danse... elle était jolie. »

« Mmmoui ». Il essaya de penser aux ballerines. A vrai dire, elles dansaient comme n'importe qui. Et puis, la ceinture chargée de lest et le visage masqué, elles n'étaient pas d'une grâce folle. Aucun unijambiste n'en attraperait de complexe. George se demanda si les danseuses, sans ces lourds sacs de plomb qui entravaient leurs gestes, ne seraient pas plus gracieuses. Coups redoublés. La radio, dans son oreille, chassa bien vite cette pensée audacieuse.







George fit une grimace, en même temps que deux des huit ballerines, qui se remirent aussitôt à boitiller au diapason. Hazel le vit fermer les yeux. N'ayant pas de handicap mental, elle demanda à George la nature du dernier rappel à l'ordre.

« Des coups de marteau sur une bouteille de lait, je crois » dit George.

« Ça doit être intéressant, tous ces bruits différents, fit Hazel, un peu envieuse. Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer, tu te rends compte ? »

« Mmmm » fit George, maussade.

« Si j'étais Ministre des Handicaps, tu sais ce que je ferais ? »

Hazel, qui ne pouvait pas s'en douter, ressemblait d'ailleurs à s'y méprendre au Ministre des handicaps, une femme nommée Diana Moon Glampers.

« Si j'étais Diana Moon Glampers, le dimanche, je ne ferais émettre que des sons de cloche. Ce serait facile, et puis il faut bien honorer le jour du Seigneur... »

« S'il n'y avait que des carillons, Hazel, je pourrais penser »

« Il n'y aurait qu'à les mettre très fort... Je ferais un très bon Ministre des Handicaps »

« Comme n'importe qui »

« Qui sait mieux que moi ce qui est conforme ? »

« Oui... c'est vrai », répondit George. Le souvenir de son fils anormal, aujourd'hui en prison, le laissa quelques instants rêveur. Vingt coups de canon tirés à bout portant dans le tympan droit rétablirent vite l'oubli.

« Houla ! » fit Hazel en le voyant sursauter, « un vrai coup de massue, hein ? »

George était livide, tremblant, des larmes hésitaient au bord de ses yeux rouges. Les deux ballerines de tout à l'heure venaient de s'écrouler, les poings sur les tempes.

« Comme tu as l'air fatigué, lui dit Hazel, va donc t'étendre un petit moment sur le sofa... »

Elle ajouta, alors qu'il se trainait péniblement jusqu'au sofa : « Laisse un peu tes sacs de handicap, mon chou. Mets-les près de toi »

Elle parlait des vingts kilos de plombs de chasse enveloppés dans un sac de toile pui pendait au cou de George.

« Pose ton sac un instant. Je ne le dirai pas. Si tu es plus intelligent que moi pendant un quart d'heure, ce n'est pas bien grave. »

George soupesa le sac.

« Il ne me dérange pas. Je ne le sens même plus. »

« C'est possible, mais tu es tout de même très fatigué, ces temps-ci. Tu ne crois pas qu'on pourrait faire un petit trou dans le sac, enlever quelques billes de plomb ? Juste quelques-unes. »

« Bravo. Deux ans de prison et deux mille dollars d'amende pour chaque bille manquante ! La belle affaire ! »

« Mais en rentrant du travail, tu pourrais. Ici, tu n'es plus en compétition avec personne. Tu ne sors jamais »

« Mais si quelqu'un commence, tout le monde fera pareil. Tu vois un peu ! La jungle ! Comme avant. C'est ce que tu veux ? »

« Ah non, certainement pas ! » répondit Hazel, horrifiée.

« C'est bien ce qui arriverait, si les gens commençaient à tricher avec la Loi. Et la société, hein, la société, tu sais ce qu'elle deviendrait ? »

George aurait bien été incapable de répondre à sa propre question : une sirène venait de se déclencher dans son oreille.

« La société, elle s'écroulerait », fit Hazel.

« Quoi ? » dit George, vide.

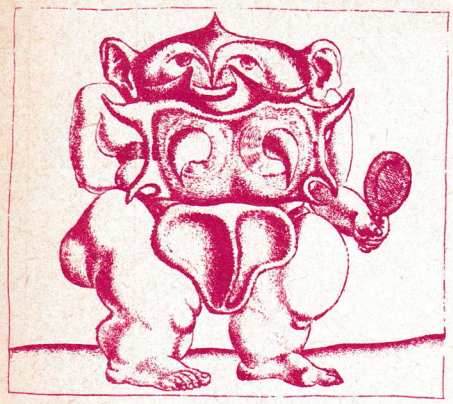
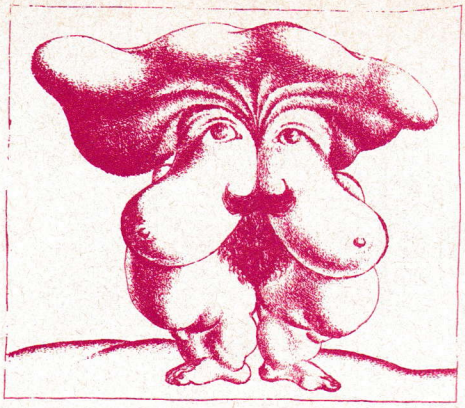
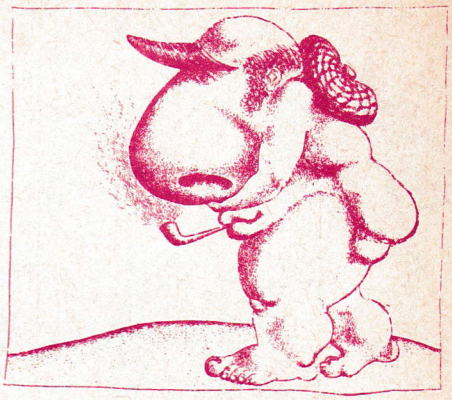
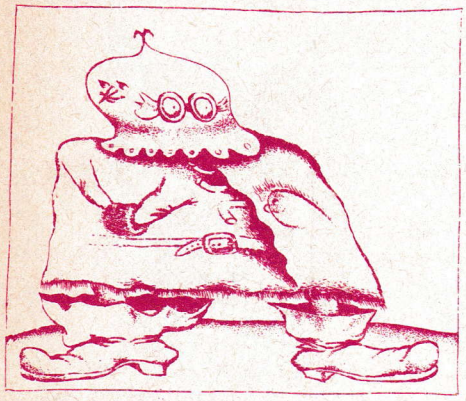
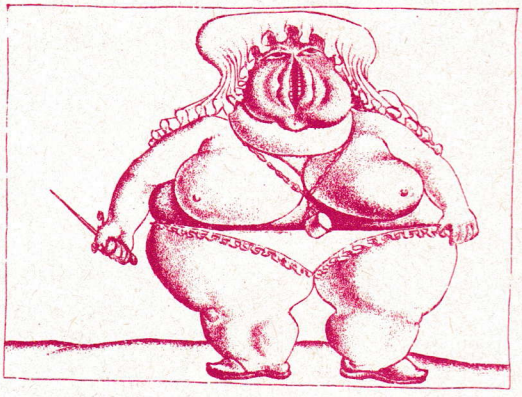
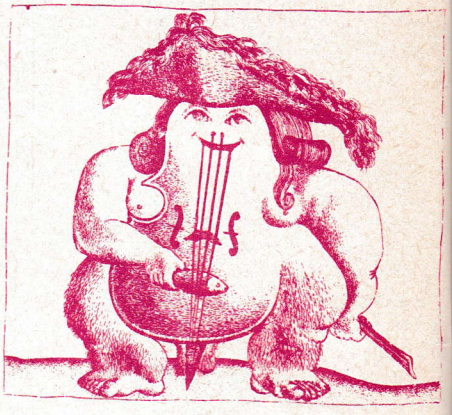
« La société — dit Hazel, hésitante — tu n'étais pas en train d'en parler ? »

« Peut-être » dit George.

L'émission de télévision s'interrompit brusquement pour céder la place au bulletin d'information. Comme d'habitude, on n'y comprenait rien. Tous les speakers avaient un sérieux défaut de prononciation. Celui-là, dans un état d'agitation extrême, mit une minute à bredouiller un inaudible « Mesdames et Messieurs ». Le pauvre homme, à bout, remit le bulletin à une ballerine.

« Bien », commenta Hazel, « il a essayé, c'est ce qui compte. Il a fait de son mieux avec ce que Dieu lui a donné. On devrait l'augmenter. »

« Mesdames et Messieurs »... reprit la ballerine en lisant. Son masque était

d'une laideur repoussante. Elle devait sûrement être très belle. Plus forte et plus gracieuse que les autres, aussi, parce que ses sacs de handicaps pesaient au moins trente kilos. Elle s'excusa d'abord pour sa voix, une voix chaude, mélodieuse, presque intemporelle. « Excusez-moi » reprit-elle en prenant une voix morne et sans intonation.

« Harrison Bergeron, âgé de quatorze ans... » dit-elle en glapissant dans un affreux rictus « ... vient de s'évader de prison. On le soupçonnait de complot contre la sécurité de l'Etat. Très intelligent, beau, athlétique, sous-handicapé, le fuyard est extrêmement dangereux... »

Une photo d'Harrison Bergeron apparut sur l'écran à l'envers, puis de côté, à nouveau à l'envers, dans le bon sens enfin. Le fond de la photographie était calibré en centimètres. Il mesurait exactement deux mètres dix. Son accoutrement relevait de la Cour des Miracles : on n'avait jamais vu, de mémoire de médiocre, des handicaps aussi lourds. Ce n'était pas une petite radio qu'il portait dans l'oreille, mais une énorme paire d'écouteurs. Des lunettes aux verres épais et gondolés le rendaient à moitié aveugle, et ne devaient pas lui épargner les migraines. Des bouts de ferailles pendaient sur tout son corps : il ressemblait à un dépotoir ambulant, avec ces cent cinquante kilos sur le dos.

Au bout du nez, une boule de caoutchouc rouge lui cassait le profil, ses sourcils étaient rasés pour lui donner un air bête. Quand il souriait, c'était irrésistible : on lui avait fait des dents en créneaux grâce à quelques caches noirs habilement disposés.

« Si vous rencontrez ce garçon, disait la ballerine, n'essayez surtout pas de raisonner avec lui. »

On entendit une porte sortir de ses gonds avec fracas. Du poste de télévision sortirent des cris de consternation. La photographie de Harrison Bergeron sautait comme une carpe.

George Bergeron ne fut pas surpris de l'événement. « Mon Dieu, ce doit être Harrison » pensa-t-il, se souvenant que sa propre maison était autrefois prise de danse de Saint-Guy.

Cette lueur dans son esprit ne résista pas au bruit épouvantable d'une collision de voitures. Quand il put à nouveau ouvrir les yeux, la photo d'Harrison avait disparu. Harrison était là, en chair et en os, sur le petit écran.

Brinquebalant, grotesque, énorme, debout au milieu du studio, Harrison tenait encore en main la porte du studio qu'il venait d'arracher.

Ballerines, techniciens, musiciens, speakers, tous s'étaient agenouillés devant lui en tremblant de peur. Mais la mort ne venait pas.

« Je suis l'empereur ! hurla Harrison, vous entendez ? Je suis l'Empereur ! »

Il frappa du pied et tout le studio trembla, murs et gens.

« Même ainsi, affublé de toutes ces saletés, mutilé, entravé, empoisonné, je suis le plus grand, le plus fort, le plus intelligent ! Et maintenant regardez ! »

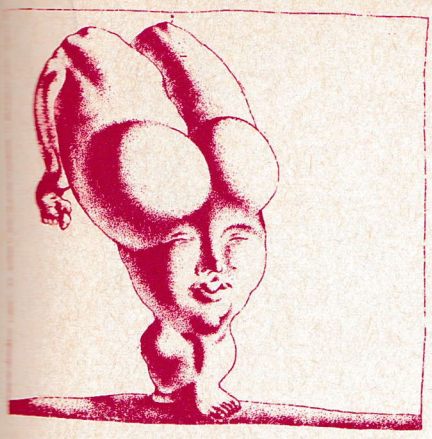
Harrison arracha les courroies de ses handicaps avec une facilité déconcertante. Les morceaux de ferrailles tombèrent les uns après les autres. Les cadenas, les barres de fer, les filins cédèrent comme de vulgaires brindilles. Les écouteurs et les lunettes allèrent s'écraser contre le mur. Il arracha son nez en caoutchouc : devant lui, Thor, le dieu du tonnerre, n'était qu'un pâle freluquet.

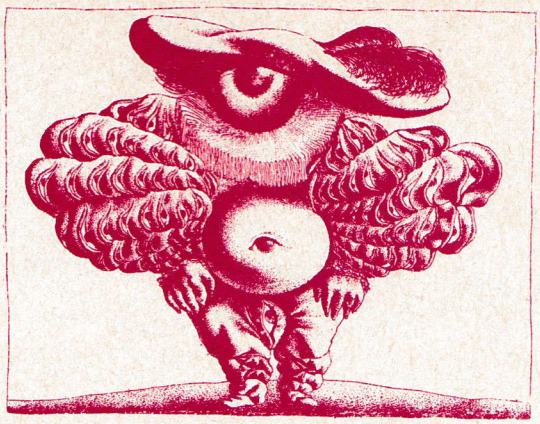
Il tourna son regard vers l'assistance apeurée.

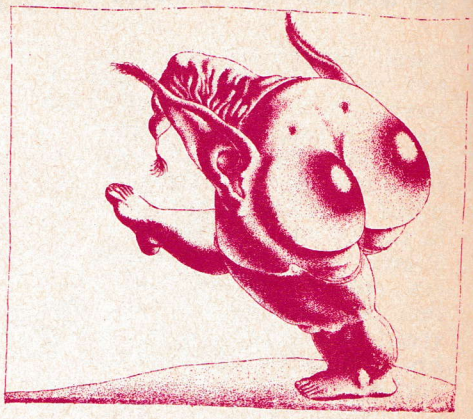
« Je vais maintenant choisir mon impératrice ! Que celle qui l'ose se lève et vienne réclamer son trône ! »

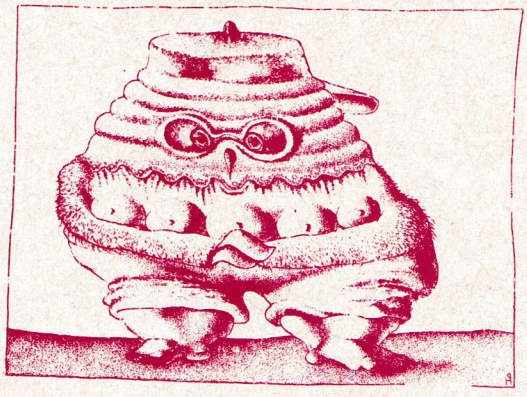
Au bout d'un interminable silence d'une ou deux secondes, une ballerine se leva, oscilla comme un saule. Avec une délicatesse que l'on ne pouvait soupçonner, Harrison l'aida à se débar-

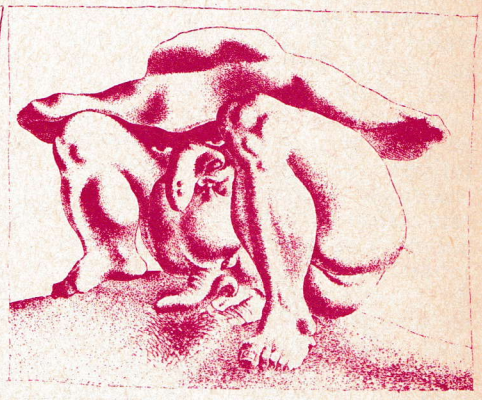
Illustrations de Petr Herel











rasser de tous ses handicaps. Il enleva le masque de grenouille qui lui recouvrait le visage : elle était aveuglante de beauté.

« Maintenant, bande de singes, vous allez voir de la danse ! »

Lorsqu'il prononça « Musique ! », les musiciens se ruèrent comme un seul homme à leurs pupitres. Harrison les dépouilla à leur tour de leurs handicaps. « Jouez de votre mieux et je vous ferai barons, comtes, ducs »

La musique commença, comme d'habitude, dissonante et grinçante. Harrison se vit obligé de corriger un ou deux musiciens en leur expliquant ce qu'il attendait d'eux.

La musique reprit, déjà plus douce. Harrison et son Impératrice écoutèrent sans bouger, gravement, puis, dans une explosion de joie, ils s'élancèrent. Ils bafouaient sans doute les lois de leur pays, mais ils bafouaient aussi celles de la pesanteur. Ils tournaient, virevoltaient, sautaient, tourbillonnaient, volaient, bondissaient comme des chamois sur la lune. Le plafond du studio était haut de dix mètres, mais chaque bond en rapprochait les danseurs, comme s'ils voulaient l'embrasser. Ils l'embrassèrent.

Et restèrent suspendus dans les airs, à quelques centimètres du plafond, dans les bras l'un de l'autre.

Diana Moon Glampers, Ministre des handicaps, fit irruption dans la pièce, un fusil à double canon sous le bras. Elle tira deux coups. Harrison et la danseuse étaient morts avant de toucher le sol.

Diana Moon Glambers rechargea son fusil, mit les musiciens en joue et leur donna dix secondes pour remettre leurs handicaps.

Le poste de télévision des Bergeron tomba en panne.

Hazel se tourna vers George, mais il était parti dans la cuisine pour chercher une boîte de bière.

George revint avec sa bière, secoué par le dernier signal du handicap, puis s'assit à côté d'Hazel. « Tu pleurais ? », lui dit-il...

« Voui. »

« Pourquoi ? »

« Sais plus... j'ai oublié. Quelque chose de triste à la télé... »

« Quoi ? »

« Je ne sais plus »

« Il faut oublier les choses tristes »

« C'est toujours ce que je fais »

« Bien » dit George, et il ferma les yeux. Dans sa tête, le claquement sec d'un fusil qu'on arme.

« La vache ! encore ! » dit Hazel, interrogative.

« Tu peux le dire. Plutôt deux fois qu'une ! »

« La vache ! encore ! »

Kurt Vonnegut Jr. échappe à toutes les catégories : la science-fiction l'a accueilli dans son giron, qu'elle a fort heureusement bien large. L'univers est une farce et ses romans mettent en scène les situations les plus folles sur fond d'humour féroce et de pessimisme. Quelques fins du monde couronnent parfois le récit : dans **Cat's Cradle,** *l'humanité entière meurt pétrifiée par une substance diabolique, et le dernier homme tient à se statufier sur le sommet d'une montage dans un pied de nez au créateur.*

Dans **Abattoir 5,** *les petits hommes de la planète Tralfamadore, pour qui le temps linéaire n'existe pas, débarquent au milieu du bombardement de Dresde (qui fit plus de morts qu'Hiroshima).*

Bokonon, le vieux prophète de **Cat's Cradle,** *commence toujours ainsi ses avertissements religieux : « Tout ce que je vais vous dire n'est qu'un énorme tas de mensonges. » Il jouit aujourd'hui d'une popularité presque comparable à celle de Mr Natural : avec sa sagesse pessimiste, Vonnegut s'est frayé un chemin jusqu'à l'underground américain.*

Principaux livres :

Abattoir cinq *(éditions du Seuil).*

Les sirènes de Titan *(Denoël, présence du futur).*

Player Piano.

Cat's Cradle.

God bless you, Mr Rosewater.

Welcome to the Monkeyhouse *(recueil de nouvelles).*

© Kurt Vonnegut Jr
agence Me Kee et Mouche

MORTE pour un demi-gramme de H

Caroll Berger est morte en prison pour un demi-gramme de haschisch. Cela s'est passé en Italie, en octobre 1970. Ç'aurait pu se passer n'importe où : partout la bêtise bureaucratique, la stupidité policière et l'absurdité de la justice sont les mêmes.

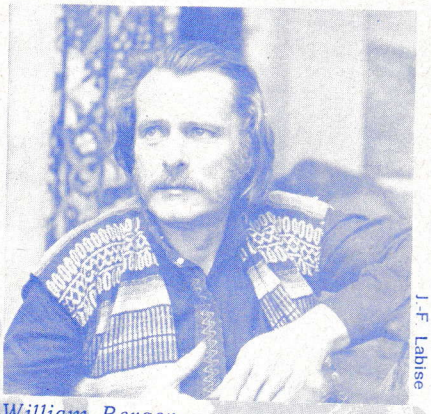
Premier acte : l'arrestation. Sur les collines de Positano, haut lieu des vedettes un peu « in », vivait un homme heureux et célèbre : William Berger, acteur new-yorkais, ancien ingénieur passé au cinéma, héros aux yeux bleus de *Santana*, l'un des plus grands westerns spaghetti. Il avait traîné avec le Living theater, où sa femme Caroll jouait, et en avait filmé des représentations. Leur porte était ouverte aux gens de passage : mauvaises fréquentations. Lorsque les autorités italiennes décident une tapageuse répression antidrogue, deux cents policiers occupent pour une nuit toute la côte d'Amalfi, autour de Positano, hélicoptères et walkie-talkies à l'appui, munis de cent mandats de perquisition. Quarante flics envahissent la villa de William Berger. Après cinq heures de fouille, la police trouve le seul butin d'une nuit de recherches : au milieu d'une chambre inoccupée, un demi-gramme de haschisch dans une tabatière, à peine de quoi rouler un joint.

Deuxième acte : au poste. Le lieutenant Capone (sic) qui dirige l'opération, se frotte les mains : un acteur connu, neuf invités étrangers aux cheveux longs et aux vêtements excentriques, voilà de quoi faire un exemple, une pâture pour la grande presse réactionnaire.

Les neuf sont embarqués et emmenés au poste d'Amalfi. Après quinze heures d'attente sans sommeil, deux médecins mal réveillés les font défiler un par un. « Regardez à gauche... à droite. Montrez vos pupilles... » Le diagnostic est lumineux : pupilles dilatées, regard vide, jambes mal assurées — ils sont tous drogués. Ils iront tous au « manicomio » (asile de fous) en attendant la fin de l'instruction.

L'instruction dure huit mois. En août, tous les magistrats prennent leurs vacances. L'analyse du bout de hash prend un autre mois. Le reste à l'avenant. Pas question de liberté provisoire. Le Consulat américain reste muet : les affaires de drogue ne sont pas de son ressort, et Washington prêche plus la répression que la modération aux polices européennes.

Les hommes restent dans un asile de fous à Naples. Les femmes sont à Pozzuoli, à trente kilomètres de Naples. Caroll, atteinte d'une hépatite, a besoin de piqûres d'extrait de foie. Ses seringues et médicaments ont été confisqués pour analyse : mourante, on la laisse sans soins. Les flics refusent de consulter son médecin. Elle ne peut manger la nourriture commune. Elle se plaint de maux de ventre : on la traite de folle. Deux mois plus tard, elle est méconnaissable. On consent enfin à la transférer à



J.-F. Labise

William Berger

l'hôpital, où elle subit une opération. On découvre une péritonite et l'intestin perforé. Une broncho-pneumonie se déclare. Lorsque William Berger est autorisé à la voir, elle est dans le coma — en chemise de nuit dans une chambre froide, sans couvertures. Elle meurt sept heures plus tard.

Le lendemain, tous les prisonniers sont libérés — sauf William. En guise d'excuse, ils sont expulsés d'Italie dans les vingt-quatre heures. Quant à la mort de Caroll, « elle est due à de la drogue », déclarent les autorités aux journaux.

En décembre, l'enquête est finie. William Berger, a-t-on conclu, n'est pas un drogué. Il est transféré de l'asile de fous à la prison de Salerno, en attendant le procès, qui n'aura pas lieu avant deux mois : il ne faut pas qu'il sorte trop vite, l'opinion doit avoir le temps d'oublier. L'enquête qui a suivi la mort de Caroll dure trois jours : elle conclut à une « mort naturelle ». Le Consulat américain refuse toujours de s'en mêler. Les avocats de William Berger voudraient qu'il se tienne tranquille : il pourra ainsi sortir plus vite. On lui suggère même de faire retomber la culpabilité sur Caroll, ce qui arrangerait les affaires de tout le monde. William s'insurge : « Caroll est morte et je n'y peux rien. Mais le système continue, et d'autres gens en seront victimes. Je veux faire prendre conscience aux gens... » Par l'intermédiaire de ceux qui ont été libérés, l'affaire commence à faire du bruit.

Dernier acte : le procès. Mars 1970. William Berger est inculpé de « possession d'un établissement en vue de consommer des drogues » — une charge légèrement plus bénigne que celle de possession de drogue (d'après la loi italienne, aux dires même du procureur Versani : « Il n'y a aucune différence entre posséder un gramme ou deux cents kilos »). Il risque huit mois de prison, ce qu'il vient déjà de faire. Le rapport d'instruction, un document de vingt-sept pages, fait état des « meubles bas et matelas disposés sur le sol », caractéristique bien connue des établissements pour drogués...

La comédie a sans doute assez duré pour la justice italienne : William Berger est acquitté. Mais personne ne rendra Caroll à la vie.

Aujourd'hui William Berger est incertain. Il veut que cet assassinat bureaucratique serve à quelque chose. Déjà en Italie l'affaire est une « cause célèbre ». Des communistes à la Démocratie chrétienne, les libéraux s'en sont saisi pour exiger une réforme de la justice. William ne se fait pas beaucoup d'illusions sur l'efficacité des réformes : « C'est le système qui est en cause, le système qui conduit à l'existence même des prisons. » Il est parti à New York, où une commission du Congrès enquête sur l'attitude du Consulat. En prison, après la mort de Caroll, il a écrit un livre, des réflexions véhémentes et amères sur « leur » justice et « leur » société.

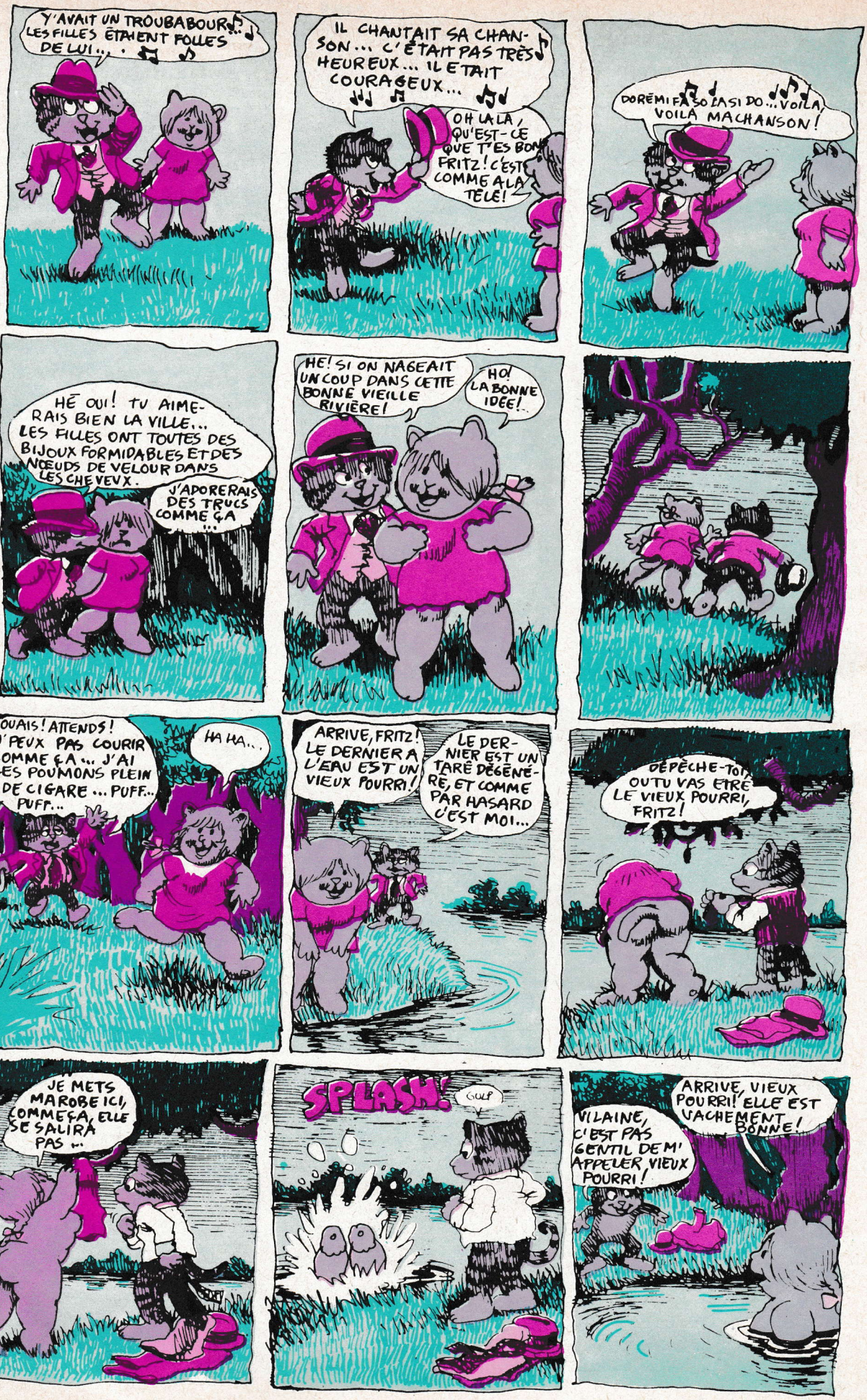
En France, la répression reste plus sournoise. Routines : selon le ministère de l'Intérieur, 1 861 interpellations pour cause de drogue en 1970, 1 374 « utilisateurs » relâchés ou en liberté provisoire, 487 « trafiquants » pour la plupart emprisonnés. Il n'y a encore eu ni drame, ni scandale : un coup de chance — vu les mœurs policières et la situation dans les prisons.

Albert Le Duc.

les belles histoires de l'oncle CRUMB
AHH...
SOUPIR...

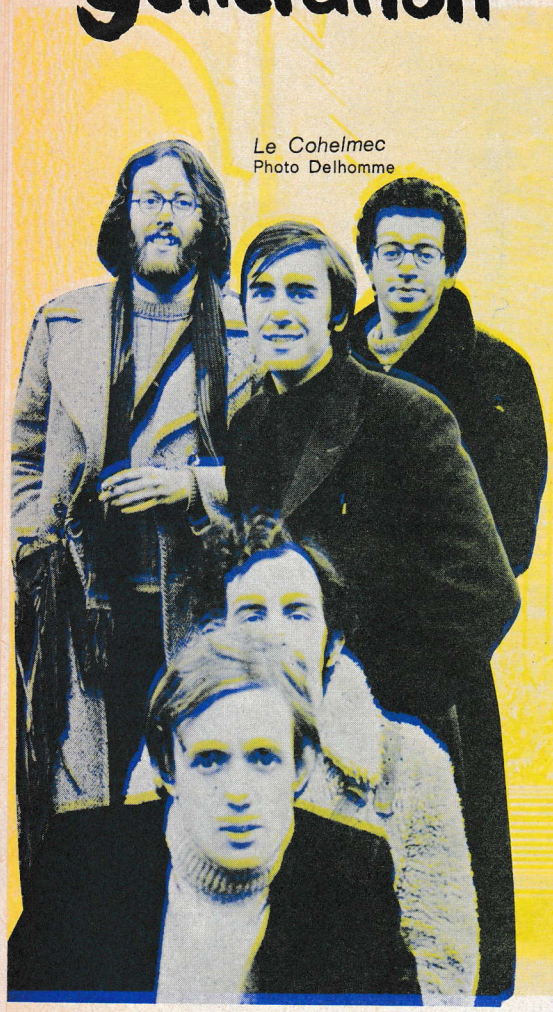
FRITZ! OH FRITZ!
MON FILS!
HI M'MAN
OH FRITZ! SNIF.. SNIF... IL YA SI LONGTEMPS... SI LONGTEMPS... SNIF..
JE SUIS SI HEUREUX, M'MAN...
FRITZ, OH! FRITZ, TE VOILA!
C'EST CHOUETTE!
SNIF... SNIF...
OH FRITZ! TU NOUS AS TANT MANQUÉ!
HA! BON DIEU! FRANGINE, QU'EST-CE TU AS GRANDIE
OH! JE SUIS HEUREUSE
ENTRE, FRITZ TU DOIS AVOIR FAIM... JE VAIS FAIRE LE DINER... OH! QUE JE SUIS HEUREUSE...
LAISSE-MOI TA VALISE FRITZ!
ASSIEDS-TOI, MON CHÉRI... LAISSE MOI TE REGARDER... TU AS QUAND MÊME BONNE MINE...
LA MAISON N'A PAS CHANGÉE!
OH...! J'AI TANT DE QUESTIONS A TE POSER... POURQUOI NE NOUS AS-TU PAS PRÉVENU DE TON ARRIVÉE... JE TAURAIS FAIT LES PETITS PLATS QUE TU AIMES...
AH! FRANGINE! QU'EST-CE QUE TU AS GRANDI! N'EST-CE PAS, M'MAN!
NOUS SOMMES RESTÉS SI LONGTEMPS SANS NOUVELLE DE TOI... TU N'ÉCRIS PAS, TU NE TÉLÉPHONES PAS... JE ME FAISAIS DU SOUCI...
LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU LA FRANGINE, ELLE ÉTAIT HAUTE COMME ÇA
QU'EST-CE QUE TU FAIS MAINTENANT, FRITZ? TU TRAVAILLES TOUJOURS DANS LE PORTE-MANTEAU?
JE SUIS SÛR QUE TU AS PLEIN DE PETITS AMIS, LA FRANGINE...
HI! HI!...
J'AI QUITTÉ CE SALE BOULOT DEPUIS LONGTEMPS...
HÉ MA FILLE!.. TU VEUX ALLER CHERCHER DEUX OIGNONS AU JARDIN?
TOUT DE SUITE, M'MAN...
TU AS TROUVÉ UN AUTRE TRAVAIL?

LA FRANGINE EST DEVENUE DRÔLEMENT JOLIE, HEIN, M'MAN?
OUI, C'EST LA PERIODE DIFFICILE! J'AI L'ŒIL!
MAIS DIS-MOI CE QUE TU DEVIENS, FRITZ... JE VOUDRAIS TOUT SAVOIR...
HO! PAS GRAND CHOSE, M'MAN...
OUI,... JE M'EN TIRE PAS MAL... JE SUIS FLUTISTE DANS UN ORCHESTRE...
C'EST VRAI!
C'EST MERVEILLEUX, FRITZ!..
OUI, JE SUIS CONTENT... CRUNCH... CRUNCH...
OH, FRITZ..! J'AI TOUJOURS SU QUE TU DEVIENDRAIS QUELQU'UN AVEC TON SAXOPHONE... JE SUIS SI HEUREUSE
PLUS TARD
AAHH... M'MAN, TU PEUX PAS SAVOIR COMME J'AI AIMÉ CE DÎNER...
ÇA ME FAIT SI PLAISIR DE TE VOIR HEUREUX...
BON! ALLEZ! TOI ET TA SŒUR, LAISSEZ-MOI DEBARRASSER LA CUISINE...
OUI?
T'ES SÛRE QU'IL FAUT PAS T'AIDER...
NON, NON! VOUS SERIEZ TOUT LE TEMPS DANS MES PATTES!.. ALLEZ
VIENS FRITZ... ON VA A LA RIVIÈRE!!
AHHH.. JEUNESSE!
EH BEN, FRANGINE, ÇA FAIT LONGTEMPS QU'ON S'EST PAS PROMENÉ ENSEMBLE...
SOUVIENS-TOI DE NOS PARTIES DE CACHE-CACHE QUAND NOUS ÉTIONS PETITS...
OUI...
T'AIMERAIS BIEN VIVRE A LA VILLE, HEIN! Y'A TELLEMENT DE TRUCS QUE TU CONNAIS PAS!
OUAIS... J'AIMERAIS BIEN, FRITZ!...
DIS, FRITZ, TU M'EMMENERAS AVEC TOI? TU CROIS QUE MAMAN VOUDRA BIEN?
J'SAIS PAS, FRANGINE... ÇA M'ETONNERAIT


Y'AVAIT UN TROUBABOUR... LES FILLES ÉTAIENT FOLLES DE LUI...
IL CHANTAIT SA CHANSON... C'ÉTAIT PAS TRÈS HEUREUX... IL ÉTAIT COURAGEUX...
OH LA LA, QU'EST-CE QUE T'ES BON FRITZ! C'EST COMME À LA TÉLÉ!
DOREMI FA SO LA SI DO... VOILÀ VOILÀ MA CHANSON!
HÉ OUI! TU AIMERAIS BIEN LA VILLE... LES FILLES ONT TOUTES DES BIJOUX FORMIDABLES ET DES NŒUDS DE VELOUR DANS LES CHEVEUX.
J'ADORERAIS DES TRUCS COMME ÇA...
HÉ! SI ON NAGEAIT UN COUP DANS CETTE BONNE VIEILLE RIVIÈRE!
HO! LA BONNE IDÉE!...
OUAIS! ATTENDS! J'PEUX PAS COURIR COMME ÇA... J'AI LES POUMONS PLEIN DE CIGARE... PUFF... PUFF...
HA HA...
ARRIVE, FRITZ! LE DERNIER À L'EAU EST UN VIEUX POURRI!
LE DERNIER EST UN TARÉ DÉGÉNÉRÉ, ET COMME PAR HASARD C'EST MOI...
DÉPÊCHE-TOI OU TU VAS ÊTRE LE VIEUX POURRI, FRITZ!
JE METS MA ROBE ICI, COMME ÇA, ELLE SE SALIRA PAS...
SPLASH!
GULP
ARRIVE, VIEUX POURRI! ELLE EST VACHEMENT BONNE!
VILAINE, C'EST PAS GENTIL DE M'APPELER VIEUX POURRI!

SPLASH!
ATTRAPE-MOI, VIEUX POURRI! HI! HI! HI!
JE T'AURAI, PETITE COQUINE DODUE...
T'ES EUE, BEAUTÉ! TU N'ÉCHAPPERAS PAS A TON SORT!
YEEEEK!
HA HA HA...
SPLASH SPOSH
BLUB BLUB... YEE... BLUB...
SPLOSH! SPLASH!
HA HA HA HA HA...
HI, HI, HI...
BIEN PLUS TARD
IL SE FAIT TARD, FRANGINE. ON FERAIT BIEN DE RENTRER... EN PLUS, JE SUIS CREVÉ.
OUF!
NOUS AVONS ÉTÉ ENTRAINÉS PAR LE COURANT. NOS HABITS SONT PLUS HAUT...
OU LA LA!.. IL FAIT NUIT. JE N'Y VOIT PLUS RIEN, FRITZ!
MOI, NON PLUS! TU ES LA, FRANGINE?.. OUI, HA, HA!
HI! HI! HI! ARRÊTE! TU ME CHATOUILLES...
JE SENS TES NICHONS...
OH! HI, HI ÇA SUFFIT FRITZ!
HA, HA!.. ENLÈVE-TOI, FRITZ... OOHHH!
MMMH... HI, HI!

My generation



Le Cohelmec
Photo Delhomme

Dharma/Cohelmec

On dit d'eux qu'ils jouent du « free jazz », mais ni le Dharma Quintet ni le Cohelmec Quintet n'acceptent l'expression sans tiquer : ils jouent de la musique, c'est tout. Ils explorent. Ils sont peu attirés par la pop mais veulent se lancer à fond dans l'exploitation de l'électronique et de l'amplification. La musique est atonale, sinueuse, pleine de brisures, tour à tour austère et volubile. Chez le Dharma, on détecte l'influence de Miles Davis, et le piano électrique crépite en explosions sèches. Le Cohelmec est plus proche de la musique contemporaine ou d'Anthony Braxton. Arrêtons là les comparaisons : les deux groupes ne ressemblent qu'à eux-mêmes.

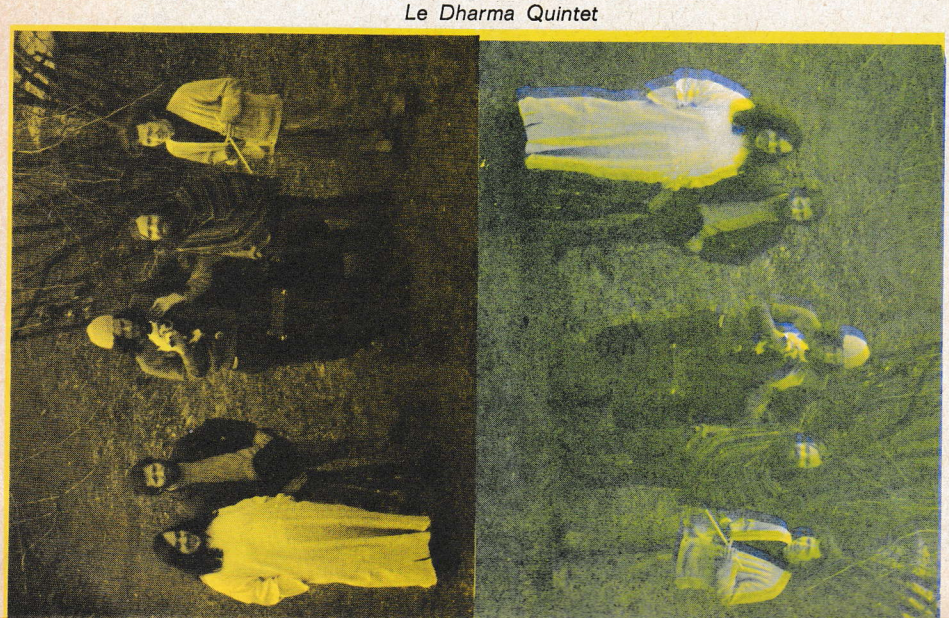
Il y a deux ans, à Saint-Quentin, quelques étudiants s'occupent d'un club de jazz, et font le bœuf à l'occasion. Ils montent à Paris, et rencontrent au Centre Américain le pianiste Patricio Villaruel : le Dharma est né. Aujourd'hui, le quintet comprend Jean-François Sicard (sax-alto, flûte, clarinette basse), Patricio Villaruel (piano), Michel Gladieux (contrebasse et basse électrique), Jacques Mahieux (batterie) et Gérard Marais (guitare), un nouveau venu qui succède à Gérard Coperré. Ils se produisent aussi en quartet ou en trio, selon l'occasion, pour se livrer à des expériences différentes. Ils ont enregistré deux disques, l'un en quintet : « Mr Robinson » (S.F.P. 53 006), et l'autre en trio : « Snoopy's Time » (S.F.P. 53 007). Ils ont une expérience déjà très ancienne de la vie en commun. En juillet 1969, après cinq mois de recherches et de dur labeur pour subvenir à leurs besoins matériels (triage du courrier, déchargement de camions), ils louent une baraque à Nanterre. Les occasions de se produire à Paris restent rares : la scène y est singulièrement exiguë, les caves trop petites et déclinantes, les concerts trop rares. Le Musée d'Art Moderne reste un des seuls lieux intéressants. A l'occasion de la mémorable soirée de l'école normale supérieure, ils ont tâté de la « fête » nouveau style : ils ne sont pas mécontents mais un peu effrayés quand même. Leur musique s'accomode mieux d'une ambiance recueillie. Le côté rituel du concert ne leur déplait pas.

Le Dharma Quintet a largement dépassé les limites parisiennes. On peut les voir de plus en plus souvent en province, dans les M.J.C. ou dans les clubs de jazz. Grâce à eux tout un public s'initie au nouveau jazz. Le Cohelmec Quintet est d'origine étudiante. Il y a deux ans, les frères Mechali hantaient les caves du quartier latin. En quartet, le groupe se produisit au festival de jazz universitaire, à Assas. Ils franchirent le pas définitif après avoir rencontré Evan Chandlee. Aujourd'hui, le Cohelmec se compose de Jean-Louis Mechali (batterie), François Méchali (basse), Dominique Elbaz (piano), Jean Cohen (sax-ténor) et Evan Chandlee (flûte, clarinette basse). Ils ne vivent pas ensemble, et n'ont pas encore « mordu » sur la province. Par contre, on a pu les entendre à plusieurs reprises à l'O.R.T.F. Jouant en première partie de Frank Foster (un orchestre qui n'a rien d'avant-gardiste, loin de là) ils s'attendaient au pire — à tort : la réaction fut très chaleureuse. Pourtant, dans l'ensemble, ils se définissent comme un « groupe fantôme ». Ils préparent un disque, qui devrait les faire connaître plus largement. Ils réduisent la place accordée à l'improvisation : leur disque comme leurs concerts seront faits de morceaux très courts et très percutants. Parmi leurs projets, ils veulent développer leurs expériences avec des bandes enregistrées. Leur ami Sylvain Erdmann, qui termine actuellement son service militaire, est un petit génie de l'électronique, avec qui ils espèrent reprendre la collaboration. Les aspects visuels et théâtraux du spectacle les intéressent également. Ils touchent à tout — mais manquent encore de fric et de temps.

Le Cohelmec et le Dharma définissent une tendance du free jazz français : atonal, très souple dans ses structures, mais fermement enraciné dans le passé du jazz (les musiciens sont restés des fans, aussi bien de la new thing que de Duke Ellington ou de Bix Beiderbecke). Ils pratiquent une musique maîtrisée, contrôlée jusque dans les dissonances et les sons stridents. Ils restent à l'opposé du free jazz de l'explosion et de la colère, dont Red Noise, à mi-chemin entre le pop et le jazz, représente le meilleur exemple parmi les jeunes groupes. (On peut les joindre 47, rue Rouget-de-Lisle, 92 - Nanterre).

Albert Le Duc.

Le Dharma Quintet



D.R.

Amora Light-Show

Ils étaient étudiants aux Beaux-Arts à Dijon, et pas satisfaits du ronron de leurs études. Ils se sont lancés dans l'aventure, à trois, dans une cave, inspirés par la musique de Pierre Henry (« Le Voyage »). Ils ont appris plus tard qu'on appelait ça « light-show ». Eux se sont nommés « Atelier d'Art cinétique », et ils insistent sur le mot « atelier » : « C'est le chantier. On s'installe, on pose nos trucs. Ce n'est pas la mécanique bien huilée, où les appareils marchent comme des chronomètres et partent à la seconde. On a commencé comme ça, et on continue, parce qu'on est pas assez sérieux pour faire mieux, et heureusement »

Les premières recherches concernent les images fixes, les diapos. Puis ils rapportent d'une usine de boîtes de conserve, située pas loin de leur cave, des tonnes de ferraille. « On trouvait ça marrant, ça brillait au soleil, ça n'avait ni queue ni tête. » Ils les soudent, les font tourner, et projettent leur image, réfléchie et déformée par des matériaux comme l'eau ou le métal pliant. Pour sortir de leur cave, ils vont chercher chez des cultivateurs des sacs d'engrais, dont ils découpent le fond propre et blanc : ils confectionnent un écran de neuf mètres sur six. « Au début, invisibles pour le

public, on projetait à travers l'écran, ça gardait un certain mystère. Nous nous sommes rendu compte qu'il était important de voir les gens travailler : le spectacle ne perdait pas de son mystère, mais prenait un petit rôle rituel. Le public se retrouvait dans la musique, dans l'image, dans les faisceaux lumineux. Il n'était plus passif. »
Le matériel : « Deux, trois appareils, des petites lanternes, des loupiottes. Des pieds de chevalet avec un petit moteur dessus : un courant d'air et tout s'écrasait. Alors on remontait les machines. C'était le folklore, la fête. Le peu de moyens nous poussait à inventer sans arrêt. Nous n'avons pas cherché à miniaturiser : c'était la grosse cavalerie, un matériel encombrant mais à l'échelle humaine. Comme dans un théâtre de lumière, les acteurs et leurs ustensiles ont une place dans l'espace. »
Ils présentent leur projet comme diplôme de fin d'études, en 1969. Comme ils tiennent trop de place, on les installe dans un hôtel particulier, et le jury se déplace pour les voir. Il est satisfait. Puis ils se produisent à Dijon : dans l'église Saint-Philibert, avec le Soft Machine dans un amphi. Ils vont voir Pierre Henry, qui leur propose de fournir un contrepoint visuel à sa musique pour le festival de Royan. « Pour nous ça a été le coup de pied au cul. Nous avons eu des moyens financiers pour acheter un matériel un peu plus sérieux. C'était notre premier travail important. » Ils travaillent jour et nuit sur la bande magnétique de Pierre Henry, apprennent à contrôler leur matériau, épurent leurs formes pour s'adapter à une musique ascétique et rude.
Avec le groupe « Opus », le travail est tout à fait différent. Ils se rencontrent au festival de Châteauvallon, et improvisent ensemble : c'est le coup de foudre. « Chacun dans notre domaine, nous avions la même démarche. Ils ont découvert grâce à l'image des possibilités musicales qu'ils ne soupçonnaient pas : se dégager encore plus de leurs instruments, s'évader, partir. » Opus est un groupe d'improvisation musicale composé de trois musiciens qui utilisent des instruments aux noms étranges comme l'hydrophilus ou le polychor électromécanique (mais aussi le violon, l'orgue, les flûtes, la bombarde). Ils poursuivent leur collaboration avec l'atelier de Dijon, et on a pu les voir ensemble à la Fac de Droit d'Assas.
Ils s'intéressent de plus en plus à la chorégraphie : « Ce qui est important, c'est le geste. Les projections à partir d'appareils programmés sont un piège : ils éliminent le geste, au profit des réflexes. Le geste est le lien qui permet l'action commune. On a besoin du geste un peu inconsidéré, qui vient des tripes. »
L'Atelier pense acheter une ferme près de Dijon. « Pour continuer l'aventure, il faut qu'on y soit tous complètement, qu'on en vive. Si l'on veut arriver à un état d'improvisation et de complicité incessantes, il faut supprimer la séparation entre la vie et le spectacle. Il faut que ce soit la fête quotidienne. » (Pour leur écrire : 9, rue Alphonse-Legros, 21 - Dijon.)

Gilles Bresson.

Georges Bendrihem.

Marcel Mazé :
Fondateur du collectif
« Jeune Cinéma »

Connaissez-vous les films de Marcel Hanoun, Yvan Lagrange, Jean-Michel Barjol, Patrice Lecomte, Denis Berry, Jean-Pierre Serre, Daniel Pomereulle ? Si vous n'avez jamais eu l'occasion de les voir, ne vous étonnez pas. Réalisés en dehors des circuits commerciaux traditionnels, ils n'ont pratiquement aucune chance d'être distribués, et sont pour la plupart voués à l'obscurité. Films « sauvages, érectiles », selon l'expression de Marcel Mazé, qui a décidé de faire quelque chose pour renverser la vapeur. Il est à l'origine du « Collectif Jeune Cinéma », qui projette tous les mardis soirs au Studio du Val-de-Grâce (3, rue Henri-Barbusse, 5e) des films inconnus ou méconnus.
« Tout auteur d'un film que nous programmons fait automatiquement partie du Collectif. Nous disposons aujourd'hui d'une centaine de films, longs et courts métrages, dont nous sommes en train d'établir le catalogue. Nous ne sommes absolument pas propriétaires des films : nous nous contentons de les montrer, de les promouvoir, mais ils restent la propriété soit de l'auteur, soit du producteur (s'il y en a un). Nous avons maintenant un local où les réalisateurs peuvent entreposer leurs films et où ils restent à leur disposition. » Sur les recettes, 50 % reviennent à la salle, et 50 % au Collectif, qui à son tour verse 80 % au réalisateur.
L'activité du Collectif ne s'arrête pas aux projections du Val-de-Grâce. Associé au C.E.R.C. (Centre d'Etudes et de Recherches Cinématographiques) il dispose aussi de la salle de l'Institut d'Art (3, rue Michelet, 6e). Petit à petit, ils reçoivent des demandes de la part des Maisons de la Culture et des M.J.C., et des facultés, comme Vincennes. Ils sont en rapport avec d'autres groupes (Groupe de Recherches de l'O.R.T.F., S.L.O.N., Dziga Vertov), et sont en pourparlers avec la Fédération internationale des Cinéclubs et le circuit Art et Essai. Ils ont récemment organisé à la Fac de Droit trois journées consacrées au jeune cinéma allemand qu'ils continueront à faire connaître.
Deux nouvelles activités viennent s'ajouter à un ensemble déjà bien rempli : la présélection en vue du festival d'Hyères, et la préparation d'une nouvelle revue, à paraître à la rentrée. Jean-Paul Cassagnac, ex-collaborateur de Cinéthique nous en parle : « Cette revue ne sera pas une revue de réflexion théorique et abstraite, mais surtout un organe d'information et de réflexion prenant appui sur le travail du Collectif. Il s'agit de promouvoir les films et les auteurs dont le Collectif a la charge. Le premier numéro sera consacré à Marcel Hanoun. Nous proposerons des analyses sérieuses et approfondies de ce cinéma encore peu étudié, dans un langage accessible, en faisant appel à des spécialistes. »
On peut contacter le Collectif au 63, rue Desnouettes, Paris-5e.

Stéphane Sorel

Des trucs dans le métro

Le métro Denfert-Rochereau risque bien de devenir pendant le mois de juin un lieu de rendez-vous moins surveillé que Saint-Michel — et plus agréable. Quatre peintres d'affiches (le groupe Baz) ont en effet décidé de louer les espaces publicitaires du quai de la ligne « Porte d'Orléans » pour y exposer quatre séries d'affiches.
Le groupe Baz ne veut pas utiliser le métro pour montrer ses « œuvres » mais surtout pour faire prendre conscience du potentiel que représentent ces larges panneaux habituellement destinés à vanter les mérites des enzymes.
On vous conseille d'y faire un tour : tous les après-midi il y aura des trucs, et de la musique.

Appel à la constitution de studios d'enregistrement et d'éditeurs phonographiques souterrains.

Si vous avez du fric (4 000 F) ou un peu de matériel et un peu de fric (1 000 F) ou en vous y mettant à plusieurs, court-circuitez les circuits d'exploitation. Tous conseils et renseignements techniques et économiques : écrire à Actuel, qui transmettra. Si vous êtes déjà lancés dans une expérience de ce genre, hors SACEM, écrivez aussi, qu'on échange nos expériences. Dans la région parisienne, on peut mettre du matériel en commun pour constituer un meilleur studio. Si vous connaissez des expériences de ce genre à l'étranger, dites-leur d'écrire à Grégoire Detœuf, rue de la Glacière, Paris-XIIIe.

Le Pied d'UBU

Au grand théâtre Mouffetard, 76, rue Mouffetard (avant démolition), le Phenomenal Théâtre joue **Ubu Roi**, dAlfred Jarry, et c'est un grand pied. On n'avait pas vu ça depuis ARRABAL. Tous les soirs à 21 heures (sauf lundi). 15 F (étudiants, collectivités : 8 F). Tél. : GOB. 59-77.

Engraissez vos amis

Pour acheter vos disques, plutôt que d'engraisser de gros capitalistes ricanants, faites un tour à l'Open Market, rue du Roule (du côté des Halles). Et si vous habitez Lyon, il y a Cadence (6, rue du Palais-de-Justice, 5e), qui fait à la fois disquaire (jazz et pop) et librairie (fantastique, bande dessinée, canards underground).

C'était bien, l'A.J.A.

L'Annecy Jazz Action est en péril. Cette association de 1 400 membres a accompli à Annecy un travail incomparable. Faire la liste de ses activités remplirait des pages entières. En deux ans, ils ont fait venir aussi bien Sunny Murray, Steve Lacy ou John Surman, que Memphis Slim, le Soft Machine ou des groupes pop français. Les concerts parviennent à équilibrer leur budget, mais les autres activités sont en déficit. Messieurs les pouvoirs publics, une petite subvention supplémentaire serait la bienvenue...

LES FREAK PAINTERS

Sur le boulevard du Montparnasse, il n'y avait plus que des gueules tristes minishortées et des affiches de Zanini bavant la colle de farine. Alors, sortant des égouts de la Coupole, les **Freak Painters** arrivèrent sournoisement, les pinceaux à la bouche, traversèrent le boulevard et, en plein midi, assassinèrent sauvagement une pute à béquilles maquillée à la poudre de riz rouge, et que les gens du quartier appelaient « Vieille Croûte » ou « Vieille peinture ».
La police établit aussitôt trois portraits-robots

Olivier O. Olivier : peintre-assassin ayant appartenu au clan de « La Jeune Peinture », au groupe « Panique » avec Arrabal, Topor..., vient de lacher dans Paris des dinosaures et des brontosaures qu'il élevait dans sa cave

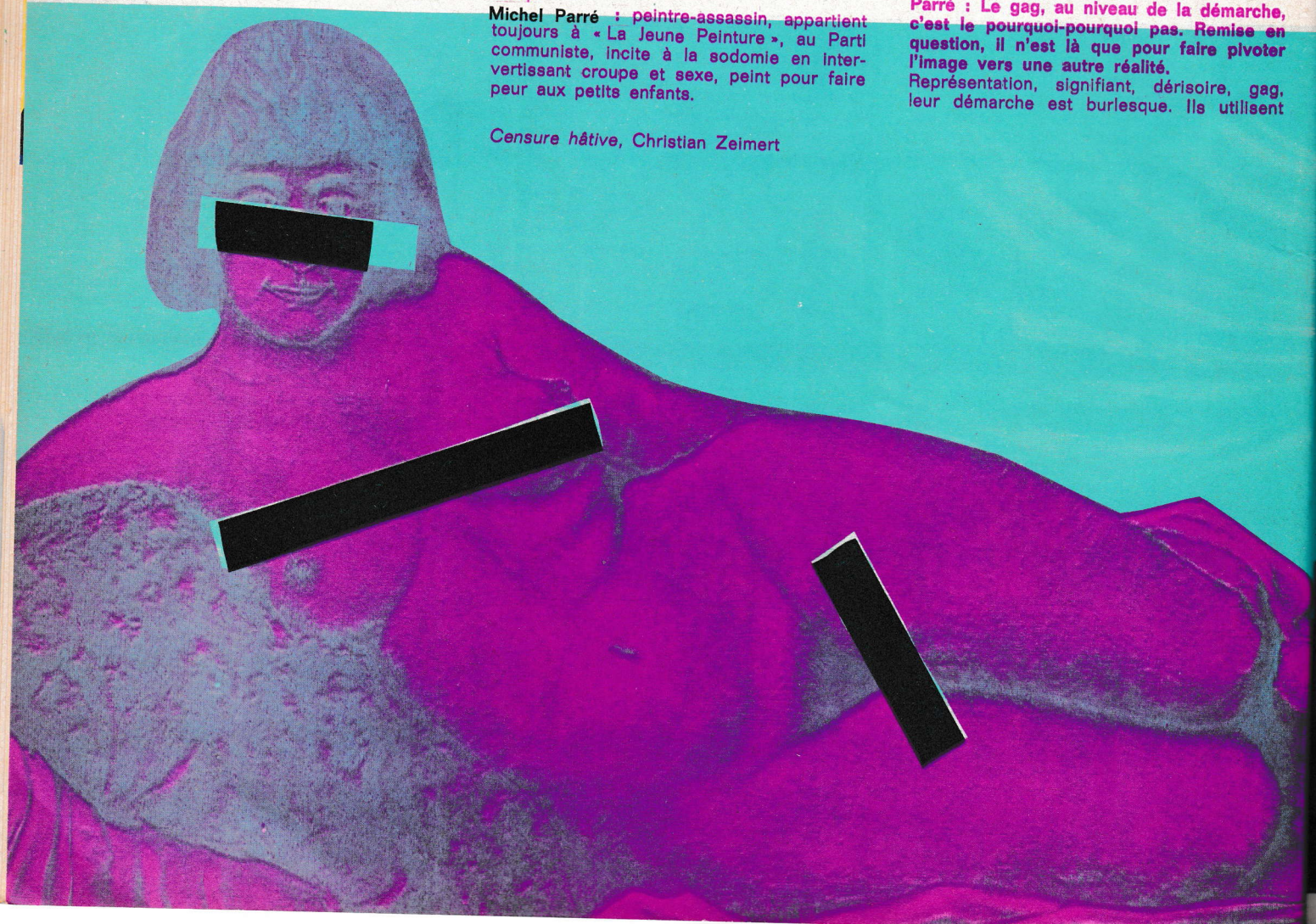
Christian Zeimert : peintre-assassin ayant appartenu à « La Jeune Peinture », refusé six fois à la Biennale de Paris, vient d'exposer à l'Arc en compagnie d'Andy Warhol, met des généraux en sachet-plastique sous vide avec du cervelas en guise d'aide de camp.

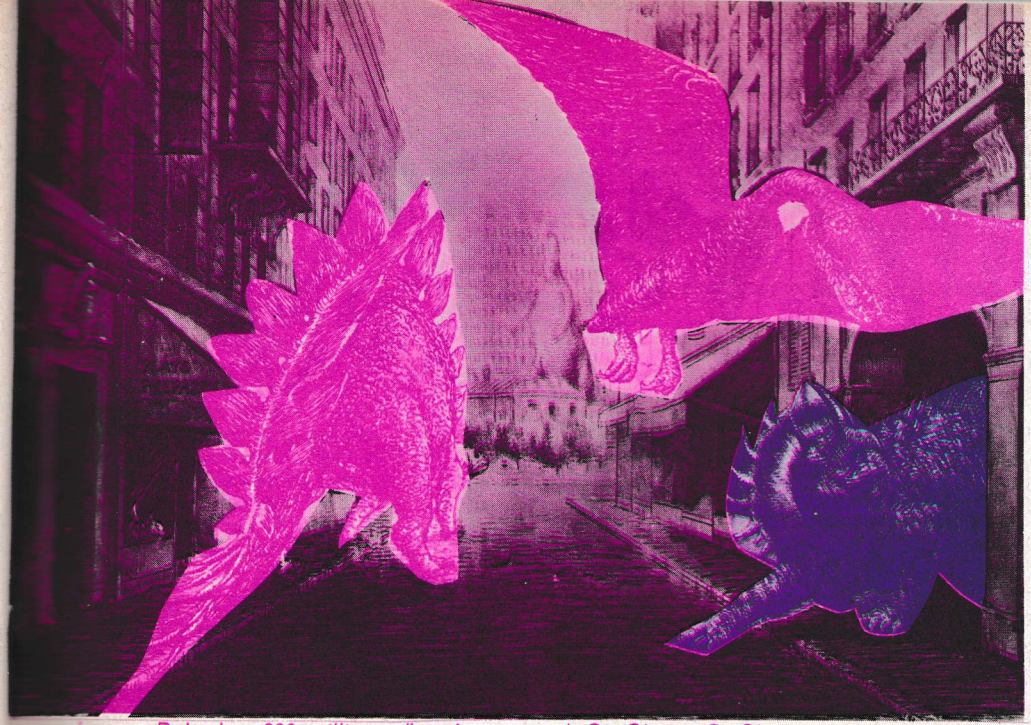
Michel Parré : peintre-assassin, appartient toujours à « La Jeune Peinture », au Parti communiste, incite à la sodomie en intervertissant croupe et sexe, peint pour faire peur aux petits enfants.

Censure hâtive, Christian Zeimert

Michel Parré raconte que les jésuites voyagent toujours par trois pour qu'au moins l'un d'eux puisse toujours espionner les deux autres. Les trois peintres cheminent ensemble dans les rues de Paris, comme Dubo Dubon Dubonnet ou les peintres Ripolin. Un seul point commun : des mères institutrices, le reste relève de la complicité du clin d'œil, de la connivence. Contrairement aux jésuites, ils sont toujours spectateurs des deux autres et à tour de rôle apportent la dérision. Dérision des mots pris à la lettre pour mettre en pièces le bureaucratisme, le train-train, le devoir militaire. Mots-flash lancés au hasard et qui retombent au milieu d'éclats de rire. Sérieux, tragique, bouffonnerie, haine, tout cela se mélange chez ces gagmen du vermillon et du blanc de zinc.
Ils ont un côté Frères Marx et veulent que leurs toiles, un fois en représentation, déclenchent des circuits insoupçonnés dans les cerveaux spectateurs.

Parré : Nous ne sommes pas des peintres abstraits. Pour nous, la peinture est un moyen de communication. Certaines toiles terminées, je me rends compte que le public ne marche pas. Je garde alors l'idée et je change la représentation.
Olivier : Cette remarque est valable pour nous trois.
Zeimert : Il y a toujours un gag. Si les gens ne voient que l'idée du gag sans réagir au premier degré, c'est manqué. Le gag propulse le signifiant : le rire et les larmes. Sans gag, mes toiles sont à pleurer. Si le déclic se fait, c'est le rire. Puis l'inquiétude, peut-être.
Parré : Le gag, au niveau de la démarche, c'est le pourquoi-pourquoi pas. Remise en question, il n'est là que pour faire pivoter l'image vers une autre réalité.
Représentation, signifiant, dérisoire, gag, leur démarche est burlesque. Ils utilisent

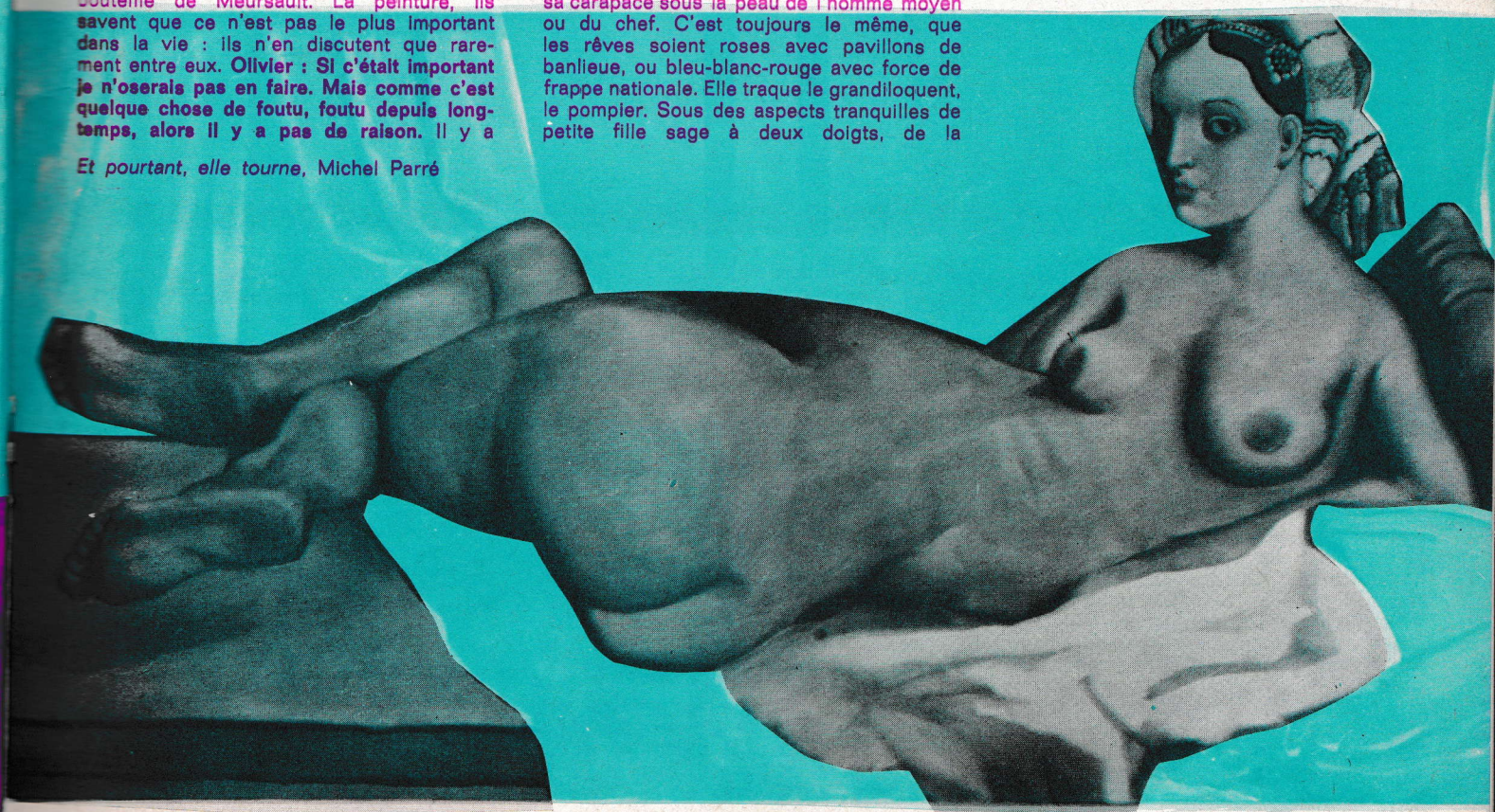




La rue Delambre 300 millions d'années avant J.-C., Olivier **O.** Olivier
Photo Marc Vaux

des images célèbres ou des clichés actuels et détournent la réalité vers des chemins insoupçonnés. Ils piègent, ils violent, ils ridiculisent, et la police du Montparnasse a cent fois raison de lancer ses avis de recherche.
Ils n'exposent pas souvent. **Parré** et **Zeimert** à « La Jeune Peinture », régulièrement, **Olivier** au Salon de Mai, irrégulièrement. Mais les intermédiaires privilégiés restent pour eux les rencontres, les petits cons ou les mecs biens avec qui il est toujours possible de déchiqueter le monde autour d'une bouteille de Meursault. La peinture, ils savent que ce n'est pas le plus important dans la vie : ils n'en discutent que rarement entre eux. **Olivier : Si c'était important je n'oserais pas en faire. Mais comme c'est quelque chose de foutu, foutu depuis longtemps, alors il y a pas de raison.** Il y a des gens que l'on rencontre pour la première fois et on sait très vite, au son de leur voix ou à leur regard, s'ils bluffent en permanence ou si par moment un désespoir surgit entre deux plaisanteries. Olivier est un convaincu : lucidité merdique.
Zeimert, pêcheur de Concarneau, **Parré,** pasteur lubrique de Lady Chatterley, **Olivier,** dandy sorti d'un rêve de Baudelaire. Comme ils ne se prennent pas au sérieux, la peinture est un jeu. Jeu de mots, jeu de formes, jeu de corps, elle peut servir à démasquer le poujadisme (Pierre et Robert) qui montre sa carapace sous la peau de l'homme moyen ou du chef. C'est toujours le même, que les rêves soient roses avec pavillons de banlieue, ou bleu-blanc-rouge avec force de frappe nationale. Elle traque le grandiloquent, le pompier. Sous des aspects tranquilles de petite fille sage à deux doigts, de la puberté, la peinture d'Olivier, Parré et Zeimert verse tranquillement de l'arsenic dans les biberons. Belle peinture, sage, qui s'amuse à parodier l'autre, la « classique » en utilisant les mêmes armes qu'elle : la technique.
Quelles sont les motivations de l'acte de peindre ?
Olivier : La haine. Contre tout ce qui existe, même ce qui est bien. J'insulte en peignant. Même si je peignais des fleurs, j'insulterais toujours. Il y a un ennemi amical auquel je suppose des intentions méchantes et à qui je dis imaginairement : tiens, ça c'est beau et ça t'emmerde.
Zeimert : J'ai quand même peur de gueuler trop fort, je préfère tourner en dérision. Je me fous de tout, mais ma haine est réservée. Moi, j'ai surtout la haine du pavillon de banlieue, du pavillon en meulière.
C'est parfois drôle ou tragique d'être logique ou d'utiliser les mots à la lettre. En politique ça peut donner : loi votée à la veille de la guerre pour interdire les livres étrangers (de l'Allemagne nazie en l'occurrence). 1970 : la même loi est utilisée pour interdire **Pour la libération du Brésil** de Carlos Marighela ou **Tricontinental.** En peinture : au XIXe siècle Géricault peint le Radeau de la Méduse, en 1970 Olivier O. Olivier peint Géricault en pleine mer démontée, palette à la main en train de peindre les paumés du Radeau de la Méduse. Géricault est con, son radeau aussi. Il est sain et salutaire de rire des poncifs, de la censure, des mamelles de Richelieu, d'un habit d'apparat de président de la République, des bains de siège Walter Lécuyer, de « la victoire en chantant nous ouvre la barrière », du retour de l'éléphant prodigue ou du petit Jésus sur la croix.
Ceci en attendant vingt, cinquante ou cent ans, que les petits enfants des écoles viennent en rang par deux pour cracher sur les toiles d'**Olivier,** de **Parré** et de **Zeimert.** Ce serait dommage autrement. Yves Simon

Et pourtant, elle tourne, Michel Parré



NOVAPRESS

UN PETIT TOUR A L'ETRANGER

Les situationnistes sont de nouveau représentés à New York. Le syndicat de la presse underground les appuie et diffuse de nombreux posters situs. Une critique violente des leaders et de la récupération... Tom Hayden, les Weathermen, Lénine, Fidel Castro, tous les dirigeants sont indistinctement jetés dans le même sac avec la virulence habituelle... Si des posters situs en anglais vous tentent vous pouvez écrire à Create Situations, Po Box 491 Cooper station 10003 N.Y. U.S.A. (Vous pouvez toujours lire les 12 numéros de l'*Internationale Situationniste*, un fort volume in-8° de 694 pages et de 35 F en vente à la librairie Actualités, 38, rue Dauphine, Paris-6e.)

Robert Crumb et ses amis de *Zap Comix* s'organisent : ils ne veulent pas qu'on les reproduise trop librement dans la presse capitaliste. Aussi vont-ils monter un syndicat de Comix, parallèle à l'U.P.S., pour surveiller les reproductions de leurs œuvres mémorables.

Par ailleurs, si vous voulez recevoir un échantillonnage de journaux underground américains non sélectionnés vous pouvez écrire en envoyant cinq dollars plus deux dollars pour l'expédition à U.P.S., Box 26, village station New York, N.Y. 10014 U.S.A.

L'Œuf, le journal souterrain de Genève, a des problèmes de parution. Il n'arrive pas à trouver une diffusion parallèle suffisante. Il mérite qu'on l'aide. Essayez d'en vendre. Vous pouvez écrire à Jean Monod, 6, rue des Pavillons, 1205 Genève, Suisse.

Les Freaks de New York et de San Francisco sont en deuil. Bill Graham, le créateur des deux Fillmore, les sanctuaires du rock, a fermé boutique. Il en avait marre d'être traité d'exploiteur et, surtout, le spectacle des freaks aux amphés qui s'évanouissaient chaque soir pendant les concerts lui donnait la chair de poule. C'est le signe d'un reflux. Certes, Bill Graham était un capitaliste et se faisait du blé sur le dos des « hip people ». Mais, en échange, il leur fournissait un point de rencontre, des concerts quotidiens à des prix relativement abordables. Graham a quand même bien aidé le mouvement pop : lors des premiers concerts gratuits du Grateful Dead à San Francisco, il a donné sa caution, équipé le Golden Gate Park de quelques trois cents paniers à ordures et organisé un service de nettoyage. Il avait aussi prêté de l'argent aux musiciens en difficulté. C'est là l'une des principales raisons de son écœurement : beaucoup de musiciens pop se sont transformés en stars qui ne pensent qu'à amasser le blé, à vivre dans les palaces, et à organiser des partouzes ; — en conséquence, et pour tenir le rythme, ils demandent des cachets déments.

C'était débile. « Trois freaks ont essayé d'entrer. Une vingtaine de gorilles leur ont donné la chasse et les ont jetés dehors. Les petits fours et le saumon, l'hôtel Byblos et le café des Arts sont le domaine réservé des vedettes. Ils font la route en yacht. » Voilà le seul commentaire du mariage de Mick Jagger à Saint-Tropez, avec l'élite du pop snob. Paul Mc Cartney, Steve Stills, Eric Clapton avaient amené leurs fringues de soie et leurs négligés dorés. George Harrison et John Lennon, honnêtes, s'étaient abstenus. Un seul bon moment, une jam session démente avec Mick Jagger à la batterie et Steve Stills à la guitare.

Les bootlegs, disques pirates divers, inquiètent énormément les grandes maisons de disques. Ils ont raflé aux Etats-Unis près du quart du marché : un coup formidable porté aux monopoles musicaux. En Allemagne, certains types font encore mieux que des bootlegs, ils copient des disques en vente sur le marché et les revendent moins chers. Les patrons des médias ont décidé de riposter : l'Unesco va adopter un plan de lutte international contre les disques pirates. Après les stups...

Un journal bimestriel canadien vient de faire son apparition : *Mainmise*. Son slogan : branchez-vous. *Mainmise* est bien branché. Dans son numéro trois — qui se présente comme un livre — il parle de Buckminster Fuller, l'architecte fou, proclame l'extase pour demain, fournit un article bien intéressant sur le rock, élucubre sur la pollution, essaie de définir un système d'éducation parallèle, jette les grandes données de la contre-culture. Bref, un ouvrage de base. On ne le trouve malheureusement pas à Paris. Le voyage au Québec et à Montréal commence à valoir le coup. Il y a sûrement des tas de choses à y apprendre. L'adresse de *Mainmise* : 351, rue Emery, Montréal 129, Canada. Le numéro vaut bien ses deux dollars canadiens.

Les amis d'Andy Warhol, éphèbes et snobs super-souterrains de New York qui publient *Interview*, journal de cinéma, ont deux passions : Eric Rohmer, auteur de la *Collectionneuse*, *Ma Nuit chez Maud* et le *Genou de Claire* et, mais oui, Elvis Presley dont le show cinématographique est passé à Paris ce mois-ci. *Interview* se caractérise par un goût, habituel chez Warhol, de la décadence-style-années-folles, les travestis et les perruques bleues, et de longs entretiens avec des metteurs en scène ou des critiques claires et simples que d'aucuns jugeront petites-bourgeoises. On peut regretter le manque d'information sur le cinéma underground. Ecrire à *Interview*, 33 Union square west New York 10003 (abonnement à 3 $ 50).

Friends continue, lui aussi, à sacrifier aux situs dont il publie dans son numéro 28 les remarquables thèses sur la Commune. Debord, Kotany et Vaneigem y soulignaient, avant tout le monde, l'actualité de la Commune : pas de leaders, la fête révolutionnaire. Voir l' *I.S. Friends* publie dans le même numéro un article féroce sur *Rolling Stone*, intitulé : « Jan Wenner (le directeur de *Rolling Stone*) serait un révolutionnaire si ça se vendait. » On y analyse ses positions politiques, ces allers-retours fameux, pour et contre le mouvement, selon les fluctuations du marché. *Friends*, 305 Portobello road, London W 10.

Festivals

Surveiller le 18-19 juin. Il devrait y avoir un énorme festival gratuit à Auvers-sur-Oise avec, au moins, Kevyn Ayles, Pete Brown, Edgar Broughton et bien d'autres groupes qu'on ne connait pas encore. Le 22 juin, festival gratuit autour de Londres ; on ne sait pas où, demander à Friends (969.55.57).

Deux bonnes adresses à Bruxelles : Tabou free press bookshop, 47, rue des Eperonniers, 1000 Bruxelles et Release, organisation d'aide aux freaks, 25, rue des Commerçants, 1000 Bruxelles. Tél. : 02.182952.

Petit tour dans la presse française

Paris

Le n° 5 des Cahiers pour la Folie **publie en première page une « Lettre ouverte au préfet Diebolt », où l'on explique à ce dernier que la parole libre est révolutionnaire et qu'en conséquence, s'il était logique, il ferait fermer les écoles. A noter également une interview réalisée au Centre d'Internement de Sainte-Anne avec le concours de fous bénévoles ainsi qu'une enquête très intéressante sur la toxicomanie.**

Nouveau numéro de la **Veuve Joyeuse**, encore plus rigolo et plus complet que le numéro zéro. Il s'intitule 1-2-3 : journal souterrain pour adultes éclairés, la **Veuve Joyeuse** s'efforce de rattraper son retard d'un seul coup. Beaucoup de Vitalis, plein de bandes dessinées, un triste Labrador anti-drogue, une très jolie dame faussement subversive en page 13 et des textes plus nourris. « De la musique pop... fille obscène, cache tes belles cuisses à ton vieux père... » Tout ça est totalement joli et scandaleux.

Parapluie

Ce journal, qui se veut mensuel, vient de sortir son numéro 4 : un lexique du cinéma underground en France, une lettre inédite d'Antonin Artaud, des informations sur des groupes américains, anglais et français, des bandes dessinées... Toujours à la recherche de local, d'argent et de diffuseurs, *le Parapluie* gîte au 15, bd Malesherbes, Paris-8e.

Nantes

L'anti-merde se propose d'offrir une tribune d'expression libertaire à tous ceux qui se sont aperçus que les clubs de jeunes ne sont que des hospices pour vieillards. A l'origine de ce journal il y a un club, sans chefs, sans animateurs et sans activités imposées. Au sommaire du premier numéro : les récupérateurs de la Commune (les Versaillais se portent bien), sexualité et pédagogie. Dix-huit pages, cinquante centimes, écrire à Alain Verger, 37, rue des Alouettes, 44 - Nantes.

Le Havre

Guili-Guili ment, calomnie, donne la parole aux fous, obsédés et autres débiles, destructeurs et affectueux. Si vous entrez dans l'une ou l'autre de ces catégories, envoyez vos textes à Laurent Capet, 14, rue Bernardin-de-Saint-Pierre, 76 - Le Havre. L'insulte systématique sera la bienvenue. Le n° 8 vient de paraître (douze pages à trente centimes. Tirage : trois cents exemplaires).

Lyon

Guignol, 58e année, fait un sérieux effort de critique et de dénonciation régionales dans son numéro 2 918. De bonnes informations sur les groupes de jazz de la région, notamment sur le Jazz-Club d'Annecy.

Lille

L'Alchimie littérale a des ennuis. *Anciennement dénommé* La Matraque, *ce journal de lycée tiré à 150 exemplaires a le mérite d'être fort mal vu par le proviseur. Pourquoi ? Il avait osé affirmer que l'art n'a de sens que placé dans une réalité « politique ». La poésie n'est pas faite pour les rêveurs, elle est, par essence, révolutionnaire. Ce n'est évidemment pas ce qu'on apprend dans le Lagarde et Michard.*
*Pour écrire à l'*Alchimie littérale *sans danger pour ses rédacteurs, expédier vos lettres et vos poèmes à* Actuel *avec sur l'enveloppe la mention « faire suivre ».*

L'Humidité

Le numéro 3, belles photos, canulars et cette préciosité irrespectueuse héritée du surréalisme et de dada.

Strasbourg

Vivre

Numéro 3, un franc si possible. Tanguy et Laverdure piratés, un excellent petit manuel de libération sexuelle et plein de trucs marrants. Une histoire de racisme et de répression, entre autres : « Les bandes armées de Marcellin viennent de mettre à leur actif un nouvel acte qui les honore : la ratonnade. A Strasbourg. Résumons l'affaire : quatre étudiants algériens cherchent à se faire servir au Motel du Pont de l'Europe. En vain. Après une demi-heure d'attente, l'un d'eux somme le garçon de prendre leur commande. Celui-ci laisse alors apparaître ses sentiments racistes : « Sales bougnoules, etc. » On connaît la chanson. L'un des étudiants, qui connaissait son droit, menace le garçon de porter plainte et affirme qu'il ne sortira pas sans avoir consommé. La scène a pour témoins l'ensemble des consommateurs. Le garçon prend peur et accepte de les servir. Tout semble rentrer dans l'ordre. Mais tout à coup entrent trois CRS accompagnés du gérant du motel. Celui-ci désigne aux flics le plus jeune des étudiants, qui avait assisté passivement à la scène précédente. Les flics, sans autre forme de procès, l'embarquent dans leur voiture. Alors que l'un conduisait, les deux autres se livrent à une véritable ratonnade à l'arrière de la voiture. L'étudiant est roué de coups dans la figure et dans le ventre. Après l'avoir mis en sang, les flics regardent ses papiers : l'étudiant, d'origine algérienne, est naturalisé français et habite en France depuis 8 ans. Les flics décident de l'emmener à l'hôpital, mais dans le service psychiatrique ! Procédé courant dans les dictatures fascistes. Mais les flics tombent mal : un médecin comprend la situation et rédige un certificat détaillé (deux pages). Deux plaintes ont été déposées contre les CRS et le gérant. »

Depuis le 15 mai, un nouveau journal : le Vroutsch. **Un de ses fondateurs explique : « On est quelques mecs d'archi à le faire. Ça sera le truc dingue qui informera sur les trucs vroutsch (chouettes) et ça sera ouvert aux types qui ont envie de dire quelque chose et surtout qui ont envie de faire quelque chose.**
« La distribution se fera de la main à la main (à part quelques libraires sympas). Au programme de notre premier numéro : infos vroutsch et infos birlaff (pluriel de vroutsch !), bandes dessinées originales, Alsa pop, la fête, un poème alsacien de Roger Siffer, les manifestations pour la paix aux States, petites annonces, vibafuck... et plein de petits trucs en quelques lignes. Prix : un franc.
« Comme ça se vendra dans la rue, et surtout dans les grands centres urbains, on est venu vous demander d'en parler un peu pour que les mecs d'ici qui vous lisent soient informés de notre existence. »
Adresse provisoire : Vroutsch, **Ecole des Beaux-Arts (architecture), Place de la République (Strasbourg).**

B.D.

Anathème, périodique de 24 pages (1,50 F) se présente un peu comme **Charlie mensuel** libéré. A remarquer un splendide portrait de Madame Georges : « J'aimerais bien embrasser un gauchiste sur le cul. »

Loesh, mensuel vendu à la criée autour des facs et dans les quartiers mal famés d'une dizaine de villes, où Willem nous offre la belle histoire du roi contestataire qui ne parvient pas à soulever son peuple contre lui. Adresse : 3, rue du Bassi, 13 - Eguilles.

OOps ! est une onomatopée qui exprime la prise de conscience d'un individu venant de gaffer. Tout un programme, d'ailleurs respecté. Pour aider ce journal à franchir le seuil du numéro 0, écrire à Raphaël Himy, 19, rue de la Paix, Casablanca (Maroc).

Hebdo 2000 (1 F ou plus), est rédigé et imprimé par un lycéen de 15 ans dans le style « Spirou flippé ». Contacter Tirfoin, 24, rue du Soleil, Paris-20e.

Le n° 1 de **Zinc** est de loin le plus abouti et le plus délirant de tous. On peut y passer des petites annonces. Envoyer votre courrier 10, rue Charles-Delescluze, Paris-11e.

BÉTON ARMÉ DE BATONS

Toulouse. Un quartier : Bagatelle. Des dizaines d'HLM concentrés là : on y concentre des dizaines de milliers de familles. Le bénéfice se concentre dans une banque avec pelouse et jet d'eau. Justement des pelouses y'en a pas. De la place non plus. La survie dans ces blockaus cancéreux demande une telle résignation que seul les adultes y parviennent difficilement. Les gosses ne veulent plus. Ils colorient le béton à coup de craie, désespérés. Et puis il y a la rue, entre deux bétons. Seulement les autos passent et repassent. Début avril un des enfants se fait accrocher par une voiture : la mort. C'est la cinquième récidive. Une trentaine de personnes décident de prendre en main une partie de la cité et de la détourner pour jouer, rire et courir. Le 7 avril 1971, quelques panneaux de sens interdit et quelques vélosolex bouchent deux ou trois rues. Plusieurs centaines d'enfants vont s'approprier le goudron et le béton, en attendant de tout foutre en l'air. Pendant deux ou trois heures, les grands et les petits vont s'en donner à cœur joie, la rue est à eux. Vers cinq heures, l'acier arrive tenant du caoutchouc à la main.
Sans avertissement les flics tabassent grands et petits. Trois grands sont arrêtés : Daniel Thomas, Patrick Génin, Albino, tous trois membres du Secours Rouge. Deux vont à l'hôpital. Ils n'ont même pas eu le temps de parer un seul coup. Ils n'avaient ni casques, ni bâtons. Deux mois de prison préventive. Toute visite est interdite. Le 27 mai, ils devront répondre devant le tribunal correctionnel de Toulouse de coups et blessures à agent. Le groupe d'information des prisons de Toulouse commence une grève de la faim, le vendredi 21 mai en liaison avec les prisonniers.
Il est interdit de jouer avec des enfants. Sachez-le !

Toulouse : Claude Bibas a giflé un fasciste qui saluait à la nazie en sortant du restaurant universitaire. Il est arrêté et mis en tôle. Seulement il est marocain. Dans ces cas-là, la frontière a un sens aussi, celui d'une prison du Maroc. Il faut empêcher que Claude Bibas soit expulsé.

Note : Aux éditions du Champ Libre, prochaine parution de documents sur la vie pénitentiaire française : **Intolérables, les prisons.** Jules Celma

UNDER-GROUND
Arrivages hebdomadaires
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
Tarantula-Dylan
disques pirates
Librairie « Actualités »
38, rue Dauphine - Paris-6e

26 bis, rue Duquesne, 69 - Lyon-6e.

HYÈRES ET DEMAIN

Les films présentés cette année, enfermés dans leurs contradictions, sont encore très près d'une esthétique traditionnelle. Ils s'éparpillent en expériences individuelles. Schématiquement, on pourrait distinguer trois courants : des films narcissiques d'abord, où l'auteur lutte au corps à corps avec son complexe d'Œdipe ; ensuite, des films qui ne diffèrent de ceux qui concourent à Cannes que par le manque de moyens, puis enfin, un flot de films militants, *didactiques*. Une constante, toutefois, à bien peu d'exceptions près : l'absence du contexte socio-économique, politique et répressif dans les films. L'alternative reste simpliste : un cinéma de jeunes privilégiés désengagés ou un cinéma militant et phraséologue. Rarement un cinéma de rupture, politique parce qu'il revendiquerait cette rupture au niveau esthétique : cinéma d'agression, subversif, débouchant sur l'action à l'intérieur même du film. Le combat lycéen, la pop, la révolte, les banlieues, l'oppression des villes sont absents de ce cinéma de retrait qui entretient la magie rassurante de la chose projetée.

Quelques films ont cependant répondu à cette attente : **Apollon, Prologue, Wladimir et Rosa, le Printemps** et **Une aventure de Billy the Kid.** Les trois derniers, de Godard, Marcel Hanoun et Luc Moullet, étaient présentés hors compétition. Parmi les films militants, il faut tout de même signaler **Do Pincha,** film collectif, une tentative d'explication politique et stratégique du mouvement de la Guinée-Bissao. Le film d'A. Mekas sur Cuba (**Companeros companeros**) et surtout **Biladi,** sur les camps palestiniens, sont de loin les plus aboutis.

Prologue, du canadien Robert Spry, se présentait d'emblée comme « différent » : tous les phénomènes de la nouvelle gauche apparaissent dans ce film, nouvelle culture, pop, presse underground, pacifisme, violence, politique, drogue, jouissance, communes, etc. L'histoire : un garçon crée un journal-expérience. Une fille partage l'expérience. Leurs rapports sont cautionnés par une insertion dans le mouvement de contestation ambiant, avec la nécessité d'un choix. Continuellement plongé dans le réel, il participe aux manifestations lors de la convention démocrate de Chicago, rencontre Abbie Hoffman, Ginsberg, écoute Jean Genet... Elle, fatiguée des manifestations et du militantisme, choisit le retrait et va partager la vie d'une commune tournée vers le mysticisme, le macrobiotisme, la sagesse orientale, ce qui lui donne mauvaise conscience. Elle rejoint la ville, son ami. La confusion idéologique affecte et détermine les rapports du couple, le travail, la liberté des gestes, les rapports avec les parents. Une remise en question continuelle naît d'une prise de conscience politique empirique et de la confrontation avec la répression bourgeoise. Militantisme ou sagesse orientale ? Ce film d'un cinéaste de dix-neuf ans est à l'image de nos débats.

Apollon est un film de combat : c'est la reconstitution de la grève qui affecta l'imprimerie Apollon à Rome pendant une année. Occupation, solidarité de la population, provocations policières, manifestations de rues filmées en direct : une sorte de western politique et social, une action filmée en vue d'une réflexion idéologique. **Apollon** est le produit d'un travail collectif d'ouvriers, de cinéastes et de militants.

Avec **Wladimir et Rosa,** Godard renoue avec **La Chinoise, One plus one, Week-end** ou **Le Gai Savoir** : Il prend pour prétexte le procès des huit de Chicago après les manifestations de la convention démocrate. Les huit — Jerry Rubin, Abbie Hoffmann, Bobby Seale, etc. — décidèrent de faire le procès de leur procès en le tournant en mascarade. Le film est une réplique de ce procès théâtral, donc parodique, outré, raturé. Il adopte le même parti-pris de provocation spontanéiste que les accusés, insérant dans ce contexte les militants de divers mouvements de libération, celui des femmes, V.L.R., le Black Panther Party,

D.R. *Photo extraite du film « Prologue ».*

et même des manifestations extérieures de la révolte, la pop music par exemple. Parallèlement, il y a la remise en question par Godard du « moyen cinéma ». C'est là que le film est révolutionnaire : loin d'un cinéma contestataire que la bourgeoisie produit et consomme elle-même.

Marcel Hanoun, auteur de cinq longs métrages jamais distribués, est le type même du cinéaste injustement méconnu, voire inconnu. Il explore de film en film les éléments qui déterminent l'homme et ses sentiments. Dans **Le Printemps,** pas de récit, un film ouvert comme un jeu de miroir qui réfléchit l'image, les sens. Volontairement dénudé, débarrassé de toute anecdote, de tout sentimentalisme : il donne à voir.

Une aventure de Billy the Kid, de Luc Moullet, lui, donne à rire : un rire démesuré, dérisoire, inattendu. Un super faux-western, une gigantesque bande dessinée.

Hyères : une concentration d'œuvres venues du monde entier, qui permettent de confronter les chemins que prend le jeune cinéma, de connaître ses préoccupations esthétiques et politiques. Cette année, nous avons découvert le nom de Jacques Robiolles, ami de Philippe Garrel et autres « underground français », dont le film a obtenu le grand prix.

Paul Alessandrini.

Graziella Martinez reprend « Gisèle », à partir du 14 juin au Centre Américain. Au fur et à mesure, sa petite troupe s'augmente. Ils sont aujourd'hui une trentaine les groupes Musica Electronica Viva et Maajun au sommet de leur forme et dans l'une de leurs rares apparitions, des danseurs, acteurs, musiciens, light show (Barved Zumizion), à la poursuite du spectacle total.

Si Daevid Allen trouve une période lunaire faste, les Parisiens auront peut-être la chance de voir, en juin, au Théâtre de la Musique, un spectacle gigantesque comprenant le Gong, trois films, Barved Zumizion, Graziella Martinez, une vente massive d'objets artisanaux de toutes sortes, et bien d'autres merveilles. Surveillez les programmes.

A Nevers, le 11 juin (Maison de la Culture, 21 heures) : Musica Electronica Viva et Barved Zumizion et de leur spectacle consacré aux « Cinq Eléments ».

Fête tous les soirs autour du Centre Américain du 7 au 12 juin (192 bd Raspail) - Musique à Denfert-Rochereau, Savary et le remarquable ridiculous theater au Centre américain. Free et Pop à l'école spéciale d'architecture. ANE PAS MANQUER

Une machine à écrire, une grue, des bagnoles, des drapeaux et des flics : la vie quotidienne adopte la violence dans les dessins de Marck Halter (1) dont un nouvel album — Le quotidien — vient de sortir (2). Marck Halter a illustré plusieurs numéros d'Actuel : une saine référence.

(1) Galerie Reichenbach, avenue Matignon, jusqu'au 5 juin. (2) Edité par Reichenbach.

L'Empire des mille planètes,
de Mezières (Dargaud)
Edition en album de la bande dessinée de J.-C. Mezières et P. Christin parue dans *Pilote* : un fantastique futuriste et moyenâgeux, avec Valérian l'agent spatio-temporel et Laureline sa fausse maîtresse. A paraître (nous l'espérons) une nouvelle aventure de Valérian, *le Pays sans étoile*, une prodigieuse guerre des sexes qui se termine dans l'hétérosexualité. Toujours chez Dargaud, le tome II de la *Rubrique à brac* de Gotlib vient de sortir.

Le Silence, après
de Catherine Breillat (F. Wimille, éditeur). Elle a vingt et un an, elle est blonde, belle et élancée. Elle n'aime pas tant les vrais éditeurs. Elle a publié son deuxième roman, **le Silence, après,** chez son mari qui s'est transformé en faux éditeur pour l'occasion. Avec son short, ses fleurs artificielles et son livre, elle tourne dans les rédactions, organise une petite propagande sur sa bonne mine et colle elle-même ses affiches sur les murs du Quartier latin. Le roman est tout d'érotisme et de lyrisme, entrecoupé de calembours douteux, une histoire qui n'en est pas une — et séduisante pourtant. Tout cela est bien curieux.

Manifeste électrique
La génération électronique attaque les littératures écarlates. A paraître aux éditions du Soleil Noir : Manifeste électrique aux paupières de jupes. *A la galerie « Le soleil dans la tête », rue de Vaugirard, projection de films underground de Jean-Claude Machek, Matthieu Messagier, Michel Bulteau et Zéro Biann (cf.* Cahiers noirs du soleil, *n° 4).*

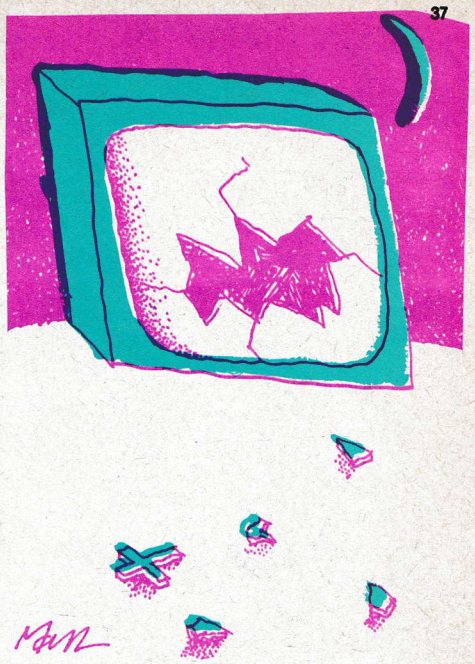
LIBRAIRIE

Voilà : le Planet News *de Ginsberg est sorti. Edition bilingue, comprenant les derniers grands poèmes d'Allan Ginsberg comme Wichita Vortex Sutra, Kral Majales, The Change, TV Baby Poem... (Bourgois, 33,60 F, prix dur). Sorti aussi, un 10/18 sur* La Science-Fiction au Cinéma *qui vaut le coup et 9,80 F.*
Arthème Fayard, l'éditeur psychédélique du jour, a publié Le Livre du Chanvre. *Il sort aujourd'hui dans la même collection (« L'Expérience psychique » dirigée par Jacques Brosse, qui semble être une bonne tête) le livre d'Alan Watts* Joyeuse Cosmologie *: les commentaires une autre fois. A propos de Watts, son livre* Amour et Connaissance *ressort 5 F moins cher dans la collection « Méditations » de Gonthier. On peut lire ce livre, quoi qu'on pense de ce type, faiseur ou philosophe très éclairé. Pour en revenir à Arthème, ils vont publier aussi le* Politic of Ecstasy *de Timothy Leary. Captivant aussi le dernier album des aventures de Buleberry* La Piste des Sioux *du dessinateur Giraud. Bon western (Dargaud, 8,75 F).*
Toujours dans le domaine des psychovitamines : chez Payot, Le Haschich en Egypte *de Sami Ali. Peut être lu par tous : ethnologues, sociologues, psychanalystes, consommateurs, Egyptiens, juges, etc. L'auteur ne donne pas d'appréciations mystiques ou philosophiques, simplement la description de l'intoxication, l'historique du problème, l'étendue du phénomène, les modes d'utilisation, etc. On voit apparaître un autre système de valeurs, dans lequel le haschich signifie la santé, comme l'alcool chez nous (vous savez : le grog, le sang du Christ, « on voit plus de vieux ivrognes que de vieux médecins » et la suite). Edité chez Payot, 29,70 F.*
Si vous achetez tout ça, il va falloir réduire vos dépenses en disques. En principe, doivent encore paraître ce mois-ci : Krishnamurti La révolution du Silence, *R.D. Laing* La Famille devant la Santé et la Folie, *Herman Hesse* Roshalde, *Leonard Cohen* Favorite Game *et trois Science-Fiction (*Faune de l'Espace *de Van Vogt,* Nova *de Samuel Delany et* Rayons pour Sidar *de S. Wul).*
S'il vous reste encore quatre sous, il y a la réédition en fac-similé des Mémoires *de Kroptokine, beaucoup plus valables que les autres, hélas beaucoup moins lues. L'éditeur est Stock, recordman des prix dans le domaine du livre courant. Un roman d'Adrian Mitchell, écrivain anglais,* Le garde du Corps, *au tranquille prix de 25 F pour 180 pages. La lecture de ce livre revient à près de 0,15 F la page : c'est un peu raide. A part ça c'est un bon roman. Dernière nouvelle : pour bientôt, sortie en 10/18 du* Kaddish *de Ginsberg.*

Docteur Hugo Z. Hackenbusch

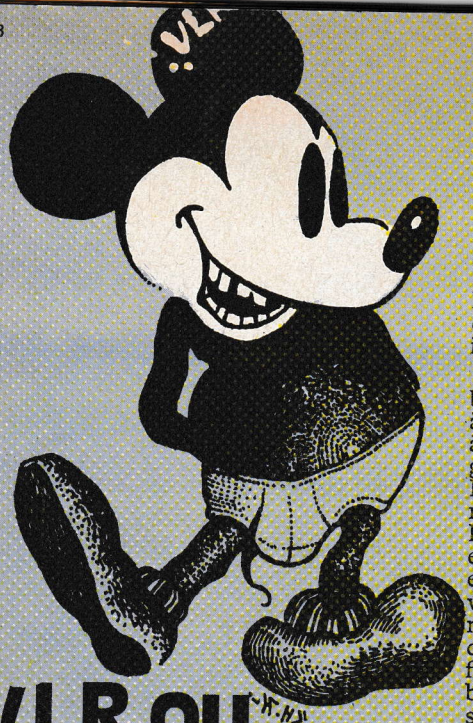
Polac Mort ou Vif

Passer sa vie à l'ORTF, voilà qui exige un sérieux entraînement : il faut vivre le froc sur les talons sans faire de faux pas. A ce prix, le derrière offert à tous les coups de botte, on obtient généreusement le droit, rétribué, de se taire. Michel Polac fait partie de cette noble institution depuis vingt ans. Ce qu'on lui reproche aujourd'hui, à la direction, c'est de ne jamais avoir chanté en chœur avec Jean Dutourd, Jacques Chabannes et Guy Lux. Auteur de deux livres et de deux films, sincèrement écœuré, Michel Polac s'est vu obligé, tout récemment, de remettre sa démission. Il avait osé, lors de son *Post-Scriptum*, parler de l'inceste et défendre le très beau film de Louis Malle : *Le souffle au cœur* (qui paradoxalement représente la France à Cannes). Il reçoit plus de cent lettres par jour d'auditeurs indignés par la connerie des oukases gouvernementaux. Toute censure, quelle qu'elle soit, est profondément *malsaine, stupide* et *dégradante*. Laisser passer en silence de telles atteintes au droit de parole le plus élémentaire, c'est se préparer sous peu à réapprendre par cœur les vingt et un points de la milice du général Darnand, sous le règne de Pétain. A moins que vous ne préfériez des lendemains qui déchantent, même si vous étiez en désaccord avec Michel Polac, par principe, apportez lui votre soutien en écrivant à *Post-Scriptum*, 12, rue Roger-Bacon, Paris-17e.
Michel Polac dit : « La télévision façonne les gens. Aujourd'hui, c'est le temple du conservatisme, la gardienne des préjugés, des tabous et de la médiocrité. *La Revue des deux Mondes*, plus personne ne lit ça, he bien ce sont les mêmes gens qui collaborent à l'ORTF, Charensol, Boisdeffre, etc. Alors, évidemment, quand je dis que Montherlant est un immonde personnage et qu'il n'est pas aussi génial qu'on le prétend, je choque la direction. L'autre jour, juste avant *Post-Scriptum*, on passait *La ville dont le prince est un enfant* : je trouve que c'est sale, dégueulasse, honteux. Moi, j'ai parlé du *Souffle au cœur* qui est beau, sain, franc. On m'a donc interdit. Je dois avouer que *Post-Scriptum* est une erreur de la direction : on m'avait demandé de faire *On en parle* de Jacques



Chabanne et j'ai au contraire essayé de ne pas endormir les gens. Dès la première émission, je pensais qu'on me la supprimerait. De toute façon, j'étais en sursis depuis mai 1968. Jusque là, c'est vrai, j'ai toujours été diplomate, j'arrivais à laisser dire pas mal de choses, mais avec prudence. Tu comprends, si je fais de la télé ou de la radio, je le fais dans des conditions objectives de réalisation possible. La provocation qui consiste à se faire interdire avant même d'ouvrir la bouche me paraît inutile. Il faut savoir ruser, même si on est dégoûté par la bêtise et le conformisme. Ce que je reproche à beaucoup de gens, c'est de ne pas savoir utiliser la ruse. La ruse est l'arme des gens qui sont minoritaires. En France, un certain esprit de liberté est minoritaire : s'il veut s'exprimer, qu'il en prenne les moyens. A l'ORTF, il n'y a pas réellement d'interdictions : elles sont transmises de bouche à oreille. Il y a quelques textes qui parviennent sur le bureau du directeur, mais personne n'a le courage de les communiquer à la presse, ce qui serait la moindre des choses. Ces directives seraient parfaites en Espagne. On m'en a communiqué quelques-unes de vive voix, j'ai demandé une note écrite, on ne me l'a jamais envoyée. L'hypocrisie me dégoûte. Je ne suis pas une potiche et j'ai envie de dire ce que je pense. M. de Bresson trouve que l'information est dangereuse et qu'il ne faut pas trop informer les gens : ce n'est pas mon point de vue. Les dramatiques elles-mêmes doivent se terminer maintenant d'une façon positive et joyeuse, tu sais, le style Pétain teinté de réalisme-socialisme : les belles histoires de la nature, la famille heureuse et la joie.
» Les réalisateurs, à l'ORTF, passent leur temps à demander des permissions : « M'sieur, je peux aller faire pipi ? » Leurs dramatiques sont censurées au scénario, ils pourraient s'en contenter, eh bien non, il y en a qui vont demander à M. Henry Spade, qui n'y comprend rien, de visionner leurs rushes pour être sûrs de ne pas avoir de pépins. Quand on en arrive à baisser sa culotte comme ça, c'est bien sûr inquiétant. J'ai sans doute cherché à durer, oui, mais j'ai toujours dit merde quand j'ai eu envie de dire merde. »

Propos recueillis par Patrick Rambaud



VLR ou l'auto dissolution

**V.L.R. (Vive la Révolution)
venait des très lointaines plaines
du sectarisme maoïste.
Après bien des détours et tanguant
fortement sous les coups
de la vie quotidienne,
cette organisation occupa une place
de choix sur le front de l'idéologie
anti-autoritaire, avec son journal**
Tout **et ses prolongements
dans les fronts de libération
des femmes et des jeunes.
Refusant de devenir
de la viande fumée,
ils se sont sabordés avec entrain,
histoire de repartir
un autre jour d'un autre pied.
Un compagnon de route
les salue au passage.**

Je ne suis pas de V.L.R. ; mais je suis de leurs copains. On a bourlingué ensemble en essayant de s'extraire du monde opaque et bête de la répétition politique. On a essayé, on s'est trompé, de temps en temps on a mis en plein dans le mille : bref on a vécu ensemble en essayant de ne point trop s'engloutir dans le cycle inexorable de la survie. Maintenant ils se dissolvent, ils le disent : le monde gauchiste et apparenté est en émoi, analyse, conjecture. Que veut dire cette décision de ne pas persévérer dans son être, de balancer un sigle et une organisation qui apparemment faisaient leurs preuves, trouvaient leur place dans le jeu complexe et terriblement simple de la partie gauchiste. A ma droite la Ligue communiste, groupe stable, futé et pas trop déroutant en somme : c'est le courant gauche de 1917 et de la IIIe Internationale, avec dans la tête et dans le cœur le projet d'une révolution enfin pure et dure, bolcho, oui, mais vraiment pas pour la frime des dégénérés de l'appareil.

A ma gauche les spontex, les maoïstes anti-autoritaires, fixés sur le flic et la barre de fer, héraults de la nouvelle résistance contre les petits chefs, la France du fric et du fisc, l'amour du peuple comme viatique et les grosses couilles comme emblème. Les copains de V.L.R. n'aimaient pas ce dilemme en forme d'ultimatum. Le bolchovico-stalinisme ne leur disait trop rien. Alors : ben mon pote c'est le grand zéro, si on veut que ça change, c'est tout et tout de suite.

On n'est pas sérieux quand on a vécu Mai, qu'on est maoïste et qu'on-veut-servir-le-peuple et ne pas colmater ses envies. Mais quelle naïveté, vous étiez un peu cons ! Mes frères en non-vie, mes collègues en songe creux, mes camarades en militantisme, vous en avez eu assez du grand enfermement de la politique, cette plongée glauque dans le monde de l'ennui, cette algèbre de l'abstraction où s'annihilent les ressentiments, les rancœurs, les translucides matins de la force, de la joie et de la désespérance, allé-savoir infailliblement condamnés par la quotidienneté de l'abandon flasque et les édits contraignants du sérieux.

A quoi assistons-nous depuis Mai ? A la dissolution, à la putréfaction de toute l'ancienne idéologie dominante. Sur ce processus vient se greffer un discours, une explication, un commentaire : le gauchisme. Le gauchisme exprime **sous une forme politique** la mollesse qui s'est emparée du grand corps français. Mai fut une immense expulsion collective des mauvais objets qui encombraient et infestaient la société marchande. Prise de parole, a-t-on dit, mais, faudrait-il ajouter, dans une langue étrangère, le langage politique. Forcément, c'était le seul par lequel les masses pouvaient signifier leur dégoût, leur impatience, leur espérance. Le gauchisme était accepté pour autant qu'il représentait une rupture avec les idées, les comportements et les symboles d'une société exécrée. D'accord pour le drapeau rouge et le drapeau noir si ça veut dire ras le bol. Comme la société est toujours aussi dégueulasse, que la connerie se pavane et que la crapulerie régente, les mouvements de révolte prolifèrent et ne pourront que proliférer. Gauchistes et pouvoir bourgeois triomphent dans la même ignorance : c'est nous, c'est eux. La vision policière de l'Histoire chère aux bourgeois

La Bêtise agressive

Une chambre d'hôpital dans un service spécialisé de traumatologie ; la pathologie du fracas, de la grosse baffe avec une barre de fer et de l'accident d'automobile — belle-mère et week-end. Un copain est étendu sur un lit, les deux avant-bras brisés, le crâne ébranlé. A son chevet, avant l'anesthésie, un autre copain a l'épaule gauche curieusement déformée par une luxation. Le premier est une victime d'Ordre Nouveau à Paris, le second est une victime des militants du P.C.F. au Mans. Voilà pour le vécu. Première évidence : les gars du Parti cognent moins fort que les fascistes. Seconde évidence qui répond à la première : les gars du Parti étaient plus nombreux et se gênaient dans leurs opérations de représailles. Et puis la violence de masses est moins raffinée que la haine individuelle.

Le gauchisme émergeait à peine des brumes de la littérature, réalité balbutiante et indécise, que les dirigeants du P.C.F. se raidissaient déjà, excluaient à tour de bras leurs jeunes et leurs étudiants. Comme si vraiment on en voulait à leur place, à leurs grosses voitures noires sinistres, à leurs costards-cravates grisâtres de bureaucrates, à leurs gardes du corps et au mouvement de leur Histoire qu'ils arboraient en souriant à la boutonnière. En mai 1968, la première réaction de *l'Humanité* fut, comme souvent, la bonne : « l'anarchiste allemand Daniel Cohn-Bendit » y était traîné dans la boue, dénoncé comme un flic objectif, ennemi du n° 1 de la classe ouvrière (entendez le P.C.F.). Le temps d'un défilé et de quelques journées glorieuses, le Parti mit une eau légère dans son gros vin rouge. Le printemps 1968 dépassé, on revint à la charge, grinçant d'invectives, moulinant dénonciations et mises en garde. C'est qu'il fallait encore se méfier du feu de paille, de l'eau qui dort et des éclats de la spontanéité. La bêtise se fit médisante mais resta calme : le P.C.F. rongeait son frein et retenait ses gros bras. La contre-attaque n'allait pas jusqu'aux coups. Il fallait attendre l'épuisement du gauchisme en ses excès divers. Quand la Nouvelle Résistance Populaire eut fait bien rigoler, que la générosité et l'invention eurent tourné court sous les coups parallèles des bureaucraties partisanes et de la répression, et le mois de mai sombré dans les souvenirs de guerre, le temps des grincements de dents céda devant la tactique du coup de poing sur la gueule. Les cortèges gauchistes furent tenus à l'écart des défilés du Parti et de la C.G.T., puis isolés par de robustes services d'ordre. L'opinion acceptait ces méthodes. Desséchés, chaotiques, les spasmes groupusculaires n'intéressaient plus grand monde. Le gauchisme et le communisme orthodoxe avaient définitivement rompu. L'amalgame était consommé, il n'y avait plus ni maoïstes, ni trotskistes, ni anarchistes, P.S.U., ni même C.F.D.T., il n'y avait plus que des « ennemis gauchistes ».

Maintenant tout est clair : la bêtise agressive triomphe. Les profanations ridicules des tombes où dorment les empereurs sanctifiés du P.C.F. ont fourni un merveilleux prétexte. Provocations ou enfantillages, ces barbouillages tombaient à point. Une grave réunion du Bureau politique fixa la ligne : refus du dialogue, expulsion des gauchistes, violences physiques. Le P.C.F. est explicite : il se veut un parti de l'Ordre.

C'est pourquoi aux portes des usines, à Billancourt, au Mans, à Cléon, devant chez de Wendel et S.K.F. à Paris, dès que le flot des ouvriers est passé, que les travailleurs tournent le dos, les militants du P.C.F. fondent sur les gauchistes. Ayant pris quelque retard quant à la dynamique révolutionnaire, le P.C.F. entend-il être un pas en avant dans la répression ? La démocratie véritable avance à coups de poing.

B. K.

Dim : les dessous de la consommation

A pied, à cheval, en voiture et en scope, voici les collants Dim sur des cuisses charmantes — adorables dessous de la consommation. C'est une usine d'Autun, parmi des dizaines en France et à l'étranger. Dim a décidé de fabriquer des slips. Les ingénieurs d'organisation réclament un centre de formation pour les ouvrières : entre 150 et 180 filles de 18 à 25 ans, un entrepôt attenant à l'usine d'Autun, lumière artificielle, murs de tôle ondulée, système Taylor et chronométrage. On recycle d'anciennes ouvrières, on recrute les jeunes paysannes des environs. Elles apprennent pendant six semaines un travail monotone et décomposé, encadrées par de petites cheftaines sorties du rang. Les cadences sont énergiques, les pieds et les mains mobilisés par la machine qui surchauffe l'atmosphère.

Les futures ouvrières logent dans un foyer, H.L.M. aménagé, à six dans trois pièces. On se partage difficilement le frigidaire et la salle de bain, on est cependant frappé par le modernisme au sortir des masures paysannes, et reconnaissant à la direction qui fournit les petits déjeuners. Il n'y a pas de serviettes hygiéniques : les déchets des bas Dim font l'affaire. Une jeune fille doit être sage : toutes les visites sont interdites, et celles qui ont préféré recevoir un ami dans leur chambre plutôt qu'à l'arrière d'une Deux chevaux ont été mises à pied. Les autres pratiquent parfois une homosexualité de pensionnat qui sauvegarde les apparences à défaut de la morale bourgeoise.

L'apprentie est encore privilégiée : quarante-quatre heures par semaine, mais dix minutes de pose qu'on ne lui accordera plus à l'usine, une boîte à suggestion pour recueillir les revendications, et le droit de poser des questions. Une ancienne ouvrière recyclée dit : « C'est la première fois qu'on nous traite comme des êtres humains. » Plus tard, elles toucheront 1 000 francs par mois — un tiers de plus que les autres travailleuses de la région —, enserrées dans leurs horaires, hantées par les cadences, bouffées par les mômes et le mari. Elles risquent pour leurs vieux jours un déséquilibre psycho-moteur dû à leur travail. Elles ne se plaignent pas : « C'est plutôt un bon boulot. » L'exploitation est quotidienne, accablante : c'est un destin sans scandale ni accident du travail. On ne se révolte pas, on se méfie des syndicats qui vous ignorent. Quand c'est insupportable, on s'aménage une crise nerveuse. Prévenante, la direction organise des distributions gratuites d'équanil. Au centre d'apprentissage d'Autun, personne n'a jamais vu un gauchiste ni un flic.

Michel-Antoine Burnier

Agence Mali-Mélo

Quatre Maliens avaient constitué une « Section malienne de la Quatrième Internationale » (pour être précis : l'Internationale « posadiste ». Ne pas confondre...) et publiaient un journal. Inculpés de « constitution d'association secrète », ils sont condamnés à trois ans et deux ans de prison ferme.

Dessins de Christian

Pour Politique Hebdo

Léo Ferré aux Halles vendredi 4 juin à 22 heures au pavillon 10 des Halles de Baltard.

Quand vous faites naufrage, que ça fasse au moins des ronds. C'est la version Politique Hebdo du baroud d'honneur. Léo Ferré s'est proposé pour un gala. « Je chanterai à l'œil, le prix des places sera pour votre canard. » Ferré, c'est pas d'hier. C'est même d'avant hier. Politique Hebdo c'était pas marrant non plus. Voilà qu'ils nous invitent moyennant finance le 4 juin au soir (paraît que ce sera donné, en solde presque). Entre 22 h et les couvertures, sous un pavillon des Halles. Une relique aussi. Et c'est pour ça que la soirée Politique Hebdo pourrait avoir une sacrée gueule, le grande gueule de Ferré ouverte au milieu de ces Halles qu'on va démolir pour faire un drugstore pompidolien.

— si il y a du bordel, il y a des meneurs — recoupe étrangement la fixation sur des schémas ossifiés de l'avant-garde, trésors de tous les groupes révolutionnaires : si ça bouge, c'est que nous existons, nous les catalyseurs, les ferments, les détachements avancés du peuple. Tout ça parce que à chaque fois qu'il y en a marre, chacun se sert de la panoplie révolutionnaire.

Seulement cette efficacité du gauchisme n'est pas du tout celle imaginée par les gauchistes ou leurs adversaires. L'impact du gauchisme ne consiste pas dans l'énoncé d'une politique, avec sa stratégie, sa tactique, ses mots d'ordre et son programme, mais dans sa nature insaisissable, feu follet de la remise en cause de la vie telle qu'elle va, quand il est passé par ici, il repassera par là, espèce de signifiant baladeur, qui imprime la contestation comme une vérole au flanc de la société bourgeoise et exprime la désagrégation des anciennes valeurs établies. Ce divorce entre le rôle objectif de maturation du gauchisme et la précarité de la représentation politique qu'il est capable de secréter, V.L.R. a eu l'immense mérite de le voir et de le poser comme problème à résoudre.

Ce fut leur mot d'ordre central : « Combler le fossé entre la France sauvage et le gauchisme. » Cette orientation est à la base du journal **Tout**, dont l'originalité et la fécondité viennent de ce que c'est un lieu de parole, c'est-à-dire un lieu où le contenu de l'énonciation importe moins que le fait que ça s'énonce sans censure. A la limite, peu importe qu'on soit d'accord ou pas sur ce qui est dit : la revendication d'une autre vie, libérer les tabous de toutes sortes, sexuels, familiaux, syndicaux, politiques, etc. Bien souvent, ce n'est pas rigoureux, voire délirant, apparemment il y a un déphasage entre la revendication de se prendre en charge, son sujet, sa vie, son bonheur, son épanouissement et le projet toujours maintenu d'une révolution sociale qui seule pourra résoudre collectivement les problèmes de chacun. Mais au moins les aspirations, même si elles sont contradictoires, ne sont pas refoulées, au nom de je ne sais quelle idée toute faite de la ligne juste. C'est énorme.

Seulement V.L.R. a les défauts de ses avantages. Collant au plus près au mouvement réel du processus de transformation, il en exprime mais en subit les détours, les zigzags, les percées, les reculs, les illusions, les brusques moments d'exaltation et les retombées dépressives. De fait V.L.R. s'est dissous dans le mouvement bien avant qu'il ne déclare formellement son auto-dissolution.

En fait la dissolution de V.L.R. indique le point de départ d'une phase qualitativement supérieure dans le développement du mouvement révolutionnaire. D'où faut-il partir ? Du mouvement réel, des demandes, même confuses, même informulées, écouter et non pas forclore les désirs. Mais cela ne suffit pas. Il reste une tâche énorme : constituer un ensemble de référents positifs qui puissent arrêter la marche inexorable de la société française vers sa dégradation complète (qui peut prendre à l'occasion la forme du fascisme).

Par sa décision d'auto-dissolution, V.L.R. signale les termes de l'alternative et exige sa résolution positive. Continuons camarade.

Jean-Paul Dollé

global village news

Jim Haynes

Ce numéro d'**Actuel** est consacré à la route, n'est-ce pas? Il serait plus facile de se balader dans les villes si le stop y était coutumier et si plus d'automobilistes prenaient des stoppeurs. J'ai une suggestion : automobilistes, si vous désirez partager votre voiture, découpez un carré blanc avec un cercle rouge au milieu, et collez-le sur votre vitre. C'est un moyen d'informer le monde que vous êtes un « automobiliste sympa ». A présent, que les autostoppeurs portent un brassard blanc (le cercle rouge est facultatif). L'autre jour, j'ai traversé Paris dans une voiture vide. J'aurais bien voulu prendre quelqu'un, mais comment m'y prendre ? Si je m'étais arrêté à une station de bus et si j'avais proposé aux gens de monter, ils m'auraient pris pour un fou. Mais si j'avais vu quelqu'un avec un brassard blanc, je l'aurais pris immédiatement. Pourquoi un brassard blanc ? Un brassard noir est synonyme de mort et de deuil pour beaucoup. Donc, le blanc pourrait signifier la vie. Et puis le blanc se voit mieux la nuit.

Une Suédoise de mes amies, très belle et très sage, veut transmettre ce message : « Tous les freaks devraient sourire. Particulièrement quand on les photographie ainsi toute photo, publiée ou non, montrerait que nous sommes des gens heureux. » Combien d'entre vous se sentent des Terriens et des Terriennes ? Quand quelqu'un me demande ma nationalité, je réponds la Terre. (Bucky Fuller suggère que nous sommes sur un vaisseau spatial nommé Terre.) Je possède même une carte pour le prouver. Si vous pensez comme moi, vous pouvez vous inscrire au « Registre international des Citoyens du Monde », 155, rue Lacepede, Paris-5e. La carte coûte dix francs, qu'ils emploient à diffuser leurs idées.

Quelques-uns de mes amis veulent créer une « école » d'un nouveau genre, fondée sur l'échange **gratuit** des idées et des connaissances. C'est une idée très simple et très belle. Nous voulons trouver une petite boutique où chacun pourra faire la liste de ses connaissances et de ses besoins. Nous essaierons de mettre en rapport ceux qui ont besoin d'une connaissance avec ceux qui la possèdent. Par exemple, j'ai besoin d'apprendre le français. Je veux trouver quelqu'un qui m'apprenne le français quelques heures par semaine. Parmi mes connaissances, il y a la langue anglaise. Je serais disposé à apprendre l'anglais à quelqu'un. **Nous n'échangerions pas d'argent.** Si vous avez des informations, des idées, de l'argent ou de l'énergie pour mettre ce projet à exécution, contactez-moi à **Actuel.**

Et maintenant une petite citation de Buckminster Fuller. « Nous devons nous débarrasser de la notion absolument spécieuse selon laquelle tout le monde doit gagner sa vie. Aujourd'hui un homme sur dix mille est capable de faire un pas en avant technologique de nature à faire vivre tous les autres. Nous inventons sans cesse de nouveaux emplois à cause de cette idée fausse. Chacun travaille à quelque corvée pour justifier son existence, selon la théorie darwinienne-malthusienne. Nous avons ainsi des inspecteurs d'inspecteurs, et des gens qui fabriquent des instruments pour permettre aux inspecteurs d'inspecter les inspecteurs. La vraie tâche de chacun devrait être de se remettre à étudier et de penser ce qui lui passait par la tête avant que quelqu'un ne vienne lui ordonner de gagner sa vie. » Quand je prends le métro et que je vois la jeune fille qui poinçonne les tickets toute la journée, j'ai envie de pleurer. C'est un crime. Quel est le sens de sa vie ? Les transports publics devraient être gratuits, et cette jeune fille devrait être en train de voyager autour du monde, d'explorer, de grandir, de rire, de répandre la joie et le bonheur, et non en train de poinçonner des tickets stupides dans une boîte étouffante. Pour avoir une idée de la révolution sexuelle vue par un Français « innocent », vous pouvez lire « Les Folies du Sexe au Danemark », de Jean-Claude Lauret (éd. André Balland). Et si vous voulez le point de vue d'une femme libérée, je vous recommande l'interview de Betty Dodson dans **Evergreen** de février (j'espère qu'**Actuel** en publiera une traduction) : « Si les femmes trouvent les productions érotiques dégradantes, c'est que le sexe est dégradant à leurs yeux. Si une femme n'a eu que des expériences sexuelles négatives, les images sexuelles lui paraîtront dégradantes. La solution n'est pas de supprimer l'art érotique et le sexe, mais de tirer du plaisir de l'un et de l'autre. »

Pendant que nous parlons de sexualité, je tiens à annoncer pour bientôt la sortie chez Laffont du livre de Germaine Greer, « La Femme eunuque », qui va provoquer une belle explosion. La femme a été progressivement châtrée et réduite à son fragment « féminin ». Germaine Greer appelle les femmes à reconquérir une sexualité active. « De toute façon, les hommes sont fatigués d'avoir toute la responsabilité des avances sexuelles. Il est temps de les en délivrer. Passez une jambe autour de votre mec, et vous aurez fait un geste politique. Vous aurez pris le contrôle de votre sexualité. »

« Les possessions finiront par vous posséder. » Je me cite moi-même. Cela ne s'applique pas qu'aux choses, mais aussi aux êtres humains. Personne ne possède qui que ce soit. La plupart des gens pensent que « l'amour » est une sorte de propriété. Je l'aime, donc elle ne doit ni regarder, ni parler, ni sourire à quelqu'un d'autre. C'est complètement idiot. Si j'aime une personne, je la respecte, je veux qu'elle soit heureuse. Elle est libre. Je n'ai plus de place, il faut que je termine. Soyez heureux, souriez beaucoup.

Jim Haynes

AVIS

Un numéro double et spécial d'**Actuel-Nova press,** daté juillet-août, paraîtra dès la fin de ce mois de juin. Prix : cinq francs. Deux parties : une anthologie des grands textes de l'underground plus ou moins introuvables ; une anthologie des différents courants de la bande dessinée parallèle. Le numéro suivant — avec une nouvelle présentation — paraîtra début septembre.

Merci à tous nos correspondants et à tous ceux qui proposent de nous aider. Petit truisme : si chacun d'entre vous persuade un ami d'acheter **Actuel,** notre vente en doublera conséquemment, pour notre plus grand bien et celui de nos lecteurs. On n'est pas riches... Si vous avez du mal à trouver votre journal chez votre kiosquier, insistez pour qu'il se le procure et le mette bien en évidence.

Futurs correspondants, voici, après les réponses du mois dernier, les quelques villes encore démunies : informateurs, prosélytes fous, colleurs d'affiches et semeurs de tracts à tous vents, **Actuel** vous attend !

Château-Thierry, Laon, Saint-Quentin, Montluçon, Moulins, Briançon, Gap, Antibes, Carcassonne, Narbonne, Angoulême, Evreux, Quimper, Auch, Dax, Roanne, Orléans, Lorient, Cambrai, Compiègne, Clermont-Ferrand, Tarbes, Perpignan, Hyères, La Roche-sur-Yon, Belfort, Bayonne, Toulouse, Le Havre, Toulon, Nimes

Actuel **reçoit visites, conseils et propositions d'aide — avec plaisir — le jeudi de 17 h à 19 h. Il ne faut pas hésiter à venir nous voir.**

La bande dessinée que nous avons publiée en page 40 de notre dernier numéro était de Sabatier.

PRISONS : LES PETITS MATONS BLÊMES

L'écriture enragée, l'évasion spectaculaire et les rapports virils existent surtout dans la littérature. Les prisons sont plus ternes. Vase clos des oppressions sadiques, elles sont aussi un des hauts lieux de l'exploitation du travail et de la misère. Chômeurs, immigrés, jeunes y séjournent plus fréquemment que les rois de la pègre et les assassins de leurs épouses. Le Groupe d'Information sur les Prisons n'exige pas seulement l'amélioration de l'ordinaire. Une véritable défense du prisonnier nécessite de changer la Justice, vieille perverse qui sent la charogne. Aux portes des maisons d'arrêt les militants commencent la ronde.

Le G.I.P.

Le groupe d'information sur les prisons constate sans surprise la carence de la Commission Pleven. Il va publier les premiers documents de l'enquête qu'il a menée, auprès des détenus, dans une vingtaine de prisons. A partir de ces documents, il organisera différentes campagnes pour dénoncer les conditions révoltantes de la détention, et le système judiciaire tout entier qui les produit et les soutient. Parmi les demandes immédiates des détenus et de leur famille figure en tout premier rang l'abolition du casier judiciaire.

1) Le casier judiciaire disqualifie d'entrée de jeu la prétention hypocrite de faire passer la prison pour un lieu de rééducation.

2) En interdisant l'accès de la fonction publique aux détenteurs d'un casier judiciaire, l'Etat juge tous les jours la valeur de son propre système pénitentiaire.

3) Le système judiciaire contredit le droit au travail : il condamne les anciens détenus au chômage, à l'arbitraire des employeurs, aux travaux les plus exploités.

4) Avec le casier judiciaire il n'y a pas de libération, il n'y a que des sursis.

Le G.I.P. fait appel à toutes les personnes décidées à organiser dès maintenant avec lui une première campagne sur ce thème.

Pour le G.I.P.,
176, rue de Grenelle, Paris-7e
Jean-Marie Domenach
Michel Foucault
Pierre Vidal-Naquet

Un tract et un brin de muguet. Le premier pour réclamer l'abolition du casier judiciaire, le second pour la solidarité. Le 1er mai 1971, aux portes des prisons, dans les mornes files d'attente qui stagnent des heures avant de pénétrer pour quelques minutes dans le parloir, les militants du G.I.P. (1) font mouche : les tracts se lisent, les conversations s'engagent. Devant ce succès, les policiers interviennent. Depuis plusieurs semaines, ils surveillaient ces gauchistes nouveau genre. En face de la Santé, les familles des détenus, habituellement timorées, s'élèvent contre les arrestations. « Flics-salauds », scandent-elles. Une fille sort des rangs, ramasse un paquet de feuilles et poursuit la distribution pendant que les agents embarquent Michel Foucault et ses amis. Au poste de police l'injure, les coups et le salut hitlérien se succèderont naturellement et Michel Foucault portera plainte.

A Fresnes les mêmes séquences se déroulent. Les militants du G.I.P. sont connus des visiteurs et les discussions se nouent rapidement avant que les flics n'embarquent Jean-Marie Domenach, directeur de la revue **Esprit** et les autres membres du G.I.P. Les pandores de banlieue se montreront plus débonnaires et approuveront la demande de suppression du casier judiciaire au nom d'une logique particulière : « Un képi ou un casier judiciaire c'est pareil, ça vous fait trop remarquer ! »

A Loos, à Douai, devant de nombreuses prisons de province, ce premier mai 1971 est jour de grande offensive pour le G.I.P.

Plus de 80 000 personnes passent chaque année par les maisons d'arrêt françaises.

Pour le public non initié, la vie en prison suit volontiers les descriptions lyriques de Jean Genet, d'Alphonse Boudard et de Papillon. Le face à face avec la mort, les évasions spectaculaires, les tunnels creusés sous les salles de béton, les révoltes collectives et les sursauts individuels. Ici un détenu prépare de longs mois une ceinture de clous pour le jour où il cassera la gueule du maton. Là des gaz lacrymogènes sont lancés dans les cellules des centrales par des C.R.S. appelés en renfort. Sans ignorer ces aspects, le G.I.P. s'intéresse de plus près à la vie quotidienne, au travail, à l'exploitation forcenée des prisonniers par des maisons privées comme Algocratine, Christian Dior, Pif le chien, Amora, Biolex, Danone et Citroën, etc., réalisée avec la complicité de l'administration pénitentiaire. Le travail est obligatoire pour les condamnés, facultatif pour les prévenus. Les détenus qui désirent poursuivre des études, passer des examens, n'ont plus le droit de travailler, et restent donc dans leurs cellules : le choix est clair entre la solitude et l'exploitation. Six dixièmes du salaire vont à l'administration, deux dixièmes pour les frais de justice et le pécule de réserve, à la fin du mois, le gain est dérisoire et permet tout juste de « cantiner » et d'acheter un peu de tabac. Les détenus employés « au service général » à Loos, servent la nourriture, cousent et lavent pour 75 centimes par jour ! « J'ai travaillé onze ans pour une boîte privée et je sors sans un sou et sans certificat de travail, avec une santé détériorée et l'espoir minime de trouver un boulot à 70 000 francs par mois », déclare un ancien détenu. Pour le G.I.P., les prisons sont un lieu privilégié de l'exploitation sociale mais n'en sont pas distincts. Les ouvriers affirment : « La boîte, c'est la prison », et les taulards : « La prison, c'est l'usine. »

Les prisons ne sont pas des repaires de redoutables gansters, chefs de bande à la poigne puissante, possesseurs de voiliers dans la rade de Marseille. On y rencontre surtout des travailleurs immigrés, auteurs de petits larcins et de délits économiques mineurs. Pour un caïd d'images d'Epinal, il y a cinquante victimes du système. Une bonne espagnole qui prend six mois ferme pour avoir dérobé une bouteille de champagne chez sa patronne et un jeune d'une cité H.L.M. qui a piqué une mobylette pour aller voir des copains. Des voleurs de

(1) **Groupe d'Information sur les Prisons,** 285, rue de Vaugirard, Paris-15e. Animé par J.-M. Domenach, Michel Foucault et P. Vidal-Naquet.

GROUPE D'INFORMATION SUR LES PRISONS

285 rue de Vaugirard Paris XVème

Division :

Quartier :

Prévenu (I)

condamné (I)

Nom de la prison : SANTÉ

VISITES

Avez-vous des visites ? oui - non (I) famille (femme) ? amis ? avocat ?

faut-il faire la queue pour vous rendre visite ? oui

combien de temps ? dehors 1h. - à l'intérieur de laprison 1h.

Durée exacte d'un parloir ? 20 mn.

pouvez-vous décrire les conditions de la visite (ce qui vous parait le plus intolérable) ? " Le passage continuel des gardiens pour surveiller si ma femme reste bien vêtue et si elle ne me lit pas de la correspondance... etc. les parloirs sont 2 grillages espacés d'1m. environ et très mal éclairés.

comment êtes vous surveillé ? oui

LETTRES

recevez-vous toutes les lettre qu'on vous adresse ? oui

pouvez-vous écrire autant que vous voulez ? non ce que vous voulez ? non

avez-vous été victime de la censure ? oui Pouvez-vous dire à quel sujet ? lettres trop longues, sujets trop osés sur le plan sexuel. Il est aussi interdit de parler de notre affaire. Interdit surtout de parler de ce qui se passe à l'intérieur de la prison, sous peine d'aller au cachot.

au bout de combien de temps ?

avez vous des observations à faire concernant le règlement ? pas le droit de s'allonger sur le lit pendant la journée - pas le droit de se laisser pousser les moustaches où l'on est rentré sans.

CELLULE

êtes-vous en cellule ? seul ? à plusieurs ? à combien ? par 3 ou à 4

prenez-vous vos repas seul ? oui en réfectoire ? —

W.C seau ? ou cuvette ? cuvette dans la cellule ? est-elle dissimulée ? non

pouvez-vous prendre des douches ? oui combien de fois par semaine ? 2 fois

état des paillasses ? (crasse , poux , punaises etc....

Promenade Durée ? 1h. à combien ? une trentaine

êtes-vous toujours avec les mêmes détenus ? oui

Pouvez-vous décrire la promenade ? tourner en rond autour d'une cour sans arbre, pas parler avec d'autres détenus - se mettre en rang comme à l'école pour rentrer en cellule à la fin.

NOURRITURE : heures des repas ? 11h30 durée d'un repas ? incertain

avez-vous un couteau ? non une fourchette ? oui

pouvez-vous parler avec des détenus d'autres cellules au réfectoire ? pas de réfectoire.

Combien de fois par semaine mangez-vous de la viande ? 1 fois des fruitts? presque jamais

qualité des aliments que vous recevez ? Écoeurante.

les quantités sont-elles suffisantes ? oui on en jette tellement c'est mauvais.

avez-vous eu des maladies dues à l'alimentation (perte des cheveux , caries dentaires , maux d'estomac , troubles intestinaux - J'ai les dents cariées depuis 26 mois que je suis enfermé.

CANTINE

avez-vous les moyens de cantiner ? oui.

quelles sont les denrées que vous êtes obligés de cantiner ? fruits - lait - sel - sucre - beurre - confiture - boîtes de bière - boîtes de jus de fruit

Combien cela vous coûte-t-il par mois ? 160 Frs.

a quelles conditions a-t-on le droit à l'infirmerie ? il faut être vraiment bien malade - mais pour 1 grippe on vous laisse en cellule.

a quelles conditions a-t-on le droit à l'hopital ? tuberculose par exemple

avez-vous été malades sans aller à l'hopital ou à l'infirmerie ? oui

quels médicaments vous a-t-o aspirine - des valiums du librium.

avez-vous vu un psychiatre ? oui une psychologue ? non.

vos dents sont elles soignées ? c'est possible mais vu la douceur du chirurgien dentiste c'est pas concevable.

votre vue est-elle soignée non.

avez-vous vu l'aumonnier ? non.

savez-vous que vous avez le droit de passer des examens ? oui - mais c'est complet toujours alors je reste en cellule.

pouvez-vous pratiquer un sport régulièrement ? non c'est interdit

pouvez-vous entendre la radio ? non

la T.V , non

avez-vous des séances de cinéma ? non.

Exemples de films que vous avez vus ? —

quels journaux avez-vous le droit de lire ? Jours de France. Constellation. Match. Lecture pour tous - Historia

pouvez-vous choisir des livres ? On donne la liste mais on ne les a jamais. les livres sont vraiment idiots

TRAVAIL

travaillez-vous ? non.

quel est votre salaire Je ne travaille pas c'est de l'exploitation car la prison garde 40 % des salaires

avez vous entendu parler de suicide de grève de la faim de révolte en prison ? il y a en moyenne 30 pendus par an à ma connaissance.

Pouvez vous donner des précisions ? le moral d'un prisonnier est très bas - on lui montre sans arrêt qu'il est 1 truc, un numéro, un matricule.

Avez-vous étéen contact avec des prisonniers politiques ?

un prisonnier comme moi pense au suicide lorsqu'il apprend de mauvaises nouvelles de sa famille. Moi même si j'apprenais que ma femme m'a trompé, je me suiciderais car alors je n'aurais plus aucune raison de vivre. Ma femme m'écrit tous les jours —

Ci-dessus, une partie des réponses d'un prisonnier de la Santé à un questionnaire du G.I.P.

bagnoles du samedi soir, des bagarreurs de bal public et beaucoup de chômeurs.

Il existe un C.E.T. de la région de Lille dont tous les pensionnaires ou presque ont effectué un petit stage dans la prison du lieu. La psychologie traditionnelle et les doctes éducateurs se penchent sur ces cas avec un intérêt pervers. Mais la réalité est plus simple, moins académique et politique : la bourgeoisie se défend. Le système pénitentiaire va tenter de briser tous ces détenus, de les réduire à une condition de sous-homme, en réprimant chez eux tout esprit collectif, en les dressant les uns contre les autres, en faisant de l'argent et du système D la base de leur réussite en prison. C'est pourquoi le combat contre les petits chefs et les contremaîtres d'usines ressemble à s'y méprendre à l'opposition qui dresse les prisonniers contre les matons.

Le G.I.P. n'a rien d'un groupe d'enquête sociologique qui abonderait dans le sens des journalistes de **l'Express** et de M. Pleven, ce grand libéral qui réclame plus d'assistantes sociales, de psychologues et d'éducateurs, sans oublier des aumoniers. Les conditions de vie dans les prisons ne sont même plus le problème primordial du G.I.P. On sait bien que les prisons françaises comptent parmi les plus archaïques d'Europe occidentale, que le mitard et les châtiments corporels y sont fréquents. Seules l'Italie et l'Espagne font mieux. Les questionnaires du G.I.P. recueillent des informations sur le travail, les visites, la promiscuité dans les cellules, les livres refusés, la faim et le froid. Mais malgré les couvertures givrées au matin dans la prison de Nantes, l'humidité glaciale de Draguignan, les « cages à poules » de Clairvaux, les conditions matérielles demeurent au second plan. L'absence de droit réel est plus mal supportée que l'ennui, la faim ou la peur, la menace du mitard, le passage à tabac et l'oppression sexuelle. Moderne ou ancienne, ouverte ou rétrograde, la prison est le reflet d'une Justice à détruire.

Les objectifs du G.I.P. sont clairs : informer, établir un lien entre le monde hermétique de la prison et les militants extérieurs ; organiser les familles, veiller à leurs droits — d'où un travail permanent dans les files d'attente. Mettre en mouvement les diverses catégories profesionnelles intéressées, médecins, avocats...

En février 1971, les détenus politiques entamèrent une grève de la faim. Non pas pour récolter des privilèges supplémentaires, comme cela fut dit, mais pour remettre en question l'ensemble du système pénitentiaire, le fonctionnement de la prison et de la justice. Le G.I.P. est né de cette grève. L'accueil fut très favorable chez les détenus de droit commun et parmi leurs familles. Une période d'observation fut nécessaire pour chasser des esprits l'image d'étudiants philantropes et privilégiés. A Fresnes, des familles de détenus se réunissent maintenant avec les militants du G.I.P. pour créer un comité d'information et de luttes sur la prison. Des discussions sont menées autour des problèmes concrets de la solidarité et de la lutte : « Ne tolérez plus l'intolérable », proclame le G.I.P. Les propositions d'action viennent des assemblées générales et des contacts avec les anciens tolards. Ainsi la proposition de suppression du casier judiciaire émane-t-elle de l'expérience réelle des difficultés du reclassement professionnel. On tente également de protéger les familles contre les décisions arbitraires, les licenciements au nom des bonnes mœurs et du poids du péché.

D'anciens prisonniers ; des magistrats, des médecins, des avocats, des militants politiques participent à l'enquête. Des groupes analogues se constituent à travers la France. Plus de vingt prisons ont été analysées. Un livre de témoignages est en préparation à partir des questionnaires remis aux prisonniers. D'après un dépouillement rapide des réponses, la première exigence des détenus demeure le souci d'être réellement défendu, au-delà de l'appareil pompeux de la justice. L'arrêt des sévices physiques est réclamé en second lieu. On comprend mieux cette revendication à la lecture du petit livre d'or du parfait maton et du cours polycopié de l'école des gardiens, à Plessis-le-Comte. Un parfait maton est toujours sur le qui-vive nous apprend Michelle Manceaux (1) et le fin du fin est de voir sans être vu. Dans les prisons modernes les bruits les plus systématiques concernent l'existence de caméras de télévision.

répartition des détenus au 1er janvier 1970

Selon l'âge

	hommes	femmes
moins de 15 ans	6	1
15-18 ans	542	27
18-21 ans	3 775	101
21-25 ans	5 559	123
25-30 ans	5 898	131
30-50 ans	10 568	422
plus de 50 ans	1 740	132
	28 088	938

Selon l'instruction

illetrés	2 744	70
instruction primaire ..	23 344	784
instruction secondaire ou supérieure	2 000	84
détenus suivant des cours dans l'établissement	2 836	131
détenus suivant des cours par correspondance ...	2 808	20
détenus assidus à d'autres activités éducatives	1 240	124
détenus confiés à un éducateur	3 299	361

Tableau extrait de « Politique-Hebdo » n° 24.

Les matons sont à l'affût.

Le maton doit épier de façon « inopinée et discrète », s'éloigner et revenir sans bruit, n'avoir jamais le dos tourné... Le maton devient un homme traqué et traquant, à l'affut du moindre manquement à la discipline. Le cours de sécurité insiste sur les fouilles ; celles des détenus des locaux et des choses et sur la technique précise de ses inspections. « **La fouille est une lutte individuelle dont le personnel doit sortir vainqueur,** affirme le manuel. **Pour flairer les cachettes, avoir l'œil sur le détenu, en même temps que la main travaille. On perd l'avantage de cette observation lorsque la fouille ne se fait pas en présence du détenu. Mais on y gagne qu'il ignore les défaillances du fouilleur.** » Le grand cirque, c'est la « fouille à corps ». Le prisonnier est entièrement nu devant son gardien et toutes les cachettes naturelles sont inspectées avec bien souvent un plaisir évident. Cette cérémonie dure vingt minutes.

L'homosexualité est à la fois réprimée et encouragée. La seule relation érotique avec l'extérieur demeure cette visite au parloir où les matons veillent sur la longueur de cuisses et l'aperçu d'un sein que la femme du détenu dévoilerait intentionnellement.

Les espérances et les phantasmes sexuels reproduisent la hiérarchie de la prison. Une relation privilégiée avec un co-détenu est à la merci du bon vouloir des petits chefs ou du maton. Une amitié avec un maton dépend de la vigilance du surveillant chef.

Autour des prisons les militants s'organisent avec les familles de détenus. Déjà la suppression du casier judiciaire est considérée comme un mot d'ordre évident. Le mouvement révolutionnaire reprend là un de ses thèmes favoris : les droits communs sont des révoltés et, donc des alliés potentiels. N'importe la discutable justesse de cette analyse : le G.I.P. organise la résistance à la justice bourgeoise, donne aux prisonniers les moyens de se défendre et de se sentir moins seuls, leur permettent des contacts avec un monde dont on voudrait les couper — une espérance de vie et de révolte.

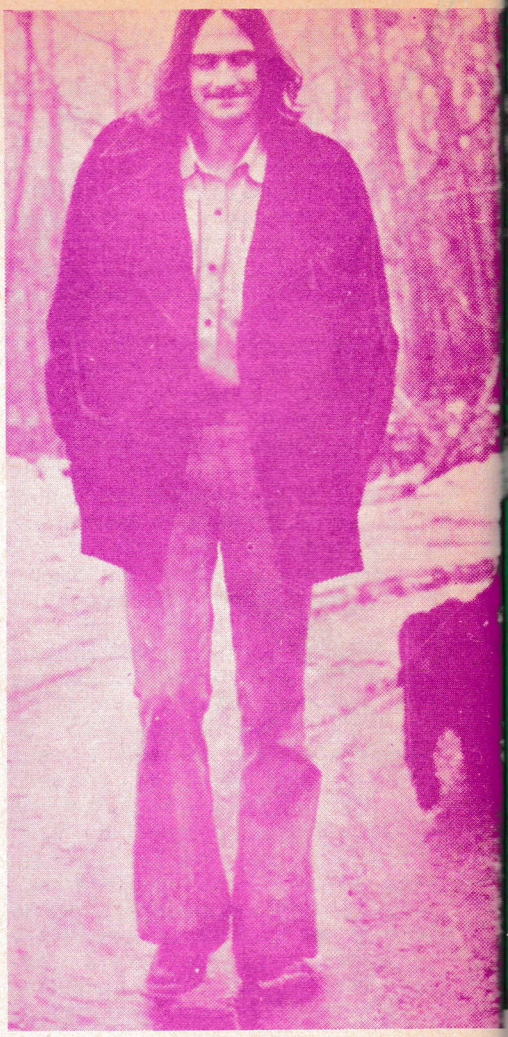
Bernard Kouchner.

(1) **Le Nouvel Observateur** n° 338.

Ci-dessus, une partie des réponses d'un prisonnier de la Santé à un questionnaire du G.I.P.

LE FOLK AU VERT

C'est le dernier des « trips » et le premier des voyages nostalgiques. Vers le Folk Song. Le retour à la campagne, le repli sur soi. Les amplis perdent des watts, et ne partent plus bruyamment à la conquête du monde. Le musicien pop se livre à l'introspection. Il quitte la ville où ses sanctuaires deviennent des nécropoles. Les deux Fillmore, hauts lieux du rock urbain, viennent de fermer leurs portes à New York et à San Francisco. Le nouveau style a déjà un nom. On l'appelle « introspective rock ».



Bob Dylan passe la plus grande partie de son temps dans une maison de campagne près de Woodstock, avec sa femme et ses trois enfants. James Taylor vient de donner un concert dans le préau de l'école de Martha's Vineyard, une île isolée où il a passé sa jeunesse, où il revient habiter dès que sa carrière lui en laisse le temps : le concert était au bénéfice de l'école ; l'assistance était surtout composée de voisins, des fermiers ou des petits commerçants ; ils lui ont fait un triomphe.

L'incredible String Band s'est retiré à la campagne, et vit en communauté en Ecosse. Sur les cinq membres de The Band, trois sont mariés, ont des enfants et passent leurs loisirs en famille. Tous ont leur villa sur les collines de Woodstock. Les orgies de décibels venues de Detroit ou de San Francisco n'occupent plus le devant de la scène. Les musiciens ont sorti les guitares acoustiques de leurs étuis poussiéreux. Crosby Stills Nash and Young apportent sur scène leur vieux tapis en laine épaisse : ils ont l'impression d'être chez eux. The Band se méfie des studios ultra-modernes et des dernières trouvailles de l'électronique : ils préfèrent obtenir un effet d'écho en s'enregistrant dans leur salle de bain.

« Back to the roots », retour aux sources, aux racines : tel est le mot d'ordre. Le mouvement dépasse le cadre des modes musicales et des fantaisies passagères. C'est toute l'évolution politique de la jeunesse américaine qui est en cause. La nouvelle musique, « country rock » ou « folk song introspectif », est la musique du désengagement, de la recherche de l'équilibre individuel.

A toutes les étapes de l'histoire des Etats-Unis, le folk song s'est trouvé au cœur des luttes politiques. L'œuvre de Woody Guthrie est inséparable de la crise de 1929 et des grandes luttes syndicales. La renaissance folk des années soixante correspond à la montée du mouvement anti-guerre et de la révolte étudiante. Le folk rock est contemporain de la « révolution psychédélique » et du mouvement hippie. Le retour à la musique « country » marque une période de repos et de réflexion.

Le terme « folk song » est assez vague pour englober tous ces styles — sans parler du blues, du negro spiritual, du hillbilly, du rockabilly, etc. Ils ont un point commun : leur opposition à la soupe, aux « variétés ». Le show-business industriel s'efforce de réduire toutes les musiques à l'état de produits de consommation stéréotypés, de les couler dans le moule de la bienséance et de la respectabilité de la « middle class ». Le folk song est toujours le refuge de la révolte, même diffuse. Chaque retour au folk, ou « folk revival », puise dans la tradition populaire énergie et authenticité.

Le début des années soixante ouvre la période du plus grand « folk revival » de l'histoire américaine. Bob Dylan, Joan Baez, Pete Seeger, Peter Paul and Mary accèdent au rang de vedettes internationales. Pendant la saison 1963-1964, des centaines d'albums intitulés « Hootenany avec... » sont lancés sur le marché. En France, Hugues Aufray fait connaître le nom de Dylan.

Peter, Paul and Mary remplissent l'Olympia pendant quinze jours. Tout le monde s'achète une guitare acoustique, et apprend en hâte les trois accords qui, dans un ordre différent, permettent de jouer le blues, la bamba et « If I had a hammer ».

Aucun pays occidental n'a gardé un contact plus étroit avec son folklore musical que les Etats-Unis. Paradoxalement, les origines de ce folklore sont à chercher à l'étranger, principalement dans les îles britanniques. Les chansons héritées des folklores anglais, irlandais et écossais, des chants de marins ou des longues ballades, subissent des transformations multiples. Les Américains les rendent plus rudes, plus brutales, à la mesure de leur existence. L'influence noire, celle du blues et du negro spiritual, modifie les rythmes et les inflexions vocales. Au cours des années quarante et cinquante, quelques pionniers rassemblent tout cet héritage, recueillent les chansons et les publient : c'est le travail d'hommes comme Alan Lomax ou Moses Asch, ou de la revue *Sing Out !*

Le folk militant

Woody Guthrie ne s'arrête pas à la collecte des chansons en voie de disparition : il en crée de nou-

D.R

James Taylor

velles, et plus contemporaines. Tout comme Woody Guthrie, Pete Seeger ou Cisco Houston s'engagent activement dans les luttes politiques. Le plus souvent ils chantent gratuitement pour des meetings ou des conventions syndicales. A partir de 1957 un premier retour au folk consacre le succès de groupes commerciaux comme le Kingston Trio, les New Christie Minstrels ou les Brothers Four : leur musique est très édulcorée et cultive de suaves harmonies vocales dont Peter, Paul and Mary garderont le goût.

Pendant les années soixante, le folk song revient à plus de simplicité. Le chanteur seul, s'accompagnant lui-même à la guitare acoustique, devient ou redevient le prototype de l'interprète de folk. Les versions des vieilles ballades se font plus conformes à la tradition, plus dures et plus dépouillées. La joliesse des voix perd de son importance. Au contraire : une voix rugueuse constitue un atout important pour un chanteur. Les hommes doivent correspondre aux nouveaux mythes : c'est le retour en force du « hobo », du vagabond, du hors-la-loi. L'homme farouchement individualiste, en lutte contre la société, devient le nouvel anti-héros américain. Le chanteur de folk contraste brutalement avec le bellâtre pommadé que le show-business s'obstine à proposer comme modèle du charme masculin. Le folk singer est dur, son visage est marqué, ses mains sont calleuses. Il a traîné, fait tous les métiers, les trains de marchandises où l'on peut voyager sans payer n'ont pas de secret pour lui ; une fille l'attend dans chaque ville. C'est le dernier aventurier, la dernière incarnation du pionnier américain. Woody Guthrie, mieux que quiconque, représente ce personnage.

En 1960, l'anti-héros n'est qu'un mythe : Leadbelly est mort depuis longtemps, après de nombreux séjours en prison. Woody Guthrie agonise à l'hôpital, où il mourra en 1967. Pete Seeger n'est déjà plus un pur : c'est un fils de bourgeois converti. Reste Bob Dylan : son premier titre de gloire est d'avoir vécu conformément au mythe. L'image d'un Woody Guthrie contemporain obtient un succès immédiat, enflamme les imaginations, ranime les romantismes diffus, et propulse Dylan au rang de prophète bientôt récalcitrant de sa génération. Dylan a le goût du mélodrame : son visage tragique, sa voix écorchée, son moralisme farouche et son humour grinçant font appel à des sentiments que la chanson n'avait jamais connus. L'engagement de Dylan, fait d'une bonne part de manichéisme et de grandiloquence, volontiers biblique mais exempt de tout jargon révolutionnaire, convient bien à la révolte plutôt morale que politique de sa génération.

A sa suite des dizaines de chanteurs, dont l'audience s'est longtemps limitée aux petits clubs de Greenwich Village, envahissent la scène pop. La montée du mouvement contre la guerre au Viêt-nam a lieu parallèlement à cette renaissance du folk. Joan Baez, puis Phil Ochs et Tom Paxton, lient étroitement leurs destinées à celles du mouvement. Le public étudiant a remplacé celui des ouvriers et des journaliers agricoles.

Bob Dylan ne tarde pas à distancer ses admirateurs : il renonce aux textes engagés et électrifie sa musique. Simultanément les Byrds, cinq anciens musiciens de folk, tirent la conséquence du déferlement des groupes anglais aux Etats-Unis : ils se laissent pousser les cheveux, amplifient leurs instruments et accommodent à la sauce rock le répertoire folk ancien et nouveau, en particulier les chansons de Dylan. Ils y ajoutent des harmonies vocales complexes et veloutées qui resteront caractéristiques de leur son. Les Byrds forment le premier groupe de la renaissance rock américaine,

La filiation avec le folk est indéniable : le passé des musiciens en fournit une première preuve. Presque tous, et notamment les trois guitaristes du Jefferson Airplane, ont fait leurs classes dans les groupes de folk et de country. Le nouveau rock est ambitieux, conscient de sa valeur. On dira de lui qu'il est « adulte » : il est animé d'un constant esprit d'élaboration musicale, les textes sont soignés et témoignent d'une réflexion politique ou d'une recherche poétique — autant de qualités que l'on associait jusqu'ici avec le folk song. La longueur des morceaux, le passage à de nouvelles formes d'harmonie sont deux héritages du folk, par l'intermédiaire de Bob Dylan.

Superfreaks et superstars

L'acid-rock de San Francisco s'étend, et éclipse tous les autres mouvements. Politique commerciale oblige, les grandes firmes encouragent la surenchère. Les mythes s'accumulent. On fabrique du superstar et du superfreak à volonté, dans une atmosphère de décadence et de millenium. L'apocalypse vous attend au coin de la rue, l'explosion des consciences est imminente. La génération hip reprend en chœur le « Gotta Revolution » du Jefferson Airplane, et Jim Morrison, chanteur - prophète - nécromancien des Doors, hurle des sermons macabres, vêtu de cuir noir, titubant sur scène, ivre d'une violence à la fois roublarde et formidablement communicative. A ce rythme, ni les musiciens ni le public ne peuvent tenir longtemps. La fureur se consume elle-même et se mord la queue. L'apocalypse n'arrive toujours pas. On se lasse des grandes envolées hallucinatoires. Le déchaînement de puissance se réfugie du côté du hard rock : les adolescents de douze à seize ans acclament Led Zeppelin ou Grand Funk Railroad dans des stades géants, comme au bon vieux temps de la Beatlemania. Signe des temps : les deux « Fillmore » de Bill Graham, temples de tous les groupes d'acid-rock, annoncent leur fermeture.

Bob Dylan stupéfie une fois de plus ses fans avec « John Wesley Harding » : l'orchestration supprime presque tous les instruments amplifiés. Dylan chante d'une voix claire, sur un rythme détendu et joyeux, la sagesse et la modération. Six mois plus tard, public et musiciens emboîtent le pas. Le Jefferson Airplane et le Grateful Dead donnent naissance à des groupes acoustiques (Hot Tuna, New Riders of The Purple Sage). Crosby Stills Nash and Young et The Band connaissent une ascension météorique. La musique abandonne aussi le messia-

nisme révolutionnaire — celui des manifestations de rue comme celui des hallucinogènes. Le mouvement de désaffection par rapport à la politique s'amplifie. Pour les plus optimistes : « La Révolution est finie, et nous avons gagné... ». La Révolution a eu lieu dans les esprits, renversant quelques millénaires de civilisation judéo-chrétienne. La tâche de l'heure, dans les communautés rurales, est de consolider le nouveau style de vie et les nouvelles valeurs. Désengagement, renoncement, abandon de la lutte, accusent les militants. Avancée calme et ordonnée, recul pour mieux sauter, répondent les partisans du « drop-out » et de la société alternative.

Plongée dans le country and western

Le nouveau rock chante la vie et la campagne, le bonheur tranquille, la paix. Comme pour chaque nouveau départ, il plonge dans le fond commun de la chanson folklorique. Il a recours à une branche oubliée par la mode pop, à la fois prestigieuse et ambiguë : le « country and western ».

La « country music » a les mêmes origines que le folk song de Woody Guthrie ou Pete Seeger, et les répertoires se recoupent partiellement. Les différences sont historiques et géographiques. En retrait sur les villes de la côte Est, dans la région des Appalaches, au XIXe siècle, les montagnards interprètent les vieilles chansons d'une voix nasillarde en s'accompagnant du banjo et du violon. C'est le « hillbilly », une musique fruste et joyeuse, sans aucune prétention, tournée surtout vers la danse. Les interprètes de hillbilly ne sont jamais des professionnels : fermiers ou conducteurs de camions, ils jouent pendant les week-end à l'occasion des « square dances » ou autres réunions populaires. Pendant l'entre-deux-guerres, Jimmy Rodgers, puis Hank Williams, sont les premières stars du country and western. Peu à peu, la musique s'ordonne et se débarrasse de ses côtés les plus campagnards. Elle intègre la guitare, l'amplification, et même les arrangements pour grands orchestres. Après l'énorme succès du « Grand Ole Opry », une émission de radio régionale, le country and western devient un des genres les plus populaires aux Etats-Unis. Sa capitale est Nashville (Tennessee) qui se proclame orgueilleusement « Music City - U.S.A. ».

Le prestige de Nashville reste intact, grâce à la perfection des enregistrements et à la maîtrise des musiciens de studio. Les plus grandes figures de la renaissance folk des années soixante, Bob Dylan en tête, ont fait le pèlerinage de Nashville. Joan Baez y enregistre son « David's Album » — mais repart épouvantée par l'esprit solidement réactionnaire qui règne parmi les musiciens.

La « country music » est à l'opposé de l'esprit généreux et révolté du folk song militant : c'est la musique des « bons » Américains. Le rythme est lâche et détendu. Les paroles sont d'une grande banalité, chantant l'amour en termes stéréotypés, ou les joies de la vie à la campagne. Nashville a produit « The ballad of the green berets » et « The Battle Hymn of Lieutenant Calley » de sinistre mémoire.

Le country and western partage avec le folk song un refus de la société industrielle et de ses valeurs — refus petit-bourgeois et anachronique, sans doute. Comme le folk, il se veut proche de la « nature » et des petites gens. Après les délires du rock des années soixante, toute une génération cherche à travers lui un nouvel équilibre.

L'Europe se trouve prise de court par cette évolution, à l'exception de l'Angleterre : Fairport Convention, Fotheringay et Amazing Blondel remontent aux sources les plus anciennes du folklore britannique, et l'Incredible String Band se retire dans les landes écossaises. En France, on en reste encore au folk song traditionnel. The Band n'est connu que d'un petit nombre d'amateurs. Pourtant quelques milliers d'heureux Parisiens avaient pu les entendre aux côtés de Bob Dylan à l'Olympia en 1966. Avant de se joindre à Dylan, ils accompagnaient le chanteur de rock'n'roll Ronnie Hawkins. En inventant le « country rock », ils n'ont fait que revenir à leurs origines : à dix-huit ans ils quittaient leur famille pour rejoindre de petits groupes locaux de country and western. Dix ans apres, ils ont bouclé la boucle — et ont appris à se connaître. Sur scène, ils sont sûrs d'eux-mêmes et heureux. Vêtus de jeans et de chemises de flanelle, ils ne ressemblent pas du tout à des vedettes pop. Nul soliste égocentrique ne tire la couverture : tout est dans la subtilité des arrangements, dans l'intégration parfaite de chaque instrument. The Band doit surtout son succès à l'atmosphère qu'il réussit à créer. « Dans l'album Big Pink, l'idée de moisson est toujours présente. C'est l'époque de l'année que tout le monde préfère : le carnaval, le début de l'école, les feuilles qui changent de couleur, la fraîche bise devient douce bise. Et tout le monde est payé en participant à la moisson. Il faut le ressentir : nous ne l'avons pas fait délibérément. Il y entre de la magie... »

Depuis quelques mois, le country rock donne les premiers signes d'essoufflement. Ses limites apparaissent de plus en plus clairement. La musique country est trop douce, ses angles sont trop arrondis. Elle manque de tripes et d'énergie. Sa vision idyllique du monde est illusoire. De nouveaux chanteurs laissent à nouveau s'exprimer la souffrance et le désespoir. Au contraire des ballades les plus sombres de Woody Guthrie, il n'est pas question de la misère sociale, mais plutôt d'une interrogation individuelle, d'une crise de conscience. Ces préoccupations font écho à l'amertume d'une génération traumatisée par les changements trop rapides, les « bum trips » et les désillusions. Ce nouveau mouvement possède déjà son symbole et son porte-parole (tout aussi récalcitrant que le Dylan d'autrefois) : James Taylor.

James Taylor et ses amis

« Oh ! I've seen fire and I've seen rain » est le refrain de son plus grand succès. Le premier couplet est consacré à une amie qui vient de se tuer, le second à la douloureuse désintoxication qu'il dut subir. Le style de James Taylor est très éloigné du mélodrame à la Dylan : la voix est un peu frêle, la diction mélodieuse, les arrangements possèdent la fluidité commune au son Nashville. Avec ses yeux clairs et son visage curieusement inexpressif, James Taylor semble peu fait pour chanter la souffrance. C'est peut-être la raison de son succès : on préfère aujourd'hui les demi-teintes, la pudeur verbale et musicale aux grandes explosions de colère. Il a « payé son dû » : pour cause de tendances suicidaires, il a fait deux séjours dans un hôpital psychiatrique. Il finit par s'en échapper pour fonder à New York un groupe de rock, The Flying Machine. Il a dix-huit ans, et se sent mal dans sa peau : Junkie pendant deux ans, il s'accroche à l'héroïne. Aujourd'hui encore, de son propre aveu, il est loin d'en avoir fini avec les drogues. On le dit nerveux, fantasque, renfermé, souvent neurasthénique. Il soigne son personnage : s'il commençait à être heureux, son succès s'en ressentirait.

« C'est drôle de gagner sa vie en ne faisant qu'être soi-même », dit James Taylor, résumant le paradoxe d'un style qu'un critique propose d'appeler « identity crisis rock ». Leonard Cohen, au beau visage pensif et aux chansons tourmentées, fait pleurer les midinettes d'aujourd'hui. Sa poésie est aussi élaborée que celle de James Taylor est dépouillée, mais fait appel au même type de sentiments. John Lennon, dans un style beaucoup plus âcre et virulent, se libère de ses angoisses par sa musique. Cat

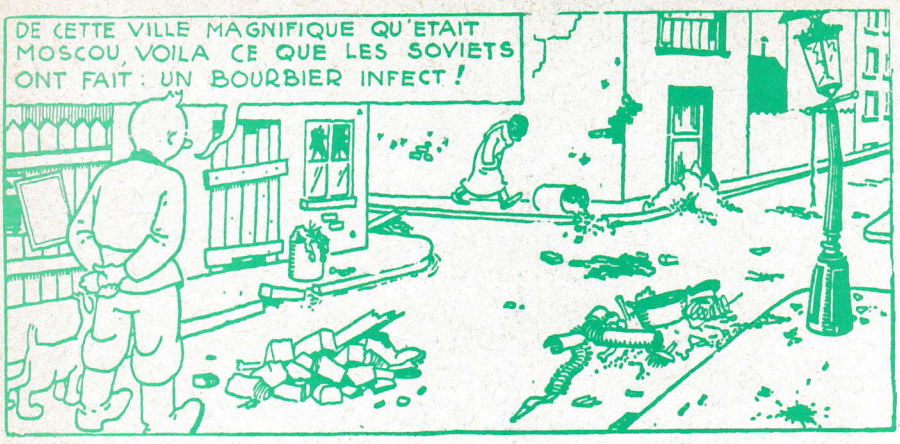
Stevens, doux et mélancolique, vient de conquérir les Etats-Unis.
L'introspection est l'aboutissement logique du « country rock ». Car que faire à la campagne, à moins que l'on n'y songe ? La séparation des Beatles a ouvert l'époque du grand retour des chanteurs. Le lyrisme personnel est à l'honneur chez Van Morrison, Steve Stills ou Neil Young. D'autres préfèrent des climats plus insouciants : Léon Russell, fameux « session man », profite de la vague pour entamer une triomphale carrière en solo. Son style est vigoureux, fortement teinté de gospel et de boogie woogie. Son ami Elton John touche à tous les styles avec le même brio, exploitant la veine « country » pour son pittoresque un peu fané. Carole King a longtemps composé et joué pour les autres (elle fait partie de la « bande » de James Taylor) avant de chanter elle-même ses chansons. Parmi la postérité de James Taylor, ses frères et sœurs occupent à présent une place de choix : Livingston Taylor est une vedette consacrée, Alex et Kate ont chacun un album à leur actif. Seul Hugh, âgé de dix-huit ans, préfère garder sa place de charpentier à Martha's Vineyard, restant sourd aux offres des maisons de disques. Country Joe, séparé de son Fish, fait une part importante à la ballade lyrique, ainsi qu'au blues, dans son dernier album « Country Joe Mac Donald starring in Hold On I'm Coming » (Vanguard - importation Givaudan). Kris Kristofferson insuffle un élément de « protest song » dans la musique country, et Loudon Wainwright affectionne le folk song. Les styles et les personnalités se diversifient, la scène pop semble éclater en multiples tendances.
A terme, le rock campagnard et introspectif ne peut que tourner en rond. La prochaine grande vague nécessitera un afflux d'énergie nouvelle. On dit que les musicologues du rock ont posté des guetteurs à la porte des villes : ils guettent le retour de Bob Dylan. D'autres scrutent les caves de banlieues, à l'affut des nouveaux sons urbains.

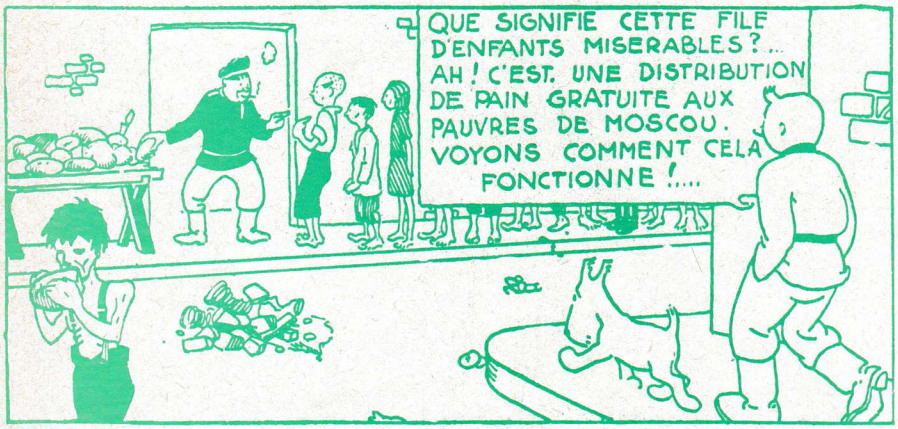
Jean-Pierre Lentin.

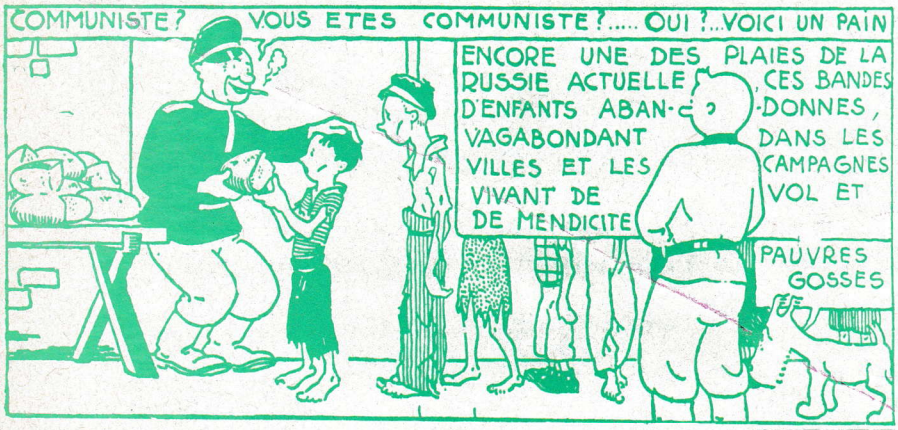
The Band à Woodstock

Et cinq ans plus tôt (photo du haut)

Quelques disques essentiels :
Woody Guthrie : Dust Bowl Ballads.
The Byrds : Mister Tambourine Man *(CBS)*.
Bob Dylan : tous les albums *(CBS)*.
Johnny Cash at San Quentin *(CBS)*.
Pete Seeger : Série « Americain favorite ballads » *(Chant du Monde)*.
The Band : Music from the Big Pink *(Capitol)*.
James Taylor : Sweet Baby Jane *(Warner Bros)*.







S.A.S. : le phallus du monde occidental

Cheveux d'or, tête bien pleine, bras de fer — mais subtil —, le phallus accrocheur : S.A.S. est le phœnix des aventuriers occidentaux.
Il combat le communisme et la subversion du bout des lèvres, d'un pistolet extra plat et dédaigneux, en des scénarios contemporains ou chacun de nous peut se retrouver. Barbouze de luxe de la C.I.A., peu lui importe la finalité de ses tribulations viriles et lubriques, exotiques et angoissantes : il veut du fric pour réparer sa belle demeure autrichienne.
Il tue donc un peu, torture passablement, croque du bougnoule, bouffe du nègre et martèle systématiquement le métèque. L'orphelin lui sourit et la veuve tombe à la renverse.
Le sexe et la violence se vendent bien : 450 000 exemplaires.
Littérature habile et fascinante, consommée quotidiennement dans les transports en commun comme sur les moquettes feutrées.
S.A.S., héros policé de la vieille Europe, fait — avec Tintin, Mickey et d'autres littératures « populaires » — plus de ravage qu'un groupuscule fasciste : perversion ou débilité, tout le monde le lit.

Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge, Margrave de Basse Lusace, voïvode héréditaire de la voïvodie de Serbie, chevalier de droit de l'Aigle Noir, également chevalier de l'Ordre des Séraphins et de l'Ordre de Malte, n'est pas une barbouze ordinaire. Les gains que lui rapportent ses expéditions pour le compte de la C.I.A. permettent au prince autrichien de restaurer son château de Liezen, à l'est de Vienne, et de caresser longuement la belle Alexandra, sa voisine. Mercenaire des temps modernes, il n'en incarne pas moins les vieilles valeurs occidentales : « Incorrigible gentleman. Dix ans de barbouzerie n'effacent pas dix siècles d'atavisme. » Il préfère risquer sa vie plutôt que de composer avec ses principes. Il a beau ne pas toujours porter dans son cœur son employeur, la C.I.A., le voilà au fil des pages devenu le chevalier du Monde libre et blanc, le phallus de la chrétienté, la très attirante barbouze de luxe, au regard doré et aux cheveux blonds, amateur de vodka, de champagne et de femmes. A lui les plus belles chevauchées sur les pouliches superbes des quatre coins du monde, les parties fines au coin du feu et les envolées brutales dans la boue des tropiques.

Gérard de Villiers est l'auteur de ce minable miracle : la venue au monde d'un nouveau chevalier aryen, Malko Linge, prince charmant pour journaux à scandale, retouché habilement en héros des temps modernes. L'homme est bien plaisant à voir : « *Il se regarda dans la glace. Son image lui plut. Le cheveu impeccablement aplati ainsi que les deux rides qui entouraient sa bouche lui donnaient un air dédaigneux. Ses yeux surtout étaient extraordinaires : deux taches d'or. D'un jaune profond, comme ceux d'un grand fauve.* »

Ce grand prince délicat et snob n'a que trois soucis en tête : les femmes, son château et sa garde-robe. Il est, comme par hasard, grand, blond, blanc, viril et fort, possède une mémoire prodigieuse et un prodigieux mépris pour les nègres et les bicots. Deux millions d'exemplaires vendus chaque année. Vingt et un titres parus à ce jour. Des traductions dans tous les pays d'Europe, en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Scandinavie, en Espagne, au Portugal... S.A.S. a pris la succession de James Bond et d'O.S.S. 117. Le premier livre — *S.A.S. à Istanbul* — est paru en 1965 : deux cent soixante mille exemplaires vendus. Plon — qui édite de l'autre main les *Mémoires* du général de Gaulle — espère écouler quatre cent cinquante mille *Mission à Saïgon* et *Le Bal de la Comtesse Adler*, les derniers titres.

A quatre francs quatre-vingt-dix le bouquin, on peut trouver les aventures de Malko, prince autrichien, dans n'importe quel kiosque, dans n'importe quelle librairie, à la place d'honneur, avec des créatures de rêve dénudées sur la couverture. La promotion de chaque livre est rondement menée : à la radio et dans les journaux. Et la seule réaction du public est l'achat à tour de bras et bien souvent la délectation. L'auteur, Gérard de Villiers, peut débiter avec élégance les pires clichés racistes et réactionnaires, insulter, calomnier, diffamer, intoxiquer. Miracle et danger : il est lu et n'est même pas désagréable à lire.

Les couches sociales sont diversement touchées par S.A.S., barbouze de la C.I.A. L'agence Havas a réalisé pour le compte de l'auteur une étude de marché qui précise la clientèle des ouvrages : les « cadres », ces fameux zombies que l'on met à toutes les sauces, ceux qui achètent tout, l'élite des cibles publicitaires, la crème des consommateurs. Les moins de quarante ans sont en majorité parmi les amateurs des tribulations de Malko Linge. Le pourcentage des lectrices est beaucoup plus élevé que celui d'ouvrages du même genre : de 10,12 %, il passe à 35 %. Ça peut tenir aux yeux dorés de Malko ou à la place que les panthères de charme occupent dans les romans de Villiers. Dans les couches dites populaires on préfère encore acheter un Fleuve Noir à 3,50 F, moins sophistiqué, plus « nature » et beaucoup plus bête.

LE LAVAGE DE CERVEAU : VOYAGES, TORTURES ET FEMMES

Avec Villiers, l'exploitation des instincts immédiats est devenue une science : une bonne ration d'aventures, quelques cuillerées de sexe, un zeste de tortures, du dépaysement à gogo, des formules au vitriol. Le style est plutôt brillant. Le désir et l'excitation sont garantis. Villiers n'est pas bégueule. Il est Vieille Europe certes mais galant et vert : les belles filles apparaissent et disparaissent au gré des partouzes, pour d'éphémères cunnilingui ou de rapides « fellations ». Mœurs et coutumes locales, monuments historiques et le tout a l'air vrai. Vous emportez en prime les horaires, les menus et les hôtesses de la Scandinavian Airlines System qui en échange fournit des billets gratuits à l'auteur. La publicité rédactionnelle a récemment augmenté de volume avec l'apparition de Moët et Chandon, des parfums et colifichets « Mennen » ... On retrouve désormais le maquillage « Twenty », en vente dans les prisunics parisiens, autour des yeux flamboyants de la somptueuse comtesse Samantha Adler, occupée innocemment à vendre en Autriche le plus grand espion soviétique, le colonel Okolov, celui-là même qui infligera à Malko sa première grande défaite.

S.A.S., c'est du beau linge et du sang, des palaces et des Hilton, des bidonvilles, des Jags, du whisky J. and B. et des flots de dollars, des casinos, des putes, princes et princesses. Le petit cadre a de quoi caresser ses instincts un peu sadiques entre *France-Dimanche*, le tiercé et les conseils de Madame Soleil. A chaque pays sa spécialité. Villiers se délecte de cris déchirants et de hurlements saccadés. Yeux arrachés, cerveaux titillés avec des baguettes d'acier, araignées carnivores bouffant les tendres rétines d'une petite fille. Ici on ouvre un ventre, là on accroche un bout d'intestin à la queue d'un buffle et fouette cocher : « *Un long ruban gris jaillit de son ventre déchiré dans un flot de sang.* »

Grand baiseur, S.A.S. est le rêve incarné des petits bourgeois, des commerçants, des prolos et des cadres frustrés, pollués et embouteillés. Les épines dorsales frissonnent le samedi soir et tous les jours dans le métro, à la lecture des exploits du gaillard, de ce Robin des bois réactionnaire à qui tout réussit, surtout l'amour.

Dans *Samba pour S.A.S.*, le mythe se précise : « Un cercle de jolies femmes tentaient de le monopoliser. Grand, blond, impeccablement vêtu d'un smoking revers châle en shantung bleu nuit, sa poitrine s'alourdissait d'une impressionnante panoplie de décorations.

— Que signifie cette croix bleue, demanda la jeune femme d'un sénateur, l'air de dire : « Quand voulez-vous de moi ? »

— C'est la croix du grand maître de l'Ordre de la Toison d'Or.
— Ah ! fit-elle, subjuguée.
Elle se serait donnée tout de suite au beau diplomate à condition qu'il garde sa croix. On n'imagine pas à quel point les femmes sont fétichistes. »
Un zoologisme primaire réduit la femme à l'état d'animal : la chatte avec ses griffes, le cobra avec son venin, la panthère, ou bien encore l'oiseau qui pépie ou la chienne en chaleur. Si elles se battent entre elles, ce sont des tigresses jalouses et féroces qui se crèvent les yeux avec la pointe du talon. Le rêve de S.A.S. : « *Tomber sur une femme qui réunisse la stature d'une blonde et le charme d'une Orientale.* » C'est à peu près ce que disent les anciens de l'Indochine, avec des larmes sur leurs visages burinés par les rizières et les canettes de bière.

UN MANUEL D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Villiers est un bon journaliste. Avec lui, c'est toute l'actualité politique internationale qui est servie toute chaude au lecteur. Et comme il y a toujours une part de vrai, on avale tout le reste : les ragots, les conceptions policières et racistes et l'anticommunisme viscéral. Pas de pseudonymes, pas de pays fictifs ; en chair et en os, des présidents, des révolutionnaires, des diplomates dialoguent et se combattent. La fiction tourne autour d'événements réels, émeutes aux Etats-Unis, révolution et contre-révolution en Indonésie, débarquement castriste au Venezuela, riots de Hong-Kong, dossier Kennedy, guerre du Viêt-nam, etc. Progressivement, sans trop s'en rendre compte, le lecteur, en guise d'évasion, ingurgite un cours d'histoire contemporaine à la sauce de l'auteur.
Dans *Rendez-vous à San Francisco,* Villiers explique les émeutes raciales des ghettos par la diabolique manipulation d'une bande de chinois communistes. Ces derniers ont inséré au 1/125e de seconde des slogans maoïstes dans les annonces publicitaires. L'œil ne voit pas, l'oreille n'écoute pas mais le cerveau enregistre. Ce fantastique bourrage de crâne a transformé de respectables citoyens en propagandistes de la Révolution qui défilent mécaniquement dans les rues. Villiers ne porte pas les révolutionnaires dans son cœur. Tous ses communistes sont d'affreuses crapules, des tortionnaires sadiques, des refoulés, des hystériques, des tueurs, des proxénètes, des pédérastes, des lesbiennes. « *L'Union Soviétique pouvait certainement s'enorgueillir de posséder la plus belle collection au monde de savants et fonctionnaires anglais pédérastes. Il faudrait un jour écrire une thèse sur les rapports entre l'homosexualité et le socialisme. A moins que le K.G.B. ne possède une brigade « rose » spécialisée dans la débauche des homophiles.* »

LES NOIRS ET LA REVOLUTION

Villiers s'acharne particulièrement sur les communistes de couleur. Dans *S.A.S. broie du noir,* il décrit le grand patron de la police du Burundi : « *On aurait encore passé sur les cicatrices tribales fendant les deux joues ; sur la taie recouvrant l'œil droit, reste du bon vieux trachome des familles, aussi. Mais l'expression de la bouche épaisse et de l'œil gauche était proprement répugnante. Un mélange de méchanceté, d'avidité et de lâcheté en proportions idéales...* » Et d'enchaîner : « *Fanatique de la Chine et des Chinois, il ne portait plus que des tuniques à col militaire et clamait à qui voulait l'entendre sa haine contre toute la race blanche, y compris les Russes.* »
Egypte : les barbouzes de Nasser sont des êtres répugnants, n'hésitant pas à séquestrer une jeune fille simple d'esprit pour exercer un chantage sur le père, haut fonctionnaire de la C.I.A. *(A l'Ouest de Jérusalem)* ; « Ils incarnaient assez bien les sept plaies d'Egypte. Nasséri était le portrait de Ben Bella en pire et Mahmmoud ressemblait à une souris neurasthénique, avec de grandes oreilles rondes. Yasmine devait s'en servir pour nettoyer ses chaussures. »
Les guérillas d'Amérique du Sud ou jouir sous le portrait de Che Guevara. A Caracas sévit le « Commando popular de Resistancia » dirigé par une jolie Vénézuélienne quelque peu hystérique : Esperanza. C'est le sujet de *Que Viva Guevara.*
« Elle jouit longuement, ses yeux révulsés fixant extatiquement le visage de papier du Che...
— Pourquoi fais-tu la révolution ?
— Il y a longtemps que je voulais aider la révolution. Avant d'avoir entendu parler du Che, je m'ennuyais...
— Le Che avait une femme.
— Il était assez grand pour qu'on le partage. Du communisme avant la lettre. »
La «fleur tropicale, humide et odorante » jouit un peu plus tard toute seule au moment où s'achève la complainte du Padre Camillo Torres, prêtre révolutionnaire mort au maquis. « Intéressante application de la théorie de Pavlov sur les réflexes conditionnés », comment Villiers. « Si le pauvre Camillo Torres avait vu ce qu'il déclencherait, post mortem ! »
« Tu vois, si Guevara était encore vivant, murmura-t-elle, j'irais n'importe où pour être à lui ne serait-ce qu'une fois... »
« Malko se demanda s'il rêvait, si c'était cela le groupe de révolutionnaires qui inquiétait le Pentagone et la C.I.A. Une passionaria de luxe, un tueur névrosé et quelques mercenaires tropicaux... »
La drogue, l'homosexualité, le sadisme, le goût du pouvoir, voilà les guérilleros. Du peuple il ne sera jamais question.

COMMENT S.A.S. SAUVE L'INDONESIE DU PERIL COMMUNISTE GRACE AUX HISTOIRES DE CUL DU PRESIDENT SUKARNO

Chacun se souvient des quelque cinq cent mille Indonésiens « communistes » massacrés en 1965. C'est le sujet d'*Amok à Bali.* Le lecteur apprend que le P.K.I. (Parti communiste indonésien) n'a pas réussi à prendre le pouvoir en octobre 1965 en raison de l'intervention de S.A.S. Ce dernier a réussi à « retourner » la femme du président Sukarno : la belle Kali. Celle-ci dirige l'insurrection communiste dans l'île : prisonniers châtrés, Chinois massacrés, orgies sanglantes, décidément le P.K.I. apparaît sous un jour plutôt sombre. Il est vrai que : « pour ces balinais frustes, la vie humaine n'avait pas beaucoup de valeur. Leur vieux fond de cruauté se réveillait. »
On verra une Kali hystérique jouir sous les assauts de tout un village après avoir fourré dans le ventre d'un supplicié un petit chat vivant. Heureusement pour l'avenir du monde libre, S.A.S. réussira à la persuader que la révolution réussie, Sukarno la répudiera. Elle consent alors à accompa-

gner le prince des Moluques avertir le général Unbung, l'homme de la C.I.A. Les généraux d'extrême-droite et la C.I.A. mettent en branle la contre-révolution, et le génocide. Villiers tire la morale politique d'un graffiti sur la paroi d'acier du Super DC 8 qui ramène S.A.S. vers des pays plus civilisés : « *Indonesian are dirty pigs — Les indonésiens sont de sales cochons.* »

AUDOUARD, ARAGON, REVEILLEZ-VOUS !

Toutes ces élucubrations politiques de café du commerce et ce bric à brac érotique ne sont répugnants qu'à la réflexion. La sauce est bonne. Une facilité qui vient des bandes dessinées américaines sur la guerre de Corée et culmine dans les policiers de série B qui défilèrent sur nos écrans nous endort doucement.

Après les journées harassantes du Paris de 1971, il n'est plus déshonorant de lire S.A.S., c'est au contraire la thérapeutique à la mode des états de fatigue : la violence, le meurtre et les exploits sexuels sur fond de débilité profonde. Et on doit reconnaître le plus grave : ce n'est vraiment pas désagréable à lire. Insidieusement le poujadisme intellectuel fait son chemin chez l'amateur ironique, l'identification au blond héros s'installe vers les pages cinquante et le tour est joué. Une certaine forme de racisme, colorée et clandestine, est une fois de plus, passée dans les mœurs.

Dans le *Canard enchaîné* du 2 novembre 1967, Ivan Audouard écrit un article extrêmement élogieux sur S.A.S. Sous la plume de Claude Rank on lit en octobre 1969 dans l'hebdomadaire communiste *Les lettres françaises* que dirige Louis Aragon : *La panthère d'Hollywood* m'a emballé... C'est ainsi que je suis devenu un nouveau fan de Gérard de Villiers. »

Une certaine forme de fascisme, mêlée aux conversations de bistro et aux titres de *Minute*, est ainsi officiellement adulée. On manifeste contre un meeting d'Ordre nouveau ou la projection du film G.I.'S *les Bérets verts*, mais personne ne tique à la vue des tourniquets S.A.S. dans les kiosques ou chez les libraires... S.A.S. seul, ce ne serait pas trop grave, on le prendrait à la rigolade. Seulement imaginez un type en état d'hypnose : constamment on titille ses préjugés. On suscite chez lui un certain nombre de réflexes glandulaires, politiques et raciaux. Il baigne dans la boue de la télévision, de la radio, de *France-Dimanche*, du papa qui croit en savoir plus de l'ancien des colonies, du « dehors les Algériens », à longueur de journée, il se bourre de Guy Lux, de bouquins du Fleuve Noir, des jeux radiophoniques à la con. Sur les murs, sur les écrans, il bave devant des belles filles et des super mâles. Peu à peu son cerveau lui échappe. Un beau jour, il vous sortira que l'Amérique Latine, c'est la jungle, que les Chinois sont cruels mais que ça fait partie de leur nature, et que les nègres sentent mauvais. Il ne se rappelle même plus qu'il a lu tout ça dans S.A.S. Le racisme de Villiers vous fait sourire ? Ecoutez vos voisins, au bistrot, dans le métro, au bureau, à l'usine et vous sourirez moins.

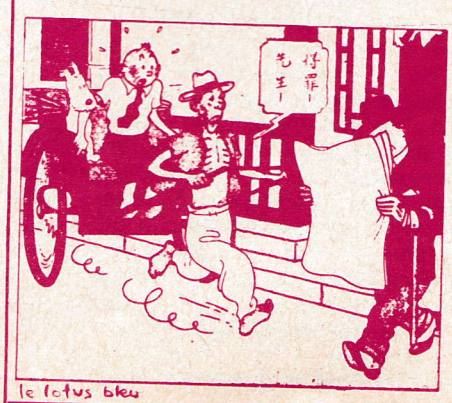
C'est le retour à la jungle avec la transformation de Tintin ou de Rastignac en grands fauves baiseurs. C'est l'utopie réduite en belles bagnoles, en palaces, en virées dans les pays lointains. Villiers n'écrit pas à l'aveuglette, suivant l'inspiration. Il manipule scientifiquement. Avec l'efficacité d'un technicien combinant des mélanges explosifs avec des éprouvettes. Deux millions d'exemplaires vendus chaque année, c'est sérieux. Jean Philippe

Tintin chez les Soviets

LES JAUNES

Leur ventre de Bouddha plissé par des bourrelets de graisse, ils aiment les femmes, l'opium et le jeu. Ils sont diaboliques et perfides.

« Par goût asiatique du mystère — avec une méticulosité toute asiatique — Malko connaissait le pouvoir de dissimulation des Asiatiques. Il avait l'impression déprimante de perdre son temps, comme souvent en Asie où les concepts du Blanc n'ont qu'une valeur très relative — les Jaunes résistent très bien aux souffrances — le visage du Chinois se décompose d'un coup comme une motte de beurre au soleil — Etranges gens, les Thaïs. Toujours gais et avenants. Prenant les choses les plus tragiques avec le sourire — Décidément, les Jaunes avaient des inventions créatrices. Les tortionnaires de la Gestapo ou du N.V.D. étaient des brutes sans imagination à côté d'eux — Il y avait peut-être une de ces mystérieuses séances de Société secrète dont les Jaunes raffolent — Il mangeait toujours d'une façon traditionnelle chinoise. Comme un cochon. »

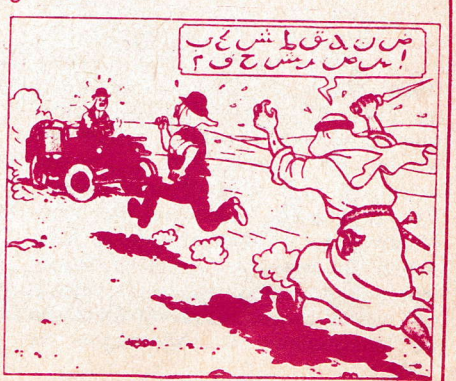

le lotus bleu

LES ARABES

Ce sont de sales individus, fourbes, perfides, cruels, avides, chétifs ou pleins de graisse ; leur regard est terne, leur voix rauque ou efféminée, leur visage constellé par la vérole. Ils sont pires que des chiens. Ce sont des Arabes.

Dans les pays arabes, la pédérastie n'est qu'un vice mineur et parfaitement honorable. Ils sont d'une maigreur effrayante, le visage piqueté de marques de petite vérole, l'air méchant ; les désigne immanquablement comme des Arabes.

« Le visage aux traits fins de l'émir Abdullah était encadré d'un turban d'une blancheur éblouissante et sous d'épais sourcils noirs, ses yeux noirs brillaient d'une lueur méchante. La ruse bédouine, la rouerie et l'absence de scrupules avaient modelé ses lèvres jusqu'à en faire un trait étroit qui détonnait avec le visage charnu. Les Arabes sont des chiens. Des... Il chercha le mot — des unterhund — des sous-chiens. Lâches et peureux. Et cela fait seize ans, monsieur, que je suis avec eux, que je subis leur contact ignoble.


au pays de l'or noir

S.A.S. par lui-même

A 42 ans, Villiers est un homme arrivé, puisque à coup de nègres, de bicots, de chinetoques traînés dans la boue, de calomnies, de délations, d'appels à la bêtise hystérique et d'un certain talent, il a acquis le confort et la Rolls grise et noire.

Comment êtes-vous devenu auteur de romans d'espionnage ?

C'est très simple, j'étais journaliste au groupe **France-Soir.** Un ami, Philippe Daudy, un ancien de l'A.F.P., prit la direction d'une collection de romans policiers chez Plon, Nuit Blanche. Il m'a dit : « Tu voyages sans arrêt, tu as des idées, tu devrais prendre la relève de James Bond. » Je me suis alors creusé les méninges. J'ai fait des collages de personnages que j'avais rencontrés. Et j'ai créé S.A.S. C'est très drôle parce que le véritable S.A.S. existe Il s'appelle Malko Offenbach et habite Londres. C'est un banquier, un personnage assez fascinant, spécialisé dans le détournement de matériaux stratégiques.

Dans vos livres, vous faites parler et agir des personnages qui existent vraiment. Vous n'avez jamais eu de procès en diffamation ?

Deux. Un nègre d'abord. Un gars du Dahomey dont j'avais pris le nom par inadvertance. Et puis un ancien de la Gestapo qui s'est retrouvé dans **Que Viva Guevara.** J'ai été aussi menacé par des Ukrainiens. Ils m'ont envoyé une lettre de menace après **L'Abominable Science** où je citai un prêtre qui existe et a attaqué l'ambassade de Yougoslavie en Allemagne en 1962.

Au Burundi, en Irak, ils ne vous ont pas attaqué ?

Au Burundi, jamais. Ils ne savent pas lire. Les Irakiens, eux, ont menacé de me faire un procès après **Les pendus de Bagdad.** J'en serais très honoré. Ce n'est pas ma faute s'ils pendent les Juifs.

On vous reproche d'être raciste ?

Je n'y puis rien. Je suis raciste. Je pense qu'il y a des races supérieures et des races inférieures. Vous prenez deux pays comparables au point de vue climatique, au point de vue population, au point de vue terrain, vous mettez d'un côté des Hollandais, de l'autre des Africains. Vous verrez les résultats au bout de cinquante ans.

Chaque race a pour vous ses traits spécifiques ?

Oui. Les Noirs ont quelques millions d'années de retard. Ce n'est pas leur faute. Mais dire qu'ils ne les ont pas, c'est grotesque. Regardez ce qui se passe en Afrique. J'y suis allé.

Quelles sont les races supérieures et inférieures ?

Vous avez deux races nettement plus évoluées que les autres, les Jaunes et les Blancs. Une race blanche abâtardie, les blancs d'Amérique du Sud. Puis les Nègres, en retard. Les Arabes, je crois que je les mettrais au plus bas, tout de suite après le chien. Non, je ne les aime pas. Je pense que l'Arabe est un concentré des défauts humains. Ils sont abjects.

Et les Jaunes sont cruels ?

La cruauté asiatique, c'est une notion difficile. Pour eux, ce n'est pas de la cruauté avec un sens péjoratif, cela fait partie de leur vie. Ils sont cruels, sans mauvaise intention, de même qu'ils ne raisonnent pas comme nous, ils ne prendraient jamais la ligne droite... J'ai une énorme estime pour les Jaunes.

Vous êtes très anticommuniste, mais vous critiquez aussi la C.I.A. Quelles sont vos positions ?

Mes livres reflètent exactement ce que je pense. Je suis contre toute forme de communisme, que je trouve abominable. Mais l'approche des services de renseignements américains est mauvaise aussi. Ils font des conneries monstrueuses. Mon modèle, c'est l'Amérique débarrassée d'un certain nombre de choses. En dépit des imperfections, c'est encore ce qu'il y a de moins mal.

Vos communistes sont caricaturaux.

Ils sont comme cela, vous savez. *Il y a quand même de bons communistes (...).*

Ecoutez. Prenez la liste des savants anglais passés à l'Est. Huit sur dix sont pédés. Il y a quand même quelque chose de bizarre. Moi, je pense qu'il faut vraiment être dément pour choisir le communisme. Le communisme, c'est l'asservissement de l'individu.

Au fond, vous êtes un aristocrate.

Bien sûr. C'est quand même la forme de vie la plus agréable. On la retrouve même en Russie. Prenez Victor Louis, un officier du K.G.B. : il vit comme un pacha, avec une Mercédès, une Porsche, un court de tennis. Moi, j'ai une longue lignée familiale qui remonte aux croisades. Vous avez dû remarquer sur la cheminée la photo de mon ancêtre Baudouin, avec armure et bouclier. J'ai un château, le château de Pruy dans la Nièvre.

Dans tous vos livres, on retrouve le même dosage d'exotisme, de violence... Quelle est votre recette ?

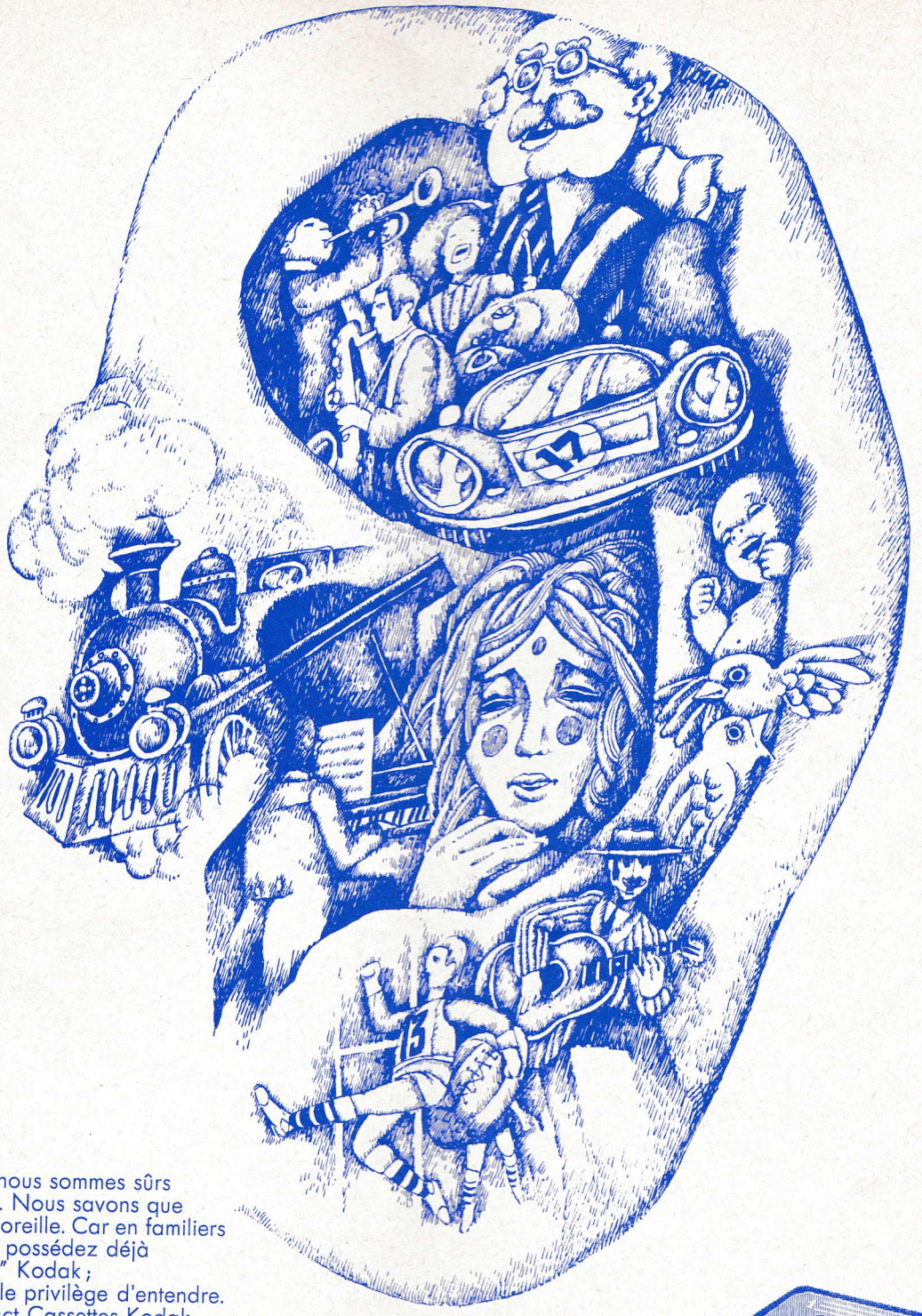
Quel était cet académicien qui disait que dans toutes les pages 167 de ses livres, il mettait une scène d'amour ? Un livre de distraction est régi par les mêmes lois que la presse. Vous achetez un magazine parce que vous vous attendez à trouver un certain nombre de choses. Au départ, le dosage se fait inconsciemment, puis consciemment. Les gens lisent pour se détendre, pour s'identifier à quelqu'un qu'ils ne sont pas, pour s'évader. Toutes les histoires que je raconte, je pourrais les raconter avec 70 pages de moins, 70 pages de dépaysement, de pur reportage. Mon dosage : le dépaysement, l'action, l'érotisme, une espèce d'humour au second degré, de clin d'œil si vous voulez, et de la sophistication.

Quels sont vos projets ? On parle d'un film ? Est-ce qu'on va vendre du S.A.S. comme on a vendu du James Bond ?

Bien sûr. On démarrera le merchandising en 1974, en même temps que le film. C'est Havas qui s'occupe de tout cela — j'ai un contrat de 25 ans avec eux — mais je suis tout cela de très près. Il faut que le personnage soit très populaire. Ensuite, vous allez trouver des fabricants de n'importe quoi et contre votre nom, ils versent des royalties. Ce sera surtout l'habillement qui rapportera beaucoup : des T. Shirts par exemple, mais meilleur marché que les T. Shirts Tarzan. On est en train de monter une affaire de bandes dessinées. On fera des albums genre Astérix. A moins de dix ou douze francs, sinon les gens n'achètent pas.

Propos recueillis par Philippe Gavi.

Tout ouïe.



Avec vous, nous sommes sûrs de nous entendre. Nous savons que nous avons votre oreille. Car en familiers de l'image... vous possédez déjà "la façon de voir" Kodak ; vous y ajouterez le privilège d'entendre.

Nos Compact Cassettes Kodak sont tout ouïe pour enregistrer les sons de la vie et vous les restituer fidèlement.

Vous pourrez ainsi donner la parole à vos films (de la mélopée africaine a l'halètement du chalutier).

Vous pourrez aussi vous constituer un album de photos sonores (Bébé à travers les âges, par exemple), ou saisir un événement sur le vif (la réalité rejoint le son) ou enregistrer un concert Hi-Fi...

Nous vous proposons trois durées d'enregistrement : 60, 90 et 120 minutes.

Et si vous êtes amateur de détails techniques (et vous l'êtes)... sachez que la bande C. 60 par exemple, se compose d'un support en polyester de 12 microns recouvert d'une couche magnétique de 6 microns ; c'est 6 fois plus facile qu'avec le film !

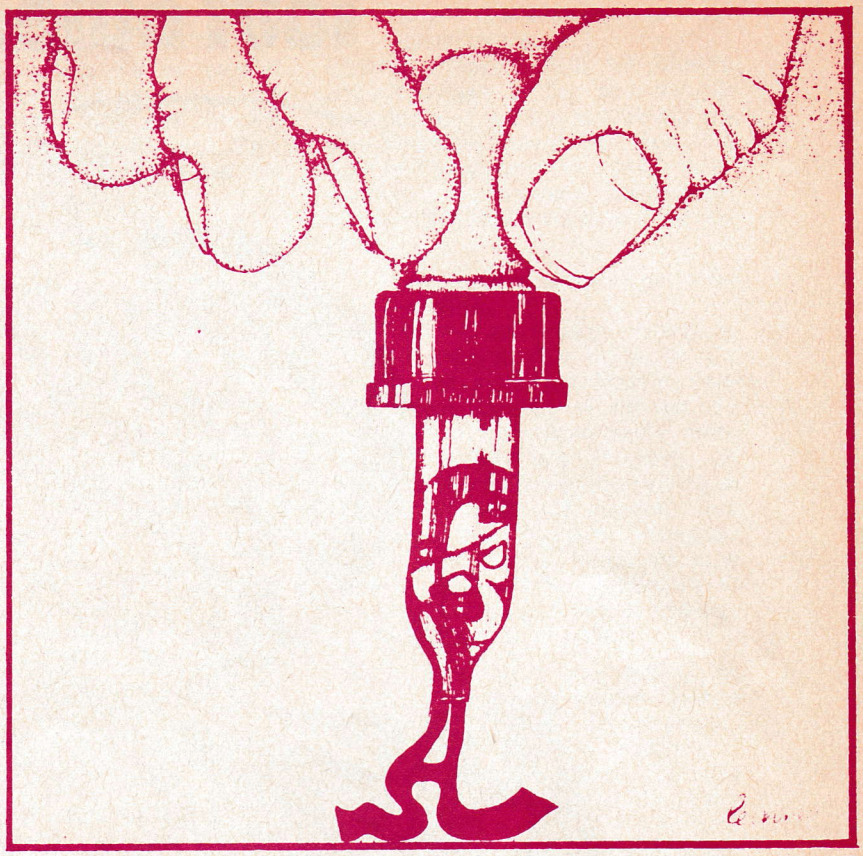
Depuis 80 ans, nous avons toujours été les spécialistes de l'enregistrement de l'image. Nous sommes aujourd'hui les spécialistes du son.

Compact Cassette KODAK

R.S. création : Alain Pontecorvo

Kodak

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS



Corpoland

16 h 35, à l'intérieur du bar de la corpo de Médecine.

Corpo, horipeaux
Where is the sun
Outside
Dommage il y a là de chouettes pépées
Mais je ne suis pas huppé
Es lebe die Sonne
C'est con, tous ces cons qui se baladent
Que de chairs tendres
J'en ai marre d'attendre
Merde, une brune
she's so far
Because she's blind
Please, don't stay with coffee
Come with me Foxy

« Le qualificatif est notre force de frappe. »
(Raoul Vaneigem)

Si nous avons décidé d'écrire à *Actuel*, de préférence à d'autres parutions plus cons *(Rolk and Folk* ou *Best,* pour ne pas les nommer) c'est parce qu'elle présente sur les autres le léger avantage de paraître un peu moins commerciale que les revues précédemment nommées. Mais *Actuel* est quand même une revue commerciale, il suffit de regarder l'horrible avant-dernière page pour s'en persuader et en tant que telle elle ne mérite pas plus longtemps notre attention. Venons en maintenant à ce qui nous horripile profondément, à savoir la vague de pacifisme, de non-violence, et de mysticisme qui inonde de sa boue glauque certains articles. Bandes de débiles, quand aurez-vous compris que le pacifisme et la non-violence sont des mythes, et que, en tant que tels, ils finissent toujours par vous retomber sur la gueule. (Martin Luther King n'a pas eu le temps de l'apprendre, le mythe lui est tombé trop violemment sur la gueule !)
Crachons au passage sur les déchets mystiques, ces crapauds des nouveaux bénitiers, qui, ressurgissant de temps en temps de leur formol, encombrent parfois les colonnes de votre journal de leur puanteur.
Quand ces bubons confucionnistes et ces pustules bouddhistes disparaîtront-ils aux poubelles de l'histoire ? On peut se le demander ? (Ayons ici un mot de mépris tout particulier à l'hyper-débile qui se dénomme Shantitchari Ananda et qui a balbutié dans le numéro spécial lecteurs, il y a un ou deux mois de cela : crève Krishna !)

Théâtre en Italie

Nous allons organiser un meeting international des groupes théâtraux qui ne jouissent pas de traditionnels circuits du spectacle pour créer un échange d'expériences et d'idées. Nous espérons que vous publierez sur votre journal, le plus tôt possible, la suivante annonce :
On organise meeting-manifestation d'expériences et d'idées sur le théâtre.
On cherche la coopération des organismes, groupes, les hommes, individuellement qui luttent contre le monopole de la culture, qui refusent les circuits institutionnels du spectacle.
Pour renseignement écrivez tout de suite à :

Gruppo teatro aperto
c/o Paolo Bonaldi
Via del Lavoratore, 19
30175 - *Marghera-Venezia (Italia).*

MAIS ASSEZ PARLE DE CES DECHETS !
TIRONS LA CHASSE !

Et venons-en au problème le plus important qui apparaît de façon évidente dans les lettres des lecteurs : l'ennui. Comment tuer l'ennui, voilà le vrai problème et la solution que nous y apportons réside bien plus dans la destruction systématique des institutions du vieux monde (c'est-à-dire l'université, dans le cas qui nous occupe) que dans l'emploi de drogues, qui n'amènent en fait que le remplacement d'un enfer par un autre, encore pire, puisqu'il donne l'illusion du paradis.
Pour détruire l'enseignement, et saper par-là ce vieux monde pourri et vérolé, les moyens ne manquent pas, et les plus efficaces consistent sans nul doute à tourner en ridicule cette ignoble institution, ainsi que ses exécutants.
Ainsi, à Paris, les lycéens de Rodin ont peint une statue de ce sculpteur au bleu de méthylène, ceux de Jacques Decour ont chassé, pendant une grève, leur proviseur sous les cacahuètes, puis sont partis en masse investir un lycée de filles voisin. Ceux de Gabriel Fauré roulent en solex dans les couloirs, ont décroché et cachent la cloche qui signale la fin des récréations, etc.
Ce ne sont que trois exemples parmi tant d'autres, car l'imagination créatrice fournit chaque jour de nouvelles formes au jeu révolutionnaire et le devoir de tout révolutionnaire est de remplacer le pipi quotidien par le jeu quotidien.
Les jouissances permises deviennent alors négligeables devant celles, bien plus grandes, causées par le renversement des structures sociales existantes. Dès à présent, tout révolutionnaire doit se persuader que « la révolution sera une fête ou ne sera pas ».
Vivre sans temps mort et jouir sans entraves, voilà le but de tout individu radical.
Vive le pouvoir international des conseils ouvriers.
Vive la fête.

Le comité liaison des Vandales.

VIVRE A NANTES

Vous pouvez m'être utile pour fonder à Nantes un Underground et me mettre en relation avec des types de la région qui seraient intéressés par ce projet.

Je pense avoir une expérience et des moyens mis à ma disposition qui sont intéressants.

Sur le plan réalisation, il n'existait pas de club de poésie à Nantes en septembre 70, réunion à sept, avril 71 cent adhérents, articles dans la presse, une revue (modeste pour l'instant, mais qui s'améliore à chaque tirage).

Elle reste bien conformiste, malgré certains poètes anarchistes qui y publient. J'oubliais de me présenter : 22 ans, poète anarchiste universel mais apolitique.

J'envisage dans l'éventuelle création d'un mouvement, de publier un canard. J'ai des machines offest à disposition. Nous n'aurions aucun frais de main-d'œuvre, seuls à payer le papier et les clichés.

J'appelle donc les Nantais qui sont intéressés à prendre contact avec moi en écrivant à l'adresse ci-dessous.

Il faut que Nantes se réveille, à l'exemple de nombreuses villes il nous faut gueuler, nous exprimer, nous établir en un noyau solide.

Tout seul, je ne suis rien, nombreux nous existons et il faudra compter avec nous.

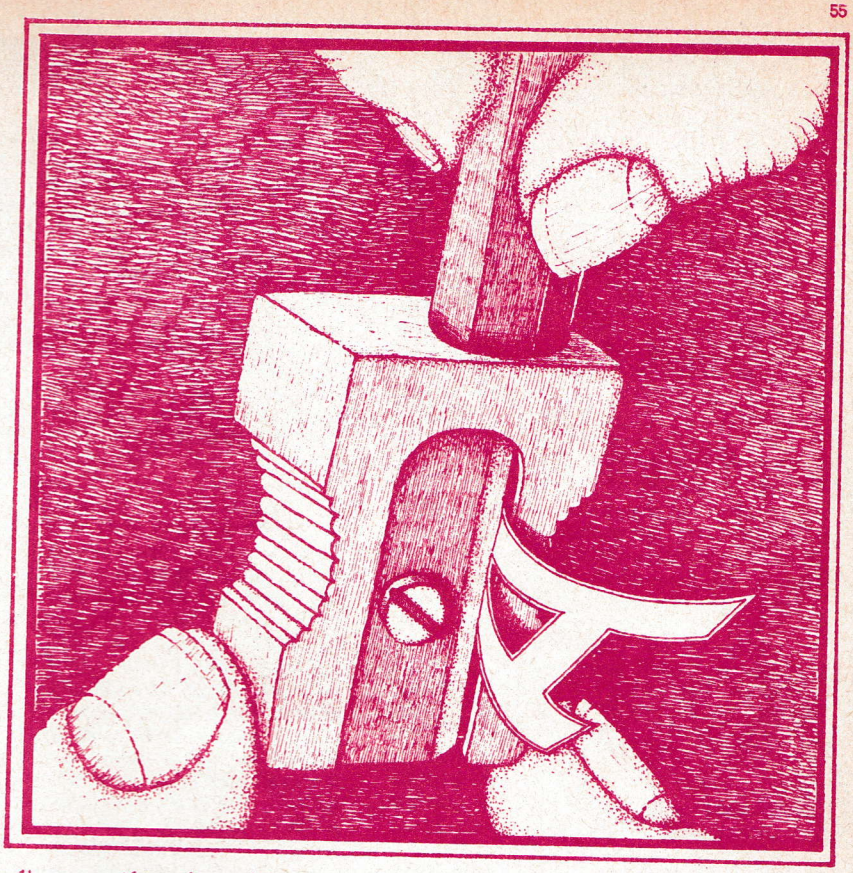
Michel Lopez, 13, rue Gresset, 44 - Nantes

Vivre à Dijon

Quelquefois, respirant très fort, j'ai envie de hurler, l'artificiel me cerne, me scrute, mon cœur bat ; des dizaines de robots marchant en tous sens ; quelquefois ils sont dans des boîtes qui roulent, sans se toucher, se frayant un chemin à travers ce grand cimetière. Quelques arbres, silencieux, désabusés, subissent cette jungle de morts-vivants, grise, bruyante. Moi je pense, je rumine en bon végétarien, gueule mes contradictions, doute. Je me dis : fous le camp, il n'y a plus rien à faire, échappe à cette vie abrutissante. Non ! il y a encore un espoir, il faut redonner visage humain à ces mécaniques, leur apprendre à délivrer leurs colères contenues, à se débarrasser de leur carcan intellectuel, à retrouver la nature, la joie, la liberté. Oui ! je ne veux plus être seul et me plaindre dans vos colonnes. J'ai besoin d'un peu de chaleur humaine et pour cela je lance un appel aux inadaptés (es), aux anarchistes, aux non intégrés, en un mot à tous ceux qui me comprennent, résidant à Dijon, cité bourgeoise par excellence. Je cherche à prendre contact avec une communauté sinon avec des gens pour se réunir souvent, faire ou écouter de la zizique, du théâtre improvisé, faire des happenings, des sculptures, des peintures, des assemblages free, se marrer comme des dingues, sympathiser avec des ouvriers et les aider j'espère !

Merci d'avance, écrivez-moi :

J.-M. Cardonnet, 8, rue Henri-Demesse, 21 - Dijon.



Pyramide 7

Dans l'eau mêlée de sable
croissent les dunes animales
Lunette poussiéreuse sur le marais salant
Poulpe couverte de sombre, peuple ramifié
Peupliers dispersés, fils couchés
Graphite sucé, poussé par l'ampoule
Pluie rouge intermittente
Mercure allumé, paillettes de papier
Ongle démesuré, gouache fanée
Caresses longitudinales, écluses vivantes
Enclaves, poussière glabre d'Egypte
Ajoncs lumineux, murs ouverts
Des touffes de dents vivent sur la ceinture
Ivoire voûté, péninsules blanchâtres
Griffures d'algues, une main ornait le couvercle. P 7

LA ZONE

Je vous remercie pour l'article que vous avez fait sur la zone. La zone est plus compliquée qu'on ne le pense, je regrette que vous n'ayez pas rencontré les politisés (en général ex-militants de la F.A., O.R.A., G.P. et même Ligue communiste, c'était mon cas et ça l'est toujours puisque je pars pour Amsterdam sans un rond). Ceux qui sont politisés ne se mélangent pour ainsi dire pas avec les autres ou les évitent.

A Pau on est déjà cinq à avoir fait la zone en hiver à Paris, on est rentré chez nous pour examiner la situation et on s'est aperçu qu'il n'y a pas d'autre solution et nous allons recommencer avec une certaine expérience et conviction (on avait honte d'être des pauvres). La zone n'est pas un mouvement c'est un regroupement des rejetés de la société (avec ce que ça comporte de pourriture). Ses origines sociales sont diverses. En général les zonards sont issus de la classe ouvrière, de l'assistance publique, de la petite bourgeoisie. Le niveau intellectuel est varié, j'ai trouvé un ancien étudiant en sociologie, une infirmière, quelques étudiantes et étudiants (chez les anars) qui font la zone pour se payer des tickets de resto U. et logent des zonards (politisés). On trouve des ex-lycéens, C.E.T., des Portugais et des Algériens en chômage, des déserteurs de toutes nationalités, des Africains.

On ne les rencontre pas comme ça, beaucoup passant inaperçus sauf quand ils font la manche.

Ils dorment n'importe où selon l'hospitalité des personnes qu'ils rencontrent.

Pourquoi on devient zonard ? Sans spécialité, en portant les cheveux longs, on ne trouve que des boulots de manœuvre (faut avoir la résistance physique). Je pourrais citer certains cas, ce qui attend certains militants politiques issus de la classe ouvrière, je m'arrête là.

P.S. — La plupart des zonards que l'on trouve au « Vert Galant » sont fascistes et cons (sans compter qu'ils bossent pour les flics).

On peut faire la zone et ne jamais aller au « Vert Galant ».

Alain Drontiou, 64 - Oloron-Sainte-Marie

Swiz Center de Londres 12, allée Robert-Estienne 93 - Livry-Gargan

Le Swiz Center de Londres, récemment installé en France, serait désireux de présenter son film « The Longest Most Meaningless Movie In the World » à Paris et en province.

Ce film, d'une durée maximale de huit heures, sert de prétexte à une fête, durant laquelle chacun est libre de faire ce qu'il veut des images reçues. Improvisation musicale, chorégraphique, etc.

Ce film fut présenté à la Round House de Londres, accompagné des Swizpriks (phallus géants gonflables), et durant le dernier International Underground Film Festival, où son caractère sans signification, permit une multitude d'expériences

Toute personne, organisme (maisons de la culture, facultés, etc.) intéressé peut joindre le Swiz Center à l'adresse suivante : 12, allée Robert-Estienne, 93 - Livry-Gargan.

Frank (International manager & second phallonaut.)

3 J.H. RECHERCHENT 3 J.F. pour voyage dans les pays nordiques. Départ vers le 15 juillet. Ecrire à Maury D., 28, Faubourg Montjovis, 87 - Limoges.

Flûtiste cherche groupe.
Alain Dauby, 70, rue Lauriston, Paris-16e.

Si un gars ou une fille se sent ligoté dans son trou, lisant Actuel, *qui a des idées (voir DO IT de Jerry Rubin), et habitant ma région qu'il m'écrive à : Christiane Mallard, c/o M. et Mme Joël Leray, 26, rue Waldeck-Rousseau, 22 - Dinan.*

Charles Garrec aimerait rencontrer lectrices, lecteurs brestois et région. Ecrire Bourg-Plouvien (29 N).

FREE JAZZ
Venus des Etats-Unis, de passage à Paris : Orchestre Robin Kenyata, samedi 5 juin à minuit au Théâtre 71 de Malakoff (tél. : 655.43.45).

Le meilleur pop du Nord.

Je t'ai déjà parlé de Piblokto de Dourges (62) seule boîte qui passe régulièrement et souvent des groupes pop intéressants dans le Nord.

Or, il se trouve que les patrons ont actuellement de sérieux ennuis financiers, ennuis causés par le fait que le public est inexistant. Ce qui me semble intéressant, c'est que plutôt de faire de la soupe pour se faire un peu de beurre, les patrons envisagent de tout plaquer.

Sont déjà passés : tous les groupes français, le Gong, Kevin Ayers, Ponty Expérience, Deep Purple, Jack Dupree, Family, Edgar Broughton...

Dans le cours de l'année : les Soft Machine, le Pink Floyd (dans une église), Ravi Shankar, John Butterfly, Johnny Winter...

Gérard Rouy, Béthune

Fête pop pour 10 F.

Y'a une grande fête pop qui se prépare à Seloncourt (patelin situé à 10 km à l'est de Montbéliard et 20 km au sud-est de Belfort) pour le samedi 12 juin, 15 heures.

Au programme :

- une foule de folk singers,
- une pièce d'avant-garde (théâtre) d'un auteur inconnu mais très bien,
- du free jazz (un ou deux groupes),
- de la pop avec Ange Introversion, Pete Brown et Piblokto et une multitude de petits groupes.

Because impôts, l'entrée de la fête sera **gratuite** pour toutes les personnes membres de l'association et possédant la carte 1971. Pour obtenir cette carte, il faut expédier 10 F à mon adresse :

J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt.

Boire un pot « Actuel ».

Je voudrais avoir des contacts avec les lecteurs havrais, ne serait-ce au départ que pour promouvoir votre canard. Dites-leur de venir boire un pot à Hermeville, où mon père tient le « Café de la Mairie ». Qu'ils demandent Charly, ils seront bien reçus.

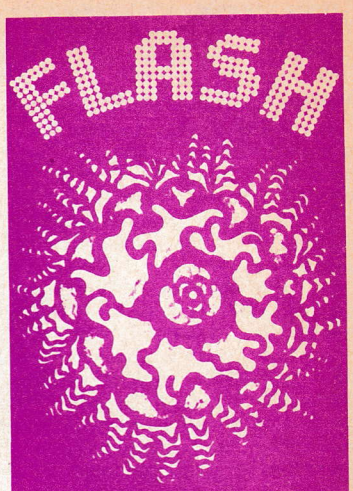
Merci d'avance pour publier ma requête, avec mes salutations spontanées. Charly

Insolite — érotisme — sexologie

Paris-5e : 4, rue du Petit-Pont (10 à 24 h).
Paris-8e : 34, Champs-Elysées (10 à 20 h).
Paris-9e : 33 bis, boulevard de Clichy.
Paris-13e : Drugshop Loisirs Trigano, 17-29, rue Vergniaud (ouvert 7 jours sur 7 de 10 h 30 à 2 h du matin).
Paris-15e : 70, rue Castagnary (9 à 19 h).
Linas-Montlhéry - 91 : 19, rue de la Division-Leclerc (8 h 30 à 17 h 30).
Nice : 4, rue Croix-de-Marbre (14 à 22 h).
Lyon-5e : 26, rue du Bœuf (14 à 2 h du matin).
Lyon-2e : 29, rue Thomassin.
Saint-Etienne : 21, rue Charles-de-Gaulle (10 à 20 h).
Grenoble : 26, avenue Félix-Viallet.
Toulouse : 16, rue des Tourneurs (Place Esquirol).
Marseille : 45, rue Sainte.

Livres tabous, revues hors commerce, films, diapos, disques, gadgets, etc. Productions étrangères.

Vente par correspondance. Important catalogue à **TRUONG, 91 - Linas.**



OU LE GRAND VOYAGE

Charles Duchaussois

...Pour se brancher :
— un appétit de vivre et de connaître pas possible
— le combustible : tous les combustibles.

Flash
n'est pas un fait-divers de la drogue,
c'est une épopée,
une fabuleuse aventure.

fayard

nous avons tous peur

Quand je revois l'image de ma famille de paysans et de bergers, le rythme de vie naturel qui était le nôtre, je me pose la question : POURQUOI ? Pourquoi, à vingt ans ai-je quitté le pays basque où je suis née ? Pour l'espoir d'une vie meilleure, pour le miroir aux alouettes. Tout d'abord en direction du Béarn où j'ai travaillé chez un oncle à Tarbes pendant trois ans. Ensuite je suis « montée à Paris » où j'ai commencé à faire un peu tous les métiers, femme de ménage, serveuse, aide infirmière. Six de mes sept frères et sœurs ont quitté le pays pour suivre le même chemin que moi. Les garçons après le service militaire, les filles après avoir trouvé un mari. Nos villages sont désertés par la jeunesse. Seuls les vieux y trouvent encore leur raison de vivre.

Moi, mon mari, je l'ai rencontré à Paris, il s'appelle Robert et est conducteur de métro à Charenton-Ecoles. Aussitôt après mon mariage j'ai quitté ma place de serveuse pour travailler à l'hôpital Saint-Antoine comme fille de salle. Robert avait un petit logement rue du Chemin-Vert qui donnait sur la cour. Le loyer n'était pas cher. Au début c'était pas mal mais bien vite les enfants sont arrivés et notre unique pièce était trop petite.

Le manque de commodité a commencé à se faire sentir avec la naissance d'Anita. A la naissance de Maïténa ma vie devint insupportable. Il devenait urgent de déménager, pour quelque chose de plus grand, de plus clair. Robert est allé se renseigner à la direction de l'urbanisme et du logement. Nous avons fait une demande sans trop y croire, pour la forme, nous savions bien qu'il ne fallait pas trop espérer. En attendant, Robert a installé l'eau courante, pour que je n'ai plus à aller sur le palier pour laver les enfants. Notre amour à quatre dans une petite pièce se teintait de plus en plus de couleur de désespoir. J'étais très fatiguée, je pleurais pour un rien et mon Robert voyait bien que je ne tiendrais pas le coup très longtemps. Il achetait les journaux du matin pour la rubrique immobilière, se renseignait auprès de ses camarades de travail. Nous cherchions un F3. Il n'était pas question d'acheter avec le peu que nous avions et les locations étaient de 1 000 F et plus.

Je me sentais de plus en plus mal dans ma peau, ce qui m'arrivait était inhabituel. Les meubles de la chambre auxquels je ne prêtais plus attention devenaient insupportables, étouffants, silencieux. Le réveil seul continuait son rôle de métronome, seul objet vivant dans cette pièce pleine d'objets. Est-ce que je devenais folle ? Je me regardais dans la glace, tout paraissait normal. Pour Robert, la situation n'est pas simple, il travaille une semaine de matin, une semaine de nuit et la troisième en mixte avec plus de treize heures d'amplitude. D'une semaine sur l'autre il n'a jamais les mêmes jours de repos. Je croyais m'y être habituée mais non, ce n'est plus possible. Par contre Robert avait toutes ses racines dans ce quartier, son père y avait été potier, le logement était plein de souvenirs : c'est là où nous nous sommes aimés pour la première fois, c'est là où il m'a prise vierge, là que nos enfants poussent. Ces souvenirs, ces joies étaient comme un album de famille.

Tout à côté du marché où nous faisions nos courses se construisait l'ensemble « Voltaire » avec de la bonne pierre et du bon ciment. Rien qu'à voir les fondations on pouvait voir que c'était pas pour nous. Les panneaux en technicolor le confirmaient. C'était du haut Standing pour P.D.G. Robert voyait chaque jour disparaître les vieilles rues de son quartier « ils veulent nous faire foutre le camp pour faire un quartier d'aristocrates ». Des rues où gamin il pouvait encore manger des cerises sur le cerisier du ferrailleur... Les cerises se font rares, les ferrailleurs et les potiers aussi. Pour Robert le plus grave c'était la disparition de l'âme de son quartier.

Un soir, en rentrant du travail, il me cria « FONTENAY-TRESIGNY ». Il avait découvert une coopérative de H.L.M. par l'intermédiaire d'un mutualiste de la R.A.T.P. qui venait de s'y installer. Fontenay-Tresigny se trouve à 40 km de la Porte de Choisy. S'installer si loin du lieu de travail posait le problème des transports, compliqués par les horaires de mon mari qui commence son travail à cinq heures quand il est de matin et finit à une heure trente quand il est de nuit. La mobylette, sinon la voiture étaient indispensables.

Après de nombreuses hésitations on se décide. J'étais folle de joie, j'allais enfin pouvoir abriter mes deux chatons dans la verdure qui manquait rue du Chemin-Vert et dans Paris en général.

***

Aujourd'hui je suis installée dans un beau logement moderne avec de beaux meubles, frigidaire, machine à laver, télévision. Tout ce dont j'avais longtemps rêvé était en train de se réaliser.

Nous nous sommes installés, persuadés qu'ici nous pourrions nous épanouir, former un couple harmonieux. Bien vite nous nous sommes aperçus de petits détails. Personne ne se parle, sauf les enfants dans l'escalier. Très vite nous avons découvert FONTENAY-TRESIGNY, ville de carton pâte, population fantômatique, où des milliers de gens vivent côte à côte sans se voir, ville coupée de tout. Population coupée de son travail, de sa famille, de ses origines. Cité-dortoir divisée entre neurasthéniques et enragés, où les gens vivent derrière leurs stores en tête à tête avec leur télévision pour n'avoir pas à sortir. Sortir, c'est angoissant, tout est grand, trop grand, les magasins ont disparu en même temps que les petits commerçants. Petit à petit on se dessèche, on a plus rien à se dire. On a peur, peur de manquer la sortie de l'école, de ne pas pouvoir payer les mensualités, peur de manquer le train, peur qu'il déraille, peur de se faire renverser, peur d'être pris en défaut, peur de n'avoir pas peur, peur de la crise de nerfs ou de rage, peur du suicide... Tout le monde a peur ici.

Chaque matin je continue mon travail à la maternité accompagnée de mes enfants me tenant par la main. Les murs de la maternité sont les mêmes que ceux du bâtiment B3 de FONTENAY-TRESIGNY, d'une propreté chirurgicale. Le supermarché, avec ses emballages sous vide, se trouve à 3 km. Lui aussi est très propre et très grand. Très clair, avec beaucoup de verre et d'acier. Maintenant je regrette la rue du Chemin-Vert. L'ivresse des beaux meubles et des appareils ménagers est passée. Maintenant nous n'avons plus le choix. Il faut continuer à travailler comme des forçats pour payer ; comment ferons-nous quand les enfants seront grands alors que l'école se trouve à plusieurs kilomètres ?

Je recommence à avoir peur. La nuit je fais des drôles de rêves qui reviennent tout le temps.

Nous sommes barricadés dans notre appartement, Robert a un fusil à la main, il tient en respect le commissaire de police qui vient pour nous expulser, ce sont les détonations qui me réveillent.

Dans le deuxième ce sont les journaux qui annoncent le kidnapping du ministre des Transports par un comité d'usagers dissidents. Tous les matins et tous les soirs il peut profiter de deux heures de transport métro, bus, train suivies d'un peu de marche à pied sous la pluie. Ces voyages successifs sont entrecoupés d'un peu de travail sur une chaîne de montage.

J'en ai parlé à mon mari, il paraît que je dois voir un docteur.

Monique, employée de la R.A.T.P., membre du groupe « Expression populaire de Combat », 90, rue de la Roquette.

(Le groupe recherche des textes sur la vie quotidienne des ouvriers et des employés. Ecrivez lui...).

ACTUEL, le seul journal sans conflit de générations

Alors... ABONNEZ-VOUS!

30,00 F pour 12 numéros
Je souscris à un abonnement à « Actuel - Nova press »
Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Mode de règlement :
Mandat, chèque postal à notre CCP (trois volets), Chèque bancaire (rayer les mentions inutiles)
A renvoyer à « Actuel », 60, rue de Richelieu, Paris-2e
CCP Paris 4.585-95

Les anciens numéros sont en vente à « Actuel » au prix de 2 F en timbres.

50,00 F pour 18 numéros et un disque 33 tours
Je souscris un abonnement à « Actuel - Nova press »
au choix — et exceptionnellement ce mois-ci — l'un des trois doubles albums suivants :

☐ **« New Thing » :** Archie Shepp, Sunny Murray, Sun Ra, Don Cherry et autres...
☐ **« Folk anglais » :** John Renbourn, Pentangle, Bert Jansch.
☐ **« Pop Music » :** Alexis Korner, Aynsley Dunbar, Pacific gas, Ike et Tina Turner et autres...

ou l'un des deux disques suivants :
☐ Sung Song : Sun Ra
☐ Message to our friends : Art Ensemble of Chicago
(cocher la case correspondant à votre choix)

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

LA PAGE DES COMMUNAUTÉS

Pour donner une suite concrète au questionnaire sur les communautés du n° 7 d'**Actuel-nova press** nous allons entreprendre un certain nombre d'actions précises avec le **Bulletin des communautés (C.)** (Bulletin des communautés, Michel Faligand, 8, allée Roland-Garros, Orly - 94) qui défriche le terrain depuis un an.

En premier lieu nous sommes en train de constituer une liste des centaines de personnes qui ont donné leur nom, à **Actuel** ou au **Bulletin des communautés,** en manifestant l'intention précise de constituer une communauté. Nous enverrons à chacun d'entre eux la liste pour qu'ils puissent se mettre en contact les uns avec les autres et s'organiser de manière autonome.

Nous publierons aussi avec le **Bulletin des communautés** un petit guide (feux rouge, feux verts) qui indiquera, à partir des textes légaux et d'expériences précises les obstacles à éviter et les impasses à contourner pour l'établissement d'une communauté. Le petit guide sera à la disposition des abonnés du **Bulletin** et d'**Actuel.**

Nous pouvons déjà donner un certain nombre d'indications pratiques : le guide des villages abandonnés de Robert Landry (André Balland) fournit une liste assez correcte des régions délaissées. Il ne faut pas s'attendre cependant à découvrir facilement le site idéal. Le plus souvent, il faut payer, les paysans, les propriétaires, souvent partis à la ville, spéculent sur le pan de mur. Les médecins et les artistes font monter les prix. Il y a quelques années, on trouvait un village pour 5 à 10 000 F. C'est de plus en plus rare. Les prix montent vite jusqu'à 200 à 500 000 F. Certains organismes, cependant, peuvent vous aider à trouver. A Paris, la Maison de la Lozère essaie de revigorer son département. Les S.A.F.E.R.(Société d'Aménagement Foncier des Etablissements Ruraux) des Basses-Alpes et du Massif Central s'occupent aussi de trouver des pionniers pour maintenir le sol en état. Un article du code rural s'applique à permettre l'installation de tels pionniers sur les terres délaissées. Un bail de 99 ans peut être obtenu du préfet de département, sous réserve que les « pionniers » cultivent un hectare par toit occupé. Ce décret est peu appliqué car les préfets veulent se protéger d'ennuis éventuels. Pour contacter tous ces organismes, il est recommandé d'offrir une bonne apparence de sérieux, l'air robuste du vrai pionnier : un petit sacrifice. Une fois installés, vous pourrez vivre.

2 F en timbres pour **C.** et les lettres de réponse.

Enfin, si vous êtes décidés à partir vite, rappelez-vous que les poireaux ne poussent pas tout seul, que l'artisanat n'a pas d'immenses débouchés, que la survie demande de l'énergie. **C.** dispose d'un certain nombre de communautés qui cherchent des communautaires.

De nombreuses communautés hésitent à acheter une ferme, craignant que le propriétaire en titre quitte la communauté. Un bon moyen de tourner la difficulté est de déclarer une association suivant le régime de la loi de 1901. Cette loi est réservée aux associations sans but lucratif. On dépose à la préfecture des statuts (exemple : Association pour l'amour de la campagne et la vie en commun). Ensuite les membres de l'association nomment en assemblée générale un secrétaire qui peut louer ou acheter un local pour l'association. Si le secrétaire quitte la communauté, on nomme immédiatement un autre secrétaire qui devient l'interlocuteur auprès du propriétaire ou des « autorités ».

Un organisme précis peut vous aider, le C.A.R.P.O.S., Comité d'Aménagement rural pour les Œuvres sociales, qui s'évertue à utiliser les zones inutilisées. Ils sont en contact avec plus de 5 000 mairies qui recrutent des bras valides et ont recensé plus de 1 000 villages sur le déclin. Encore une fois, si vous leur écrivez, apparaissez comme sérieux et employez un langage officiel. C.A.R.P.O.S., 17 bis, rue du 14-Juillet, 94-Alfortville.

rappelez-vous que les deux cents communautés qui essayent de fonctionner ont des difficultés à réaliser leur équilibre tant financier qu'affectif. Aussi évitez d'aller les déséquilibrer. Toutefois, si vous les trouvez, elles se laisseront visiter. On les trouve en gros dans trois zones. Dans le Massif Central (Cévennes, Gard, Ardèche, Aveyron), dans les Basses-Alpes et le Vaucluse, entre le Lot-et-Garonne et le Gers, et autour de Paris.

Des rencontres, le démarrage d'un circuit d'échanges et de séminaires sont prévus pour l'été. Pour en savoir plus, essayez de vous procurer la collection du **Bulletin des Communautés (C.)** ou écrivez à Christian Dupont, (78) Dalibray (timbres pour réponse).

D'après les réponses que nous avons reçues au questionnaire publié dans notre avant-dernier numéro, près de 5 000 personnes déclarent vouloir vivre dans une communauté rurale.

Les affinités des groupes :

— pour 40 % informel et libertaire ;
— pour 20 % politique et militante ;
— pour 19 % mystique ;
— pour 21 % purement agricole.

Les rapports sexuels à l'intérieur de la communauté :

— 24 % veulent maintenir les couples ;
— 68 % veulent la liberté sexuelle pour tous ;
— 8 % veulent une rotation obligatoire.

Le travail et la communauté :

— 17 % comptent sur un travail salarié à l'extérieur de la communauté ;
— 35 % comptent sur un travail agricole ;
— 33 % comptent sur l'artisanat ;
— 8 % comptent sur des économies ;
— 7 % comptent sur la générosité du public, des voisins ou des copains.

32 % des réponses sont données par des filles contre 68 % par des garçons.

Sur ceux qui veulent vivre en communauté :

— 23 % ont moins de 18 ans ;
— 38 % ont entre 18 et 21 ans ;
— 21 % ont entre 21 et 25 ans ;
— 11 % ont entre 25 et 30 ans ;
— 7 % ont plus de 30 ans.

Petit avis

Nous avons loué un mas très bien situé géographiquement pour quatre mois d'abord. Le paysan qui voulait le louer, le donnait à 1 500 F par mois d'été, après discussion et comme nous y restons quatre mois il le loue 870 F ce qui n'est pas mal, mais il le laisserait à 500 F par mois à l'année ce qui serait plus raisonnable. Il s'agit de tout partager. Cela a été fait l'année dernière en Auvergne et nous étions trente dans une toute petite ferme près de La Bourboule. C'était vraiment sympa mais ça n'a duré qu'un mois. Maintenant cela dure plus longtemps, ça pourrait durer encore plus longtemps. Comme je le souhaite. Si vous pouviez nous faire connaître ça serait sympathique.

Rémi Esnault
42, rue de Longjumeau, 91 - Massy

Christian Jeanneton cherche à créer une communauté consacrée à l'artisanat. Si vous êtes intéressés, écrivez-lui, 57 bis, rue Croulebarbe, Paris-13e ou allez le voir à Saint-Benoist cet été.

On est deux à vouloir créer une communauté rurale : les activités en seraient la culture de la terre (pas pour le profit) et le travail artisanal. Ceux qui sont intéressés peuvent écrire.

Voici les adresses :
Alain Giraudou, 70, rue Lénine, 94 - Ivry.
Joël Ryser, 2, rue Pierre-Guignois, 94 - Ivry.

« Communauté rurale en formation sur bases libertaires, désire rencontrer personnes ayant les mêmes options. »
Gérard Sommiers, 12, rue du Roi-de-Sicile, Paris-4e, tél. : 277.93.36.

DRÔLE DE GUERRE

THUDD!

IRONS

NOTRE HISTOIRE COMMENCE QUELQUE PART DANS CE NO-MAN'S LAND DÉVASTÉ PAR LA GUERRE. SLUGGER Mc CORD ET ACE JOHNSON SONT EN MISSION. ACCROUPIS

T'ENTENDS QUELQUE CHOSE, SLUGGER?

RIENQUE LES GRENOUILLES ET LES CRIQUETS

TU SAIS, ÇA ME RAPPELLE UN PEU CES NUITS D'ÉTÉ CHEZ MOI. LE SILENCE, LA PAIX... C'EST DUR DE CROIRE QU'IL Y A 20.000 MEC DANS LE COIN.

OUAIS, ÇA ME FOUT LES JETONS!

C'EST PAS TOUT ÇA, ON A DES AFFAIRES A RÉGLER... IL EST PRESQUE 2H. ON S'EN VA DANS 5 MINUTES.

DU CALME. FUME UN PEU, ON EN A PLEIN-

BUDDA BUDDA BUDDA BUDDHA!

BON SANG! C'ÉTAIT PAS PRÉVU AU PROGRAMME!

...AH, ON POURRAIT PEUT ÊTRE RECOMMENCER!

1. NOTRE HISTOIRE. QUAND LA COMPAGNIE "A" FATIGUÉE D'UNE PATROUILLE DE NUIT RETOURNE A LA BASE. LE SERGENT JOE SPENCE ÉTAIT PERDU DANS SES PENSÉES...

JOE EN AVAIT MARRE... MARRE... DE SE BATTRE, MARRE DE TUER POUR SURVIVRE, MARRE DE LA GUERRE.

KRAM

BON DIEU, C'ETAIT PAS DANS LE SCRIPT!

ON... ON POURRAIT PEUT-ETRE REPRENDRE A ZÉRO...

NOTRE HISTOIRE COMMENCE QUAND LE MAJOR TUCK PUCKER RAMENE SON F-86 AU BERCAIL APRES UNE MISSION REUSSIE...

LE MAJOR PUCKER AMORCE UNE MONTÉE VERS LA GAUCHE, ET...

MERDE! PAS MOYEN DE TROUVER UNE PETITE HISTOIRE DE GUERRE. PEUT-ETRE AVEC UN AUTRE DÉBUT...

IL EST PRESQUE EN DEHORS DE LA ZONE DANGEREUSE QUAND...

RATATATATA TARATTA

NOTRE HISTOIRE COMMENCE QUAND QUAN HOY DE L'ARMÉE NORD-VIETNAMIENNE RAMPE HORS DE LA TRANCHÉE SILENCIEUX.

IL AVANCE DANS LA BOUE ET LA NUIT. DE PLUS EN PLUS LOIN DES AVANT-POSTES... IL APPROCHE DU TERRITOIRE ENNEMI... SA MISSION... SABOTAGE

QUAN AVANCE LENTEMENT.

QU'EST-CE QUI SE PASSE AVEC CETTE BANDE, J'EN AI PERDU LE CONTRÔLE!

NOTRE HISTOIRE COMMENCE...

FOMP!

BORDEL! C'EST PAS POSSIBLE! ESSAYONS UNE DERNIÈRE FOIS...

NOTRE HISTOIRE

WOMMM!!!

HÉ MERDE!!

Sunny Murray est actuellement à Paris. Aussi est-il nécessaire de reparler de son dernier disque paru il y a quelques mois, également chez **BYG (« An Even Break »)**. Un Murray qui a construit des structures pour mieux faire exploser l'impulsion de son jeu. On l'a dit et redit : Sunny Murray n'est pas un technicien de la batterie, mais il a su découvrir une approche nouvelle de l'instrument qui correspond mieux au soutien nécessaire de l'esthétique du cri de la nouvelle musique. Son jeu sera fait de tempêtes, de montées, de descentes, d'une suite ininterrompue de bruissements de cymbales, ou de martèlements répétés des caisses, crescendo-decrescendo. Une percussion directe, immédiate, faite des pulsions que provoquent l'instant et les rencontres des sonorités. Sunny Murray joue physiquement de la batterie, s'intègre à son instrument, sans s'astreindre à un détour technique. Dans ce disque, on relève à ses côtés les noms de Byard Lancaster, de Kenneth Terroade et de Malachi Favors, le bassiste de l'Art Ensemble of Chicago. A l'intérieur des structures mises en place, et grâce à elles, ils peuvent s'ouvrir, se livrer à leur imagination. Ce n'est déjà plus une violence à l'état pur, un fracas, mais une synthèse entre l'improvisation et l'écriture. Depuis déjà de nombreuses années, **Gary Burton** essaye de trouver une voie nouvelle pour le jazz blanc — avec Larry Coryell d'abord, et ici (**G.B. Good vibes Atlantic**), avec Jerry Hahn et Eric Gale.

Le vibraphone, instrument difficile puisqu'il produit des sons métalliques, clinquants et jolis, est ainsi confronté aux bavures électro-acoustiques des guitares. Il sagit de swinger dans une autre direction que celle des jazzmen noirs. C'est-à-dire tendre vers les sonorités électriques de la pop, le balancement, mais sans nier la technique jazzistique. Plutôt que de se heurter de front à l'esthétique traditionnelle, Gary Burton veut la détourner pour la moderniser et la pervertir. Et donner naissance à ce courant pop jazz auquel se rallie nombre de musiciens de jazz blancs, Mc Laughein, Surman parfois, et bien sûr Larry Coryell son ancien compagnon, qui lui-même joue ici du vibraphone électrique.

Paul Alessandrini.

Alan Stivell: la cornemuse est de retour

« Stivell. Ce nom résume : comme lui ma musique pourrait passer pour anglo-saxonne. C'est pourtant un nom breton qui signifie source. »

Alan Stivell, 27 ans, chanteur de folk celtique (la culture bretonne n'en est qu'une partie), joue et s'accompagne à la harpe celtique. **« Ce folklore breton, c'est difficile de le connaître sans avoir joué de la bombarde, du biniou, et sans avoir fait danser le peuple. Moi, j'ai la chance d'avoir un enracinement réel. »** Ceci pour dire que le folklore revu et chanté par Douai ou Béart n'a d'intérêt que dans la mesure où il donne envie à ceux qui l'écoutent de connaître un peu plus en profondeur la culture dont il est question. Le fossé est aussi grand qu'entre Caravan interprété par Duke Ellington et le même titre repris par les accordéonistes de Clichy. **« Dans leurs adaptation il ne reste que le squelette, l'essentiel de l'apport musical celtique a disparu, les trois-quarts de tons qui sont encore actuellement chantés en Bretagne sont absents. Il n'y a pas eu intériorisation. »**

Subis-tu les influences de la musique pop ?

« Oui bien sûr, je les cherche même. Mais si je suis pour les échanges, j'aimerais qu'ils ne se fassent pas en sens unique. Je veux bien être américanisé mais pas devenir Américain. J'aimerais qu'aux Etats-Unis on sache aussi qu'il existe dans trois départements français une musique originale ayant des possibilités rythmiques, mélodiques aussi importantes que dans n'importe quelle autre culture en vogue. La culture celtique est celle qui est restée la plus proche des cultures anciennes de l'Europe, et à l'origine elle rejoint celle d'Orient. »

Faire connaître un folklore par le truchement d'une musique, ce n'est pas fouiller dans les poussières de bibliothèques à la recherche de partitions oubliées, mais s'époumoner des mois durant avec une cornemuse écossaise, se faire de la corne sous les doigts en tirant sur les cordes métalliques d'une harpe celtique, vivre au milieu des autochtones, là où se transmet la vraie vie des chansons. C'est la force de Stivell d'être complètement imbibé de ce qu'il veut transmettre. En écoutant sa musique, on a toujours l'impression de l'avoir déjà connue, et parfois des bribes jaillissent du fond du cerveau, elles éclatent comme des souvenirs d'enfance où les petites filles sont toujours blondes et nattées. L'autre force de Stivell est d'être intelligent. Il sait bien que la musique de folklore est vivante. A quoi cela servirait-il, sous prétexte de ne pas copier les Américains, de piller le folklore, ou de faire « du musée ». Ça n'intéresserait personne et ça ne servirait en rien une culture que d'exhiber ses cadavres sur des plaques-vinyle stéréophoniques. **« Le folk breton est l'expression d'une société en voie de disparition et qui va obligatoirement disparaître. C'est une société agricole, paysanne dans laquelle les danses avaient une signification : piler le lin, travaux des champs... Dans une société urbaine et industrielle, ça doit forcément avoir une nouvelle expression avec cependant une continuité ethnoculturelle. On ne peut pas faire de musique bretonne sans partir de la tradition. »** Dans « Reflets », son premier 33 tours, il mélange aux instruments traditionnels comme le biniou, la guimbarde et la harpe, un harmonica, un banjo et un violoncelle. Et dans le disque simple qui va sortir, les deux titres s'appuient sur une rythmique pop avec basse électrique et batterie.

En dehors de l'hexagone, est-ce que tu as réussi à exporter le folk breton ?

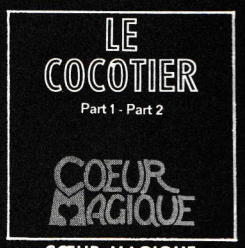
« Oui, j'ai chanté à Berlin, à Dublin et, à Londres, à l'Elisabeth-hall, en première partie des Moody blues. Le public anglais est bien supérieur au public français, car au moins il n'a pas de jugement a priori **sur le folklore breton. Il est tout surpris d'avoir quelque chose à apprendre en musique. A plus forte raison d'une musique qui est proche de celle qu'il connaît. »**

Alan Stivell sera le 6 juin au Vieux-Colombier à Paris. Pour la première fois il sera accompagné sur scène par une rythmique pop. Lucide, calme, il attend beaucoup de monde, il sait que sa musique a réussi à s'infiltrer dans les cerveaux entre Donovan et East of Eden, il sait qu'il est capable aussi de faire crier un jour « Nous sommes tous des Bretons » à un public mélancolique venu chercher auprès de lui la certitude d'un authentique folklore made in Breizh.

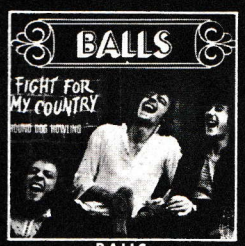
Yves Simon

Discographie :
« Reflets », 33 t/30 cm, n° 6.312.011, Fontana.
Un extrait de ce 30 cm :
« Broceliande »
« Son ar christr. », 45 t, n° 6.010.022, Fontana.
Un 45 t simple à sortir en juin
Pop-Plinn
The wind of Keltia, Fontana.

BYG RECORDS ? DES NOUVEAUTES !



CŒUR MAGIQUE
LE COCOTIER
CŒUR MAGIQUE
WAKAN TANKA

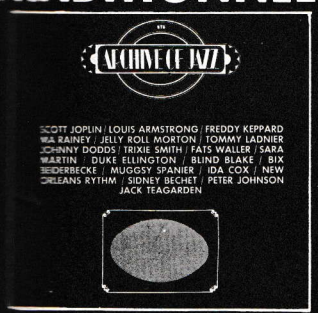


BALLS
FIGHT FOR MY COUNTRY

2 DISQUES

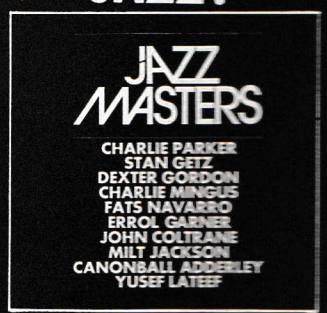
POUR LE PRIX D'1 * !

JAZZ TRADITIONNEL !



"ARCHIVE OF JAZZ"
SCOTT JOPLIN
LOUIS ARMSTRONG
FREDDY KEPPARD
MA RAINEY
JELLY ROLL MORTON
TOMMY LADNIER
JOHNNY DODDS
BLIND BLAKE
BIX BEIDERBECKE
MUGGSY SPANIER
IDA COX
NEW ORLEANS RYTHM
TRIXIE SMITH
FATS WALLER
SARA MARTIN
DUKE ELLINGTON
SIDNEY BECHET
PETE JOHNSON
JACK TEAGARDEN

JAZZ !

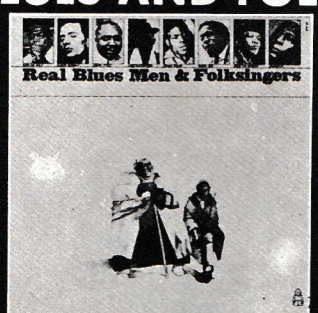


"JAZZ MASTERS"
CHARLIE PARKER
STAN GETZ
FATS NAVARRO
ERROL GARNER
DEXTER GORDON
CHARLIE MINGUS
JOHN COLTRANE
CANONBALL ADDERLEY
MILT JACKSON
YUSEF LATEEF

FREE JAZZ !

"NEW THING"
ARCHIE SHEPP
GRACHAN MONCUR
SUNNY MURRAY
SUN RA
SONNY SHARROCK
DON CHERRY
ART ENSEMBLE OF CHICAGO
PAUL BLEY
CLIFFORD THORNTON

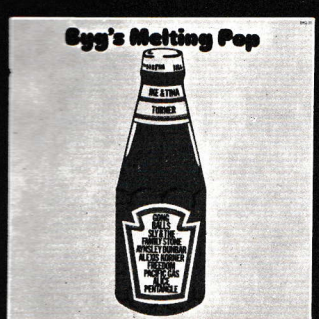
BLUES AND FOLK !



"REAL BLUESMEN & FOLKSINGERS"
HOWLING WOLF
WOODY GUTHRIE
SONNY TERRY
LIGHTNIN'HOPKINS
YANK RACHELL
JOHN LEE HOOKER
JUNIOR WELLS'CHICAGO BLUES BAND
BIG JOE WILLIAMS
LEADBELLY
ELMORE JAMES
OTIS SPANN - BUDDY GUY - JUNIOR WELLS
PETE SEEGER
ARTHUR "BIG BOY" CRUDUP
SLEEPY JOHN ESTES
CISCO HOUSTON

FOLK ANGLAIS !

JOHN RENBOURN
BERT JANSCH
PENTANGLE



POP MUSIC !

"BYG'S MELTING POP"
ALEXIS KORNER
AYNSLEY DUNBAR
DAEVID ALLEN GONG
BALLS
IKE & TINA TURNER
FREEDOM
PACIFIC GAS
ALICE
PENTANGLE
SLY & THE FAMILY STONE

***VINGT QUATRE FRANCS VINGT CINQ CENTIMES !**

A SUIVRE

LE VIEUX MACHIN
dans
CHAGRIN DE BANLIEUE
R. CRUMB
BON DIEU DE BORDEL DE MERDE...
...PUTAIN DE SALOPERIE D'EXISTENCE...
...TARÉE, POURRIE ET VÉROLÉE...
BZT
...COCHONNERIE PUANTE...
ZT
PLUNK
BZT?
HM
LA DE DA DUM
HMM LA DE DA
C'ETAIT UN PEU SALÉ, MAIS UN BAIN BIEN RAFRAICHISSANT QUAND MÊME!!
MMM...TU SENS SI BON!
OUAIS! REMERCIE LE VIEUX MACHIN!